THÉATRE D'ÉDUCATION.

IMPRIMERIE DE CABUCHET, A BESANÇON.

THÉATRE D'ÉDUCATION,

PAR MME DE GENLIS.

Leçon commence, exemple achève.
LAMOTTE, *fable de l'Aigle et de l'Aiglon.*

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIÈ. E.



PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS Nº 49.

M DCCC XXV.

LE BAL D'ENFANS,

OU

LE DUEL,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

LE BARON.
THÉODORE, fils du baron, âgé de douze ans.
L'ABBÉ, gouverneur de Théodore.
Le chevalier DE VERVILLE, âgé de treize ans.
CHAMPAGNE, laquais de Théodore.

La scène est à Paris, chez le baron.

LE BAL D'ENFANS,

OU

LE DUEL,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
RACINE fils, *Poëme de la Religion.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.



Le théâtre représente un salon. On doit voir un [illegible] dans le fond du salon.

LE BARON; L'ABBÉ.

LE BARON.

Le grand salon est-il arrangé pour le bal?

L'ABBÉ.

Oui, monsieur, les banquettes sont posées, le buffet est dressé, tout est prêt.

LE BARON.

Que fait mon fils?

L'ABBÉ.

Champagne le coiffe pour la troisième fois du jour.

LE BARON.

Fi donc! comment souffrez-vous cela?

L'ABBÉ.

Que voulez-vous, monsieur, ce bal que vous donnez lui tourne la tête; il veut, dit-il, danser ce soir la cosaque; il saute, il se démène, se met en nage en répétant cette maudite cosaque; on est obligé de le recoiffer d'heure en heure, et même de le changer de chemise : je n'ai jamais rien vu de pareil; il est comme un fou.

LE BARON.

Cela est incroyable; il n'aimoit pas la danse l'année passée.

L'ABBÉ.

Oh bien, à présent, c'est son goût dominant. Il s'est levé ce matin avant moi; et avant de songer à déjeuner, il avoit déjà dansé trois fois la cosaque.

LE BARON.

Cela n'est pas naturel; il y a quelque chose là-dessous...

L'ABBÉ, *riant.*

Hé! vraiment oui, il y a quelque chose là-dessous...

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est l'abbé? contez-moi cela.

L'ABBÉ.

C'est que mademoiselle Amélie vient ce soir au bal; c'est que mademoiselle Amélie est charmante, et qu'elle danse la cosaque à merveille.

LE BARON.

Bon! vous croyez que c'est là le motif?..

L'ABBÉ.

Oh, j'en suis sûr : il aime mademoiselle Amélie de tout son cœur.

LE BARON.

C'est un cœur bien pressé; songez-vous que Théodore n'a que douze ans?

L'ABBÉ.

Je vous assure qu'il parle des talens et des grâces de mademoiselle Amélie comme s'il en avoit dix-huit.

LE BARON.

Il parle, dites-vous; ah! cela est de trop :

il faut lui apprendre à se taire. Puisqu'il veut se donner les airs d'aimer, il faut qu'il commence par devenir discret. Mais j'ai quelques ordres à donner; l'abbé, attendez-moi ici, je reviendrai dans un moment.

(*Il sort.*)

L'ABBÉ, *seul.*

Le bon père!... et une tendresse pour son fils si clairvoyante, si bien entendue!.... Qu'un gouverneur est heureux quand le père de son élève le seconde ainsi! C'est la vertu ou la folie des parens qui fait les bons ou les mauvais instituteurs...

SCÈNE II.

L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

Ah! Champagne.... Enfin M. Théodore a-t-il achevé sa toilette?

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur; et je viens vous préve-

nir que je lui ai dit que vous le demandiez, parce que, s'il reste un quart d'heure livré à lui-même, la cosaque ira son train.

L'ABBÉ.

Il m'a cependant promis qu'il se tiendroit tranquille.

CHAMPAGNE.

C'est plus fort que lui. Pendant que je le coiffois, il la chantoit, il battoit la mesure, il se trémoussoit... Oh! il m'a bien fait enrager aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Il falloit m'appeler.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je vous en prie, ne lui parlez point de cela; il ne mérite pas d'être grondé... M. le baron m'a ordonné de vous tout dire... Tenez, entre nous... vous allez rire; mais c'est que.... vous connoissez bien mademoiselle Amélie?

L'ABBÉ.

Oui...

CHAMPAGNE.

Hé bien, c'est elle qui est la cause de

toutes les gambades de M. Théodore... Il n'y a plus d'enfans...

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qui vous persuade cela?

CHAMPAGNE.

Pardi, cela est clair comme le jour... Je m'en doutois depuis trois semaines, mais aujourd'hui j'en suis certain. Il a fait des vers ce matin, où il dit qu'*il aimera toute sa vie la charmante Amélie;* il y a cela... c'est un enfant qui a un esprit!... Il a oublié ses vers sur une table et je les ai lus; et puis il a envoyé chercher tout à l'heure le maître d'hôtel, pour le prier de faire des glaces à l'ananas, parce que mademoiselle Amélie les aime; et puis il a toujours dans sa poche une rose artificielle que mademoiselle Amélie a perdue au dernier bal; enfin il ne pense qu'à elle : c'est bien drôle!

L'ABBÉ.

Paix, je l'entends.

CHAMPAGNE.

Tenez, je vous le disois, il chante la cosaque.

SCÈNE III.

L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

Champagne, laissez-nous. (*Champagne sort.*)

(*Théodore entre en chantant.*)

L'ABBÉ.

Hé bien, monsieur, comme vous voilà déjà dépoudré !

THÉODORE, *faisant quelques pas de danse.*

Ce maudit pas ! je ne l'attraperai jamais.

L'ABBÉ.

J'admire votre obéissance, et la solidité de vos paroles d'honneur... Je ne danserai plus, me disiez-vous; je vous le promets...

THÉODORE, *d'un ton piqué.*

C'est vrai, j'ai dit cela; mais je ne vous ai point donné ma parole d'honneur... Je ne manque point à ma parole d'honneur, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Ainsi, à moins d'un serment, on ne peut compter sur vos protestations. On ne doit pas prodiguer sa parole d'honneur; on ne la donne que dans les occasions extraordinaires : par conséquent, habituellement, dans le cours commun de la vie, je ne vous croirai plus.

THÉODORE.

Vous ne me croirez plus!...

L'ABBÉ.

Ai-je tort? je vous en fais juge.

THÉODORE.

Mais...

L'ABBÉ.

Et je ne vous cache pas que prenant ainsi l'habitude de douter de votre vérité dans les petites choses, vous me persuaderez moins facilement dans les grandes, et votre parole d'honneur fera moins d'impression sur moi que n'en faisoit autrefois la plus simple promesse.

THÉODORE.

C'est me dire, monsieur l'abbé, que vous n'avez plus d'amitié pour moi.....

Quand on aime quelqu'un ; on ajoute foi à ses paroles... Moi, je crois tout ce que vous dites, et...

L'ABBÉ.

Mais vous ai-je jamais trompé?

THÉODORE.

Oh! non...

L'ABBÉ.

Vous me croyez toujours, et pourtant je ne vous ai jamais donné ma parole d'honneur...... Sachez donc, monsieur, que le *oui* et le *non* d'un honnête homme valent tous les sermens du monde. La vérité n'est-elle pas la première de toutes les vertus, puisqu'un démenti est le plus horrible affront qu'on puisse recevoir, et que l'honneur impose l'indispensable obligation d'exposer sa vie pour s'en venger?

THÉODORE.

Ah! je vous assure que dès à présent, excepté de mon papa, je ne souffrirois un démenti de qui que ce soit dans l'univers.

L'ABBÉ.

Vous vous battriez?...

THÉODORE.

Assurément, je me battrois.... Je n'ai

que douze ans; mais mon papa n'a-t-il pas fait sa première campagne à douze ans? Ainsi, dès qu'à cet âge on peut bien servir le roi, on peut se battre aussi pour sa querelle particulière... Un boulet, une épée, tout cela est égal... cela tue, ou cela fait honneur tout de même.

L'ABBÉ.

Cela tue tout de même, mais l'honneur est différent; il y a un peu plus de gloire à combattre pour sa patrie et son roi, qu'à combattre contre un de ses compatriotes. Il faut une grande réunion de choses pour qu'un duel ne soit pas absolument inexcusable aux yeux des gens éclairés; et dans tous les cas il est condamnable, car c'est une action que l'humanité, les lois et la religion, réprouvent également.

THÉODORE.

Mais quand la cause est bien juste?

L'ABBÉ.

Il n'y a point de *cause* qui puisse autoriser à se faire justice soi-même, et

rien ne sauroit justifier l'homicide. Tous les duellistes en général sont des gens de fort mauvaise compagnie, et tous les grands hommes ont méprisé le duel.

THÉODORE.

Cependant il y a des cas où l'honneur prescrit de se battre.

L'ABBÉ.

C'est un bien faux honneur que celui qui prescrit le meurtre et la vengeance. Gardez-vous bien de confondre avec l'honneur, le plus détestable, le plus barbare de tous les préjugés! D'ailleurs, ce qui doit dans toutes les opinions déshonorer le duel, c'est que dans ces sortes de combats la parfaite égalité ne sauroit exister; l'un des deux a toujours sur l'autre l'avantage de la force ou de l'adresse, et c'est une insigne lâcheté que de profiter d'un tel avantage dans une semblable occasion.

THÉODORE

Mais si en refusant un duel on passe pour un homme sans cœur; comment faire?

L'ABBÉ.

Ne point accepter de *rendez-vous*, déclarer qu'on se défendra si l'on est attaqué, sortir et se montrer comme à l'ordinaire, et, en cas d'attaque, se battre avec intrépidité. Au reste, avec de la politesse, de l'usage du monde, un caractère raisonnable, et en vivant toujours en bonne compagnie, on est à l'abri de ces provocations honteuses et sanglantes.

THÉODORE.

Pourtant on peut rencontrer des impertinens.

L'ABBÉ.

Hé bien, il faut les égorger?

THÉODORE.

Il faut leur apprendre à vivre.

L'ABBÉ.

En les tuant?

THÉODORE.

Mais quand on est insulté...

L'ABBÉ.

Je ne vous ai pas inspiré le mépris des duels, je le vois. Mais vous n'êtes encore qu'un enfant; quand vous serez capable

de raisonner en homme, je me flatte que vous penserez comme moi. Laissons cela. Nous parlions de la sincérité, et nous disions qu'un démenti est un véritable outrage; il s'agit donc surtout de ne s'y jamais exposer : il n'en est qu'un seul moyen, c'est de dire toujours la vérité avec une scrupuleuse exactitude.

THÉODORE.

Je comprends bien cela, monsieur l'abbé; *je vous donne ma parole d'honneur* que je serai toujours de la plus grande vérité jusque dans les plus petites choses, et que mes *oui* et *non* vaudront les vôtres....

L'ABBÉ.

Voilà un engagement qui me fait un grand plaisir, et je le regarde comme inviolable.

THÉODORE.

Ah, voici papa. .

SCÈNE IV.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE.

LE BARON.

Théodore, je vous cherche pour vous dire une fâcheuse nouvelle, c'est qu'on n'a pu trouver d'ananas; ainsi les glaces que vous aviez commandées...

THÉODORE.

Oh, papa, cela est égal.

LE BARON.

Cela ne vous fait donc rien?

THÉODORE.

Non, papa...

LE BARON.

J'ai peine à me le persuader...

L'ABBÉ.

Oh, dès que monsieur Théodore dit *non*, vous pouvez le croire, monsieur; un *non* dans sa bouche a toute la force d'un serment.

LE BARON.

Ah, tant mieux; mon fils, qu'il m'est doux de vous voir de tels principes!

THÉODORE.

Papa!...

LE BARON.

Qu'avez-vous, mon ami? pourquoi donc cet air si triste?

THÉODORE.

Mon Dieu, monsieur l'abbé...

L'ABBÉ.

Hé bien, vous avez les larmes aux yeux; que signifie ceci?

THÉODORE.

En me rétractant tout de suite, appellerez-vous cela avoir manqué à ma parole?

L'ABBÉ.

Une prompte réparation, bien franche et bien claire, efface tout.

THÉODORE.

Papa... c'est que... en effet je n'aime pas les glaces d'ananas; cela m'est égal, *pour moi*, qu'il n'y en ait pas... mais... pourtant je suis fâché... parce que l'autre jour plusieurs demoiselles chez ma tante

en demandèrent, et voilà pourquoi je désirois qu'il y en eût ce soir.

LE BARON.

Il ne falloit donc pas dire que cela vous étoit égal.

THÉODORE.

Mais cela m'est bien égal, *pour moi*, papa; c'est ce que je voulois dire.

LE BARON.

Ah, Théodore, point de détours; voyez à combien de fautes une première faute vous entraîne. Vous n'avez d'abord fait qu'un léger mensonge, causé par l'embarras; et à présent, pour vous excuser, vous employez avec moi la fausseté et la dissimulation. Pourquoi ces frivoles artifices? il y a tant de courage et de noblesse à reconnoître ingénument ses fautes.

THÉODORE.

Hé bien, papa, je vous ai dit *non* d'abord mal à propos; mais cela m'est échappé, et au même instant j'ai eu l'intention de me dédire.

L'ABBÉ.

Ce qui est d'autant mieux, que vous

nous aviez persuadés. On justifie la confiance qu'on inspire quand on est incapable d'en abuser.

LE BARON.

Allons, Théodore, vous venez de vous expliquer avec franchise, tout est oublié. Mais, dites-moi, quelles sont donc *ces demoiselles* qui aiment tant les glaces d'ananas?

THÉODORE, *avec embarras, et très-bas.*

Papa... c'est mademoiselle Amélie.

LE BARON.

Hem, je n'entends pas.

THÉODORE.

Mademoiselle Amélie.

LE BARON.

Et les autres?...

THÉODORE.

Papa... voilà tout.

LE BARON.

Mais... plusieurs demoiselles, disiez-vous? pourquoi parliez-vous de *plusieurs* au lieu d'une seule? c'étoit par distraction apparemment.

THÉODORE.

Non, papa... c'étoit exprès.

LE BARON.

Et à quoi bon cela?

THÉODORE.

Parce que je n'osois parler de mademoiselle Amélie toute seule.

LE BARON.

Venez m'embrasser, Théodore; voilà ce qui s'appelle répondre sans détour; si vous saviez à quel point cela me charme, et combien cette candeur est aimable! Mon enfant, vous avez une âme honnête et pure, n'employez donc jamais de vains déguisemens. Laissons au vice le mensonge et la dissimulation; il en a besoin pour cacher sa difformité; mais un cœur droit abhorre jusqu'à l'apparence de l'artifice; plus il est bon, plus il est franc; il aime enfin à se laisser pénétrer, par la flatteuse et douce certitude d'attacher mieux en se dévoilant.

THÉODORE.

Papa, je serai toujours vrai, je vous assure...

LE BARON.

A présent, mon fils, avouez-moi pour-

quoi vous avez tant de répugnance à me parler de mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

En vérité, je n'en sais pas trop la raison...

LE BARON.

On dit que vous êtes très-occupé d'elle; vous répétez sans cesse son nom, vous faites son éloge à tout le monde, vous vous en entretenez avec tout ce qui vous entoure; je suis le seul à qui vous n'en ayez jamais parlé. Savez-vous ce que cela prouve, Théodore? Que vous oubliez qu'il ne vous est possible de faire un choix qu'avec mon aveu; que d'ailleurs vous n'avez pas en moi la confiance qui m'est due, et que vous manquez de discrétion.

THÉODORE.

Oh, non, papa... je n'ai de confiance qu'en vous et M. l'abbé.

L'ABBÉ.

Il est vrai, monsieur, que vous m'avez beaucoup parlé de mademoiselle Amélie; mais je ne puis me dissimuler que vos plus intimes confidences à cet égard ont été

faites à Champagne, à Brunel, à Bertrand, enfin à tous les gens de la maison.

LE BARON.

Voilà de dignes confidens!... Ainsi tout le monde croit que mademoiselle Amélie vous tourne la tête : on se trompe, Théodore; si vous l'aimiez réellement, vous seriez plus discret, vous respecteriez davantage sa réputation.

THÉODORE.

Ah, papa, elle ne m'a jamais témoigné la moindre préférence, et je l'ai bien dit.

LE BARON.

Si elle vous en avoit montré, pourriez-vous en convenir?

THÉODORE.

Non, papa.

LE BARON.

Ainsi donc vos protestations à cet égard ne font rien pour elle; on peut penser que vous cachez le retour qu'elle vous accorde, par la certitude qu'en le confiant vous passeriez pour un fat et un malhonnête homme. D'ailleurs, beaucoup de gens sont persua-

dés qu'on n'a point la tête tournée pour une femme sans avoir de grandes espérances; c'est l'opinion générale; vous voyez donc que c'est une indiscrétion très-condamnable d'afficher le sentiment qu'on éprouve; et que la délicatesse, la prudence, l'honneur même, devoient vous condamner au silence.

THÉODORE.

Papa, je vous prie, défendez à Champagne et à Brunel d'en parler à qui que ce soit.

LE BARON.

Le mal est fait; ils l'ont peut-être déjà dit à cent personnes. Mon fils, détestez toujours, surtout, les vices qui conduisent à des fautes qu'on ne peut réparer; la médisance et l'indiscrétion sont de ce nombre; et n'oubliez jamais que le repentir ne purifie véritablement le cœur que lorsque les moyens de la réparation sont en notre pouvoir. Mais j'ai encore une question à vous faire : vous portez toujours dans votre poche, m'a-t-on dit, une rose que mademoiselle Amélie vous a donnée...

THÉODORE, *vivement.*

Qu'elle m'a donnée!... O ciel, peut-on dire un pareil mensonge!... Cette rose est tombée de ses cheveux au dernier bal; je l'ai ramassée sans qu'elle s'en aperçût.....

LE BARON.

Voilà comme la vérité s'altère en passant par plusieurs bouches; et vous voyez què vous auriez bien mieux fait de ne point parler de cette rose.

THÉODORE.

Mais, papa, qui est-ce qui vous a dit une semblable fausseté?

LE BARON.

Ce n'est aucun de mes gens, je puis vous l'assurer; et, puisque vous voulez le savoir, c'est votre tante qui me l'a dit ce matin.

THÉODORE.

Ma tante! comment se peut-il?...

LE BARON.

Elle l'aura su par cascades, cela n'est pas surprenant; il ne faut que vingt-quatre heures pour répandre une indiscrétion dans

tout Paris : en circulant ainsi, le fait change et s'altère suivant la malignité de ceux qui le débitent; et dans un très-grand nombre de personnes il y a toujours quelques méchans.

L'ABBÉ.

Cependant ceci est très-fâcheux pour mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

O mon Dieu !... papa, je vous supplie d'écrire à ma tante...

LE BARON.

Mon enfant, je ne vous cache pas que cela seroit inutile; elle est si persuadée ! et moi-même...

THÉODORE.

Comment?..... Comment, papa, vous pourriez...

LE BARON.

Mais, écoutez donc, l'attache que vous mettez à cette rose est bien singulière... à moins que vous ne la teniez de la main de mademoiselle Amélie...

THÉODORE.

Oh, papa, je vous jure, je vous proteste...

LE BARON.

Fort bien, mon ami, vous faites votre devoir... Que la chose soit vraie ou fausse, vous ne pouvez avoir un autre langage, même avec moi. Vous me devez l'aveu de vos sentimens; mais il ne vous est pas permis de divulguer les secrets de mademoiselle Amélie : je ne vous presse pas là-dessus; au contraire, je vous exhorte à la plus grande discrétion.

THÉODORE.

Hé, je vous ai tout dit, papa; vous me mettez au désespoir, par vos doutes... Maudite rose, je la jetterai dans le puits!... Ah, je vous assure que mademoiselle Amélie est bien éloignée de me donner des préférences; elle n'aime même pas à danser avec moi, elle dit que je brouille toujours les contre-danses... et quand nous dansons ensemble, elle ne saute plus, elle ne fait que marcher.... Voilà pourtant comme elle me

traite, je vous le jure, papa. Si vous écriviez tout cela à ma tante...

LE BARON.

Il est certain que mademoiselle Amélie a montré, jusqu'à cette malheureuse histoire, une grande modestie, une extrême réserve : je ne l'aurois jamais soupçonnée de coquetterie...

THÉODORE.

Oh, elle en est incapable, et c'est pourquoi je l'aime tant... Si elle n'avoit pas un air si doux, si sage...

LE BARON.

Hé bien, Théodore, puisque vous l'aimez réellement, tâchez donc d'acquérir les qualités qui vous ont séduit en elle; ce sera le seul moyen de lui plaire. Ne soyez plus étourdi, indiscret; elle est remplie d'instruction et de talens, appliquez-vous, étudiez, travaillez pour vous rendre digne d'elle. Je jugerai par vos progrès, de vos sentimens pour elle : une fantaisie ne peut qu'égarer, mais une passion véritable, fondée sur l'estime, doit perfectionner l'esprit, le cœur et la raison...

THÉODORE.

Papa, j'espère que vous êtes dissuadé au sujet de cette rose.

LE BARON.

Si je vois un grand changement en bien dans votre conduite et dans votre caractère, je serai convaincu que vous aimez solidement mademoiselle Amélie, et alors je le serai de sa parfaite honnêteté; car une coquette ne peut inspirer de semblables sentimens.

THÉODORE.

Oh bien, papa, vous verrez; vous serez content de moi; je vais m'appliquer de toutes mes forces.

SCÈNE V.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *tenant des lettres.* (*Au baron.*)

Monsieur, voilà des lettres qu'on vient d'apporter dans l'instant.

LE BARON.

C'est bon. (*Champagne sort. Le baron déployant les lettres.*) Ce sont des billets d'excuse.

THÉODORE.

Pour le bal de ce soir ?

LE BARON.

Oui..,

THÉODORE, *avec inquiétude.*

Hé bien, papa ?...

L'ABBÉ, *en riant.*

Ceci est inquiétant.

THÉODORE.

Papa ?...

LE BARON.

Rassurez-vous, il n'y en a point de mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

Papa, le chevalier de Verville, par hasard, ne seroit-il pas du nombre de ceux qui s'excusent?

LE BARON.

Non; vous seriez bien fâché qu'il ne vînt pas?

THÉODORE.

Mais... pas trop fâché...

LE BARON.

Comment donc? Mais vous étiez fort liés ensemble.

THÉODORE.

Oh, nous ne le sommes plus.

LE BARON.

Et pourquoi?

THÉODORE.

Il n'est pas poli, surtout au bal... Enfin, j'aimerois mieux qu'il ne vînt pas ce soir.

L'ABBÉ.

Il danse bien cependant, et je parie qu'on ne lui a jamais reproché *de brouiller les contre-danses.*

THÉODORE.

Aussi veut-il toujours danser, et...

LE BARON.

Et... achevez donc, Théodore.

L'ABBÉ.

Et comme mademoiselle Amélie est une très-belle danseuse, je conjecture qu'il la prie souvent.

LE BARON.

Est-ce là, Théodore, la cause de votre refroidissement pour le chevalier de Verville?

THÉODORE.

Mais... en partie.

LE BARON.

Ah, ah, vous êtes donc jaloux?

THÉODORE.

Mais, papa... elle saute avec lui...

LE BARON.

Cela est piquant pour vous, j'en conviens; mais au lieu de bouder, ce qui est injuste et vous rend moins aimable, que ne tâchez-vous de mieux danser? on sauteroit avec vous comme avec un autre.

THÉODORE.

Papa, depuis huit jours je danse avec une application!...

LE BARON.

Je le sais; on m'a même dit que vous négligiez pour la danse toutes vos autres occupations, et cela, sans doute, pour plaire à mademoiselle Amélie: apparemment que vous êtes certain que le seul moyen de gagner son cœur est de danser parfaitement; et alors je vous plains beaucoup d'aimer une personne d'un caractère si méprisable et si frivole.

THÉODORE.

Oh, je ne pense pas cela d'elle, elle est trop raisonnable...

LE BARON.

Votre jalousie n'a donc pas le sens commun: êtes-vous fâché contre moi quand je ne vous prends pas pour partner au wisk; en concluez-vous que je ne vous aime pas?

THÉODORE.

Non, papa; c'est que je joue trop mal...

LE BARON.

Hé bien, n'est-ce pas la même chose quand mademoiselle Amélie vous préfère au bal un bon danseur ?.... Si vous croyez que ce petit talent peut la séduire, vous ne l'estimez pas; et si vous êtes sans crainte à cet égard, votre jalousie ne vient donc que d'un amour-propre également bas, injuste et ridicule; ou, pour mieux dire, vous prétendez être jaloux, et vous n'êtes qu'envieux : cette méprise arrive souvent; votre âge seul peut la rendre excusable.

THÉODORE.

Mais, papa, quel est donc le cas où la jalousie ne peut être condamnée ?

LE BARON.

Je n'en connois point. Si l'on ne vous a rien promis, et qu'un rival vous paroisse à craindre, cherchez à vous montrer plus aimable, et surtout plus vertueux que lui, et ne vous perdez point par une humeur et des plaintes qui seroient injustes et déplacées. Si l'on vous trahit, le mépris doit vous guérir : ainsi la jalousie n'est jamais qu'un égarement honteux du cœur et de

la raison. Quelque nom qu'on puisse donner à la défiance, elle est toujours le vice des âmes basses et des esprits médiocres : elle outrage et détruit l'amitié ; ne doit-elle pas blesser plus profondément encore un sentiment plus délicat et plus vif?... Le soupçon flétrit le cœur qu'il déchire, il en souille la pureté : en général, on doit être susceptible de la perfidie qu'on prévoit ; la supposer, c'est la concevoir ; enfin, la trouver possible, est une manière indirecte de s'en accuser soi-même.

SCÈNE VI.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au baron.*

Monsieur, les musiciens viennent d'arriver; faut-il éclairer la salle?

LE BARON.

Oui, j'y vais : allons, l'abbé.

L'ABBÉ.

Je vous suis, monsieur. (*Le baron et Champagne sortent.*)

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, THÉODORE.

THÉODORE.

Un moment, monsieur l'abbé.... Quelle heure est-il?

L'ABBÉ.

Quatre heures.

THÉODORE.

Le bal ne commencera que dans une heure; nous aurions le temps d'ici là de faire quelque chose.

L'ABBÉ.

Voulez-vous prendre une leçon de sphère?

THÉODORE.

Volontiers. Je ne veux plus perdre de temps, monsieur l'abbé; vous ne vous

plaindrez plus de moi, je vous en réponds. Montons dans ma chambre.

L'ABBÉ.

Allons, de tout mon cœur. (*Ils sortent.*)

(*A la fin de l'entre-acte, quelques domestiques apportent plusieurs épées et les posent sur le canapé.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Il fait un chaud là-dedans!... Reposons-nous un instant ici.

L'ABBÉ.

Le bal est charmant.

LE BARON.

La gaîté naïve de l'enfance a tant de grâces!..... Toutes ces jeunes personnes, animées par une joie vive et franche, offrent le spectacle le plus agréable et le plus intéressant : comme leurs traits sont embellis par la candeur et l'innocence qui s'y peignent! Mais, hélas, dans quelques années, ces êtres aujourd'hui si purs et si heureux, seront livrés au monde, et peut-

être égarés sans retour !... Ah, qui peut voir un enfant sans s'attendrir, en songeant aux écueils qu'il doit rencontrer et aux piéges adroits qui lui seront offerts !...

L'ABBÉ.

Avec de bons guides, il saura les connoître et les éviter. Les mauvais pères seuls doivent craindre l'avenir ; ils trouveront sans doute dans les vices de leurs enfans la juste punition de leur coupable négligence ; mais ces pressentimens affreux ne sont pas faits pour vous : oui, j'ose vous en répondre, vous recueillerez le fruit de tant de soins, et vos plus chères espérances sont trop légitimes pour n'être pas réalisées.

LE BARON.

Et c'est à vous que je devrai la plus grande partie de ce bonheur inestimable. Quand je verrai mon fils raisonnable et vertueux, se distinguer par sa conduite, croyez que la joie qu'il répandra dans mon cœur me rappellera dans tous les instans ce que vous avez fait et pour lui et pour moi ; à chaque sujet de satisfaction qu'il me donnera, le plus tendre sentiment de recon-

noissance au même moment me fera penser à vous; enfin, la félicité de ma vie, qui sera votre ouvrage, doit être aussi le lien cher et sacré qui nous unira tous les trois.

L'ABBÉ.

Je n'ai fait que mon devoir; hé, quel autre à ma place ne l'eût pas rempli comme moi? quel autre ne seroit pas touché de cet amour paternel si vrai, si passionné, et de cette confiance entière dont j'ai reçu tant de preuves? Je ne suis contrarié sur rien; vos discours et votre exemple, loin de gâter mon ouvrage, le perfectionnent; enfin, en me faisant votre ami, vous m'avez donné les sentimens d'un père pour votre enfant. D'ailleurs cet enfant a le plus heureux naturel; son âme est sensible et généreuse; il a de l'esprit, de la franchise; je ne crains que sa vivacité; elle est extrême; il faut mettre tous nos soins à la modérer.

LE BARON.

Ce qui me donne surtout bonne opinion de son esprit et de son cœur, c'est qu'il sent qu'il a besoin de conseils; il en

désire, il en demande, et les écoute avec avidité.

L'ABBÉ.

C'est qu'ils lui sont donnés par la raison et la tendresse, et que vous ne lui prescrivez rien que vous ne pratiquiez; une leçon démentie par l'exemple ne paroîtra jamais qu'une pédanterie ridicule.

LE BARON.

Mais nous nous oublions ici; retournons au bal; voyons ce que fait Théodore, et s'il a eu le bonheur de danser avec mademoiselle Amélie.

L'ABBÉ.

Il avoit beaucoup de chagrin tout à l'heure, parce que mademoiselle Amélie étoit engagée en arrivant dans la grande salle; elle avoit été priée en traversant la galerie.

LE BARON.

Et étoit-ce par le chevalier de Verville ?

L'ABBÉ.

Non, heureusement; car, dans ce cas, je crois que M. Théodore auroit eu de la peine à se contenir.

SCÈNE II.

LE BARON, L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au baron.*

MONSIEUR, voilà encore dès dames qui arrivent.

LE BARON.

J'y vais. (*Il sort avec l'abbé.*)

CHAMPAGNE, *seul.*

Il fait bon ici; on étouffe là-dedans... Je suis déjà fatigué d'avoir servi tant de gâteaux et tant de glaces.... Ces enfans, cela saute et mange d'un cœur!... c'est joli à voir... Mais à qui diantre en a M. Théodore; il n'a pas seulement mangé une tartelette... Ah! le voici; par quel hasard?

SCÈNE III.

THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Comment, monsieur, vous quittez déjà le bal?

THÉODORE.

Je viens me reposer un instant.

CHAMPAGNE.

Vous avez l'air bien triste; vous n'avez pas paru une seule fois au buffet; je devine que vous avez quelque chagrin.

THÉODORE.

Quelle idée!...

CHAMPAGNE.

Oh, je vous connois; je gagerois que mademoiselle Amélie est engagée au moins pour trois ou quatre contre-danses, puisque vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous me feriez plaisir de garder vos conjectures pour vous, car elles n'ont pas le sens commun. Je n'ai pas plus d'envie de

danser avec mademoiselle Amélie qu'avec une autre, et vos imaginations là-dessus sont très-ridicules.

CHAMPAGNE.

Ah, ah, voici du nouveau; et la cosaque, et les glaces d'ananas, et la rose, et les vers, et toutes les demi-confidences que vous me faisiez ce matin, vous avez donc oublié tout cela ?

THÉODORE.

Je plaisantois. Vous prenez tout au pied de la lettre; ce n'est pas ma faute. Tout ce que j'ai dit ce matin n'étoit qu'un simple badinage. Cette rose que je vous ai montrée n'a jamais appartenu à mademoiselle Amélie; et cependant vous vous pressez de juger, de bavarder, et de répandre vos folles interprétations. J'en suis très-choqué, je vous le déclare.

CHAMPAGNE.

Je le vois bien. Mais je n'ai rien interprété; j'ai cru bonnement que vous n'étiez pas capable de dire des faussetés; voilà tout, monsieur.

THÉODORE.

Vous avez cru... vous avez cru... je me

flatte pourtant que vous ne croirez jamais que je suis un menteur.

CHAMPAGNE.

Mais, dame, arrangez-vous, monsieur; ou vous ne disiez pas la vérité ce matin, ou vous la niez maintenant.

THÉODORE.

Je la nie!... Mais où prenez-vous vos expressions? la patience m'échappe à la fin.

CHAMPAGNE.

Hé mais, mon Dieu, calmez-vous; d'où peut venir tant de colère? Ma foi, je n'y comprends rien; c'est bien vrai que les amoureux n'entendent jamais raison.

THÉODORE.

Vous êtes d'une insolence!...

CHAMPAGNE.

Vous avez un amour bien fantasque et bien grognon, toujours...

THÉODORE.

Finissez, Champagne, vous me poussez à bout.

CHAMPAGNE.

Pardon, monsieur, ce n'est pas mon

dessein : vous savez comme je vous suis attaché ; je vous ai vu naître ; vous m'avez toujours bien traité jusqu'à ce moment, et réellement je ne mérite pas les duretés dont vous m'accablez... Je ne vous reconnois pas là. A qui en avez-vous ? En vérité, je m'y perds.

THÉODORE.

Mais, c'est que je ne puis supporter que vous vous mettiez des chimères dans la tête... et que vous m'appeliez un amoureux...

CHAMPAGNE.

Hé bien, vous me confirmez dans mon opinion par votre colère. Ce matin vous parliez, vous jasiez de votre amour ; et moi je riois et je me disois : voilà une amourette d'enfant, cela passera ; à présent, c'est tout autre chose. Comment diantre ? vous êtes sérieux, discret ; oh, vous en tenez, m'en voilà sûr.

THÉODORE.

Je suis hors de moi, je l'avoue... votre entêtement est inconcevable... Où prenez-vous que je suis en colère ?... Vous

m'impatientez; mais pour de la colère je n'en ai pas l'apparence.

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes encore que discret; maintenant il faut prendre de la prudence; cela viendra aussi, et vous apprendrez, monsieur, qu'il ne faut pas commencer par s'emporter et rudoyer les gens qu'on veut dérouter.

THÉODORE.

Mais je crois, mon cher Champagne... que je ne vous ai rien dit de bien fâcheux... J'ai toujours conservé mon sang-froid.... je vous assure.

CHAMPAGNE.

Ah, quand vous me parlerez comme cela, vous me ferez croire tout ce que vous voudrez. Allons, la main sur la conscience, vous n'aimez pas plus mademoiselle Amélie qu'une autre?

THÉODORE.

Non, réellement... non; c'étoit une plaisanterie... en vérité...

CHAMPAGNE, *à part.*

Le petit traître, comme il rougit!...

(*Haut.*) Allons, je vous crois... et cela me met à mon aise.

THÉODORE.

Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Oh, c'est qu'entre nous, mademoiselle Amélie ne me paroissoit pas assez charmante pour vous tourner la tête : je ne la trouve pas du tout jolie, moi.

THÉODORE.

Mais, remarquez-vous un défaut dans sa figure ?

CHAMPAGNE.

Je ne l'ai pas trop regardée.

THÉODORE.

Il faut que vous ne l'ayez jamais vue ; je parie que vous aurez mis son nom sur le visage d'une autre.

CHAMPAGNE.

Si fait, si fait, mademoiselle Amélie, la fille de M. le comte de Sémur. Je l'ai vue vingt fois chez madame votre tante, aux petits concerts des lundis. N'est-elle pas blonde ?

THÉODORE.

Oui.

CHAMPAGNE.

Elle a de grands yeux bleuâtres, avec des sourcils bruns...

THÉODORE.

Et des paupières noires, des cheveux superbes et plantés à ravir; elle a un petit nez charmant... et un teint... le plus beau teint du monde!...

CHAMPAGNE.

Elle n'est pas mal bâtie, par exemple, elle a assez bon air.

THÉODORE.

Oh, sa taille est incomparable.

CHAMPAGNE.

Elle jouaille du clavecin et de la harpe, assez gauchement, à ce qu'il m'a paru.

THÉODORE.

O ciel! elle en joue comme les anges, et avec une grâce!...

CHAMPAGNE.

Ne barbouille-t-elle pas aussi? il me semble qu'on m'a dit qu'elle dessinoit...

THÉODORE.

Et dans la perfection; et elle peint d'une manière étonnante : elle a tous les

talens; et avec cela une modestie, une douceur...

CHAMPAGNE.

Oui, elle a l'air doux, je crois qu'elle n'a pas de malice; elle a une figure moutonne.

THÉODORE.

Moutonne!... cela est inouï; une figure moutonne avec un petit nez d'une délicatesse; un nez... comme il n'y en a point!

CHAMPAGNE.

Moi, je suis fort indifférent sur les nez, à vous dire vrai; je n'y prends jamais garde. Enfin, je vois clairement à présent que vous n'êtes pas entiché de mademoiselle Amélie, comme je le croyois; vous m'avez tout-à-fait désabusé... Mais, quelqu'un vient; ah, c'est monsieur; allons, je retourne à mon buffet... (*A part, en s'en allant.*) Le drôle d'enfant! le drôle d'enfant!

THÉODORE.

Je crois qu'il se moque de moi; comment falloit-il donc s'y prendre pour le persuader?

SCÈNE IV.

LE BARON, THÉODORE.

LE BARON.

Que faites-vous là, Théodore? Pourquoi n'êtes-vous pas au bal?...

THÉODORE.

Papa, j'y vais.

LE BARON.

Mais, pourquoi l'avez-vous quitté? parlez-moi vrai; point de détour, mon enfant, vous me l'avez promis.

THÉODORE.

Papa... c'est que... je vous avoue que j'ai un peu d'humeur.

LE BARON.

Et pourquoi?

THÉODORE.

Mais... je n'ai dansé qu'une seule contredanse; cela m'a fâché...

LE BARON.

Et par quelle raison n'avez-vous pas dansé davantage; qui vous en empêchoit?

THÉODORE.

Je ne l'ai pas pu... elle est toujours engagée...

LE BARON.

Elle... mademoiselle Amélie, n'est-ce pas? Mais est-elle la seule danseuse? que ne dansiez-vous avec une autre?... Il n'est ni prudent ni poli de prier toujours la même personne... Théodore, on ne mérite pas de plaire à la femme qu'on aime, si l'on manque d'égards pour toutes les autres. Mademoiselle Amélie, j'en suis sûr, imagine, d'après votre conduite, qu'en général vous ignorez ce qu'on doit aux femmes, et alors elle pense certainement que vous êtes grossier, sans esprit et sans délicatesse.

THÉODORE.

Mais, papa, c'est que je n'ai nulle disposition à la galanterie.

LE BARON.

Tant mieux, c'est tout ce que je désire; la galanterie dont vous voulez parler n'est qu'un jargon fort plat pour celui qui l'emploie, et même très-choquant pour celle à qui il s'adresse. Il n'est heureusement plus

à la mode : autrefois les femmes étoient avides de louanges exagérées et ridicules ; elles sont aujourd'hui trop délicates et trop éclairées pour être séduites par une basse et vaine flatterie. Leur vanité, mieux entendue, a rendu plus difficile l'art de les louer et les moyens de leur plaire ; plus estimables enfin, ce n'est que par les égards, la réserve et le respect qu'on les flatte, et par l'esprit et les vertus qu'on les attache. Ainsi, l'on doit mettre un grand prix à leur opinion, et surtout au bonheur d'obtenir leur estime... Mais, Théodore, retournez au bal, car je vous préviens que mademoiselle Amélie doit bientôt danser la cosaque ; on vient de le lui demander...

THÉODORE.

Elle s'est engagée à la danser avec moi.

LE BARON.

Allez donc, ne la faites pas attendre. Allez.

THÉODORE.

Oui, papa. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE V.

LE BARON, *seul, après un moment de silence.*

Il ignore le chagrin qui l'attend; la cosaque est dansée, et avec le chevalier de Verville; quelle sera sa colère en apprenant cette horrible nouvelle!... Si je l'avois suivi, j'aurois gêné son premier mouvement... et je veux savoir jusqu'où il peut aller.... Pauvre Théodore, quel doit être son dépit dans cet instant!... Hélas, si jeune connoître déjà le trouble et l'agitation!... Et moi, malgré ma raison, je partage sa douleur enfantine... je me sens ému; que sera-ce donc quand je verrai son cœur déchiré par des peines profondes et réelles?... L'abbé ne vient point!... Ah, le voici.

SCÈNE VI.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Hé bien, l'abbé, comment s'est conduit Théodore?

L'ABBÉ.

Il est furieux, hors de lui... Il est arrivé comme la cosaque finissoit; j'étois caché dans l'embrasure d'une fenêtre, il ne m'a point aperçu; d'ailleurs il ne voyoit que deux objets dans la salle, mademoiselle Amélie et le chevalier de Verville. La première s'est approchée de lui pour lui dire qu'elle l'avoit attendu fort long-temps, et qu'enfin sa mère lui avoit donné l'ordre de danser avec M. le chevalier de Verville. Le malheureux Théodore n'a rien répondu; il a pâli, rougi, et n'osoit parler, je crois, dans la crainte que les larmes ne lui coupassent la parole. Il s'est éloigné brusquement; il a passé devant moi sans me

remarquer; à deux pas de moi il a rencontré le chevalier de Verville, et j'ai entendu très-distinctement qu'il lui disoit à demi-bas qu'il vouloit lui parler un moment dans ce même salon où nous sommes.

LE BARON.

Que signifie cela?

L'ABBÉ.

Écoutez jusqu'au bout. Son air et l'altération de sa voix ont fort étonné le chevalier; il a demandé une explication que monsieur votre fils a refusée; enfin ils sont convenus que le chevalier danseroit encore une contre-danse, parce que sa danseuse l'attendoit, et qu'ensuite ils passeroient dans ce salon. Après avoir entendu cela, je suis sorti sur-le-champ pour vous en instruire; mais j'ai pris la précaution de dire à Champagne de nous avertir quand il verroit nos deux jeunes gens sortir du bal.

LE BARON.

Quelle impétuosité! quelle violence dans le caractère de cet enfant!... S'il n'acquiert pas un empire absolu sur lui-même, dans

quels égaremens ne tombera-t-il pas? La foiblesse et l'emportement, voilà les sources dangereuses des désordres et des excès les plus coupables... Mais, éprouvons-le jusqu'à la fin; voyons comment il se conduira.

L'ABBÉ.

Quel est votre dessein?

LE BARON.

De les laisser venir dans ce salon, et de nous cacher dans ce cabinet, d'où nous pourrons facilement entendre leur entretien.

L'ABBÉ.

Il est clair que M. Théodore a le projet de se battre.

LE BARON.

Laissons-le s'expliquer avec le chevalier, voilà ce que je suis curieux d'entendre; après toutes les leçons qu'il a reçues de moi aujourd'hui, aura-t-il l'imprudence d'avouer la cause de son ressentiment? osera-t-il ainsi compromettre ce qu'il aime, et cela après un quart d'heure de réflexion?

L'ABBÉ.

L'épreuve que vous méditez est bien délicate; songez-y...

LE BARON.

Je le sens comme vous; elle me trouble et m'inquiète; mais elle peut m'éclairer sur le caractère de mon fils, je dois la tenter... Je connoîtrai par cet entretien s'il a véritablement dans son âme les germes du courage et de la générosité...

L'ABBÉ.

Rappelez une réflexion qui souvent nous a consolés l'un et l'autre, et dont l'expérience démontre tous les jours la justesse : c'est qu'en général, si l'on veut juger des enfans, on ne doit tirer des conséquences positives de ce qu'ils annoncent que sur leurs vertus, et non sur leurs défauts. L'homme est plus foible que méchant, et le mal plus étranger, plus opposé à son naturel qu'on ne le croit : la vertu prend facilement dans son âme de profondes racines, tandis que le vice n'y pénètre jamais que superficiellement et par degrés; enfin, je pen-

serai toujours qu'il seroit plus aisé de ramener un cœur égaré, que d'en corrompre un vertueux et sensible.

LE BARON.

Je suis de votre avis, mon cher abbé; mais cependant, si mon fils soutient mal cette épreuve, il me percera l'âme...... Quelqu'un vient...

L'ABBÉ.

Ah, monsieur, renoncez à votre projet...

LE BARON.

Je ne le puis...

L'ABBÉ.

C'est Champagne.

CHAMPAGNE, *venant précipitamment.*

La contre-danse est finie..... ils vont venir.

LE BARON.

Champagne, quand ils seront ici, vous les laisserez seuls... Allons, cachons-nous...

L'ABBÉ.

Vous tremblez.

LE BARON.

Je l'avoue... J'en rougirois devant tout

autre; mais, mon ami, vous savez à quel point cet enfant m'est cher!...

L'ABBÉ.

Vos yeux se remplissent de larmes!... Ah, monsieur!... (*Ils s'embrassent, et restent un moment sans parler.*)

LE BARON.

Vous seul pouvez excuser cette foiblesse.

L'ABBÉ.

Ah, croyez que je la partage; je suis aussi troublé que vous...

CHAMPAGNE.

Je les entends.

LE BARON.

Venez, mon cher abbé. Champagne, s'ils demandent où je suis, dites que je viens d'entrer dans le bal... Allons, venez... (*Ils entrent dans le cabinet.*)

CHAMPAGNE, *seul.*

Comme monsieur est attendri! je vois cela souvent... Bon père, bon maître, bon homme... on le serviroit de grand cœur pour rien. Ah, voici monsieur Théodore...

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, THÉODORE, CHAMPAGNE.

THÉODORE.

Champagne, nous avons affaire ici pour un moment; laissez-nous. Si mon papa ou M. l'abbé me demandent, vous direz que nous répétons une figure de contre-danse, que nous allons danser tout à l'heure, et prenez garde que personne ne vienne nous troubler, car nous serons enfermés; mais cela ne sera pas long.

CHAMPAGNE.

Comment, tous deux tout seuls, et sans violon?

LE CHEVALIER.

Le violon va venir; laissez-nous seulement.

CHAMPAGNE.

Allons, divertissez-vous bien. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

A présent, je vais fermer la porte. (*Il y va.*)

LE CHEVALIER.

Ce pauvre Théodore, il est devenu fou.

Théodore, après avoir fermé la porte, prend deux épées sur un canapé.

LE CHEVALIER.

Que cherchez-vous là, Théodore?

THÉODORE.

Votre épée et la mienne, qui doivent être ici.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Théodore, votre projet est donc de vous battre?

THÉODORE, *tenant deux épées.*

Voici votre épée...

LE CHEVALIER, *prenant la sienne.*

Ah çà, dites moi ce que je vous ai fait, car je l'ignore...

THÉODORE.

Écoutez; dans mon premier mouvement je vous ai proposé de venir ici, et vous avez dû comprendre que c'étoit pour vous demander raison de vos procédés. A présent que je suis plus de sang-froid, la crainte de faire de la peine à mon papa me revient dans l'esprit; et si vous voulez me faire des excuses, je consens à ne point me battre.

LE CHEVALIER.

Comment, des excuses? et de quoi veux-tu que je te fasse des excuses?

THÉODORE.

On doit recevoir des excuses ou se battre; je sais cela. Il me faut des excuses, arrangez-vous là-dessus, ou bien battons-nous.

LE CHEVALIER.

Mais si l'on doit recevoir des excuses, j'ai plus que vous le droit d'en demander; c'est vous, monsieur, qui êtes l'aggresseur.

THÉODORE.

Et c'est vous qui avez tort.

LE CHEVALIER.

Mais quel tort?...

THÉODORE.

On m'a dit que vous aviez parlé de moi d'une certaine manière.... qui ne me convient pas....

LE CHEVALIER.

Cela est faux.... Nommez-moi celui qui a inventé ce mensonge, c'est avec lui que je dois me battre.

THÉODORE.

Je ne vous nommerai personne, j'en ai donné ma parole d'honneur.

LE CHEVALIER.

Oh bien, je crois que cela n'est pas vrai, et que c'est un prétexte que vous imaginez.

THÉODORE.

Comment, monsieur, vous me donnez un démenti! allons, allons, l'épée à la main, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Je sais très-bien la véritable raison de votre colère; c'est que vous êtes jaloux de mademoiselle Amélie, et au désespoir de n'avoir pas dansé la cosaque...

THÉODORE.

Monsieur, vous devinez fort mal; votre opinion m'est très-indifférente, mais je veux vous faire connoître qu'elle n'a pas le sens commun.. Ainsi apprenez que je respecte beaucoup mademoiselle Amélie, mais qu'elle n'est point du tout la personne que je préfère, et qu'en un mot, j'en aime une autre.

LE CHEVALIER.

Et depuis quand donc?

THÉODORE.

Oh, de tout temps... il y a plus de six semaines, avant que je connusse mademoiselle Amélie. Mais terminons cet entretien; allons, monsieur, finissons, de grâce.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis plus fort et plus âgé que vous, je ne veux ni ne dois me battre avec un enfant.

THÉODORE.

Un enfant!... Vous avez treize ans, je suis dans ma treizième année, ainsi nous sommes du même âge. Allons, encore une fois, finissons et dépêchons-nous.

LE CHEVALIER.

Mon épée est plus grande et meilleure que la vôtre.....

THÉODORE.

Je croirai que vous cherchez des défaites, si vous refusez plus long-temps de vous battre.

LE CHEVALIER.

Non, j'ai à présent tout autant d'envie de me battre que vous en avez... mais je ne veux point d'avantage; troquons d'épée, et je me battrai sur-le-champ.

THÉODORE.

Puisque vous croyez la mienne moins bonne, je dois la garder.

LE CHEVALIER.

J'ai déjà sur vous l'avantage de la force...

THÉODORE.

Et moi, j'ai celui de l'adresse; je fais des armes mieux que vous. Allons, mettez-vous en garde.

LE CHEVALIER.

Un moment.... (*Le chevalier s'avance avec rapidité vers Théodore, lui arrache son épée et lui jette la sienne.*)

THÉODORE.

O ciel! que faites-vous?

LE CHEVALIER.

Prenez mon épée; j'ai la vôtre : à présent battons-nous.

THÉODORE.

Je ne veux point de votre épée; rendez-moi la mienne... C'est m'insulter que de vouloir la retenir.

LE CHEVALIER.

Ramassez cette épée, finissons, allons, défendez-vous....

THÉODORE.

Je ne me battrai qu'avec des armes égales, et si vous êtes réellement généreux, vous ne m'attaquerez pas, et vous ne me forcerez point à combattre d'une manière indigne... Arrêtez un instant, il me vient une idée; toutes les épées des danseurs sont sur ce canapé; j'en vais choisir une pareille à la vôtre.

LE CHEVALIER.

J'y consens.

THÉODORE.

Allons, dépêchons-nous. (*Ils vont au canapé, et choisissent une épée en la*

mesurant à celle du chevalier.) Celle-ci est justement semblable. Ne perdons plus de temps.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

(*Ils se mettent en garde. Dans cet instant la porte du cabinet s'ouvre; le baron et l'abbé paroissent.*)

SCÈNE IX.

LE BARON, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

Ciel... c'est mon papa!...

LE BARON, *se mettant au milieu d'eux.*

Théodore, et vous, mon cher chevalier, voulez-vous bien consentir à me prendre pour arbitre?...

LE CHEVALIER.

Ah, je ne demande pas mieux.

L'ABBÉ.

Et qu'en dit M. Théodore?

THÉODORE.

J'attends les ordres de papa; j'y suis soumis d'avance.

LE BARON.

Hé bien, puisque vous me prenez pour juge, je vais prononcer : tout le tort est du côté de mon fils; je me flatte qu'il le sent à présent, et qu'il cherchera les moyens de réparer son imprudence, son emportement et son injustice.

THÉODORE.

Oui, papa, je reconnois ma faute; je vous supplie de me la pardonner, et de me dicter les excuses que je dois à M. le chevalier de Verville.

LE BARON.

Non, je ne vous prescris rien; souvenez-vous que vous l'avez offensé, que vous l'aimiez autrefois, et dites-lui ce que votre cœur vous inspirera.

THÉODORE.

Si j'osois, j'irois l'embrasser...

LE CHEVALIER, *allant à lui.*

Viens, mon ami.

(*Ils courent l'un à l'autre, et s'embrassent à plusieurs reprises.*)

L'ABBÉ, *au baron.*

Les charmans enfans!...

LE BARON.

A présent, Théodore, venez aussi recevoir mon pardon, (*Il lui tend la main, Théodore la baise.*) car vous avez cruellement offensé mon cœur; vous m'avez promis une entière confiance, et vous prenez la résolution de vous battre sans m'en faire part, sans me consulter... Et sachant même que votre ressentiment étoit aussi bizarre qu'injuste, la certitude de m'affliger mortellement n'a pu vous retenir... Mais, tout est oublié; je me flatte que cette aventure vous fera connoître à quel point vous devez craindre vos premiers mouvemens, et que désormais vous travaillerez avec ardeur à modérer l'impétuosité de votre caractère...

THÉODORE.

Oui, papa, à l'avenir, vous y pouvez compter, je ne ferai plus rien sans vos conseils... Vous êtes si bon, si juste, qu'il faudroit que je fusse bien ingrat pour avoir de la répugnance à vous tout con-

fier : quand j'aurai envie de faire une étourderie, je viendrai vous le dire sur-le-champ, et vous n'aurez jamais de peine à m'en détourner; car je vous assure que lorsque je vous écoute, je suis presque aussi raisonnable que vous.

LE BARON.

Maintenant, mes enfans, retournez au bal; je vous prie, mon cher chevalier, de ne point parler de cette petite aventure, elle vous donneroit un ridicule à l'un et à l'autre; votre duel prouveroit que vous n'avez même pas la raison qu'on doit avoir à douze ans; vous n'avez ni la force ni l'adresse nécessaires pour combattre; vos corps sont foibles, vos principes sont encore incertains; vos notions sur le point d'honneur ne peuvent être qu'imparfaites; ainsi ce n'est point en se battant à vos âges qu'on anonce de la valeur, et dans aucun temps le duel n'en est une preuve glorieuse.

THÉODORE.

Oui, M. l'abbé me le disoit.

LE BARON.

Il avoit raison; c'est pour son souve-

rain et pour sa patrie qu'il faut combattre. Un duelliste est un mauvais citoyen et un soldat infidèle : s'il étoit blessé et qu'il fallût marcher contre l'ennemi, il ne le pourroit pas, et par sa faute.... Son sang ne lui appartient pas, il ne lui est permis de le verser que pour une noble cause, pour une cause utile à son pays ou à l'humanité, et non pour satisfaire ses ressentimens particuliers.

L'ABBÉ.

Voilà de très-bons raisonnemens; et si l'on y joint des sentimens religieux, ou seulement quelque idée des principes les plus simples de la morale, que dira-t-on du duel?

LE BARON.

Qu'il est une fureur également absurde et criminelle. Ainsi, mon enfant, ce que vous vouliez faire ne montre que l'ignorance où vous êtes des vertus qui vous conviennent : enfin, dans un enfant, l'unique espèce de courage qui promette pour l'avenir, c'est de supporter les maladies et la douleur avec patience et sans

se plaindre ; c'est surtout de savoir maîtriser ses fantaisies, garder ses résolutions, et se corriger de ses défauts. La bravoure qui n'a point pour base cet empire absolu sur soi-même, n'est qu'un instinct aveugle et souvent dangereux ; mais le vrai courage vient de l'âme ; celui-là seul, invariable autant qu'intrépide, peut conduire à la gloire, et fait également les héros et les sages. Théodore, nous reprendrons cet entretien ; il est tard : allez, mes enfans, dans le bal ; j'irai bientôt vous rejoindre...

LE CHEVALIER.

Monsieur, permettez-moi une question : vous étiez dans ce cabinet, vous nous avez donc entendus ?

LE BARON.

Oui...

LE CHEVALIER.

Hé bien, puisque vous savez ce que j'ai dit au sujet de mademoiselle Amélie, je puis vous en parler, et c'est pour vous prier de demander encore la cosaque, afin que Théodore la puisse danser aussi,

THÉODORE.

Mais, non; je ne m'en soucie pas, je vous assure...

LE CHEVALIER.

Hé bien, ce sera par complaisance pour moi.

LE BARON.

Théodore aura cette générosité; allez, mes amis, je vous suis dans l'instant.

THÉODORE.

Allons, chevalier.

LE CHEVALIER.

Viens, mon cher Théodore, et, je t'en prie, ne nous brouillons plus. (*Ils se prennent sous le bras, et s'en vont.*)

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Hé bien, l'abbé, êtes-vous fâché à présent que j'aie tenté cette épreuve?

L'ABBÉ.

Vous êtes un heureux père, et vous le méritez bien. Je ne puis vous peindre le plaisir que je trouvois à vous regarder quand nous étions dans ce cabinet; quelle satisfaction, quelle joie éclatoient sur votre visage, pendant la querelle de ces deux aimables enfans! Qu'il est attendrissant, qu'il est doux de contempler les mouvemens expressifs de la physionomie d'un père satisfait! oui, c'est voir l'image la plus parfaite du bonheur le plus pur qui soit sans doute sur la terre.

LE BARON.

Mais, parlons de ces enfans; parlons-en, mon cher abbé: que de courage, de gé-

nérosité, de délicatesse! que de qualités enfin ils ont montrées dans le court espace d'une demi-heure!.... Mon fils!.... comme son cœur est noble et sensible!... Cette crainte de m'affliger qui le troubloit au milieu de son dépit et de sa colère!.... Vous rappelez-vous de quel ton il a dit qu'il vouloit bien ne point se battre à cause de moi?.

L'ABBÉ.

Rien ne m'est échappé, soyez-en sûr.

LE BARON.

Convenez qu'il justifie bien ma tendresse... Mais, mon cher abbé, si cette tendresse passionnée m'aveugle jamais, éclairez-moi, je vous en conjure; hélas! ce n'est que pour l'intérêt de cet enfant si cher que je craindrois de m'abuser... Ah! préservez-moi du malheur affreux de gâter, par une foiblesse coupable, votre ouvrage et le mien.

L'ABBÉ.

Non, cet ouvrage ne peut être que perfectionné; il fera la gloire et les délices de votre vie, n'en doutez pas.

LE BARON.

Je meurs d'envie de voir le père du chevalier, pour lui conter cette charmante histoire. Il est au bal, allons le chercher.

L'ABBÉ.

De grâce, que je sois présent à cet entretien. Mais, auparavant, faites danser la cosaque pour notre aimable Théodore.

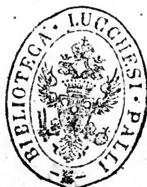
LE BARON.

Oh, cela est trop juste. Venez, mon ami. (*Ils sortent.*)

FIN.

LE VOYAGEUR,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



4*

PERSONNAGES.

Le marquis DE MELVILLE.
Le vicomte DE MELVILLE, fils du marquis.
Le baron DE VALCÉ.
Le chevalier DE VALCÉ, fils du baron.
DORIVAL, gouverneur du vicomte de Melville.
L'ÉPINE, valet-de-chambre du vicomte.
ROUSSEL, valet-de-chambre du baron.

La scène est en Picardie, dans le château du baron.

LE VOYAGEUR,

COMÉDIE.

Travel is really the last step to be taken in the institution of youth, and to setout wlth it, is to begin where they sould end. *Spectator*, vol. v.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

ROUSSEL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Je suis charmé, mon cher Roussel, de te revoir en aussi bonne santé; après un voyage de deux ans, on est si aise de revoir ses anciens amis. Il y a trois jours que nous sommes ici, et mon premier soin, en descendant de cheval dans la cour du château, a été de demander de tes nouvelles : j'appris avec un grand chagrin que tu étois à Paris.

ROUSSEL.

Oui, mon maître m'y avoit envoyé pour quelques commissions qui m'ont retenu plus long-temps que je ne croyois.

L'ÉPINE.

Tu ne fais que d'arriver ?

ROUSSEL.

Dans l'instant; et comme M. le baron est à la chasse, nous aurons bien le temps de causer jusqu'à son retour.

L'ÉPINE.

Volontiers; tu as trouvé ton homme; pardi tu verras si les voyages dégourdissent la langue. De mon naturel, j'aimois à parler; cependant je suis encore perfectionné là-dessus. Mais c'est mon jeune maître qu'il faut entendre; oh, c'est une volubilité.... quand on lui fait une question, lui, sans barguigner, fait trente réponses. Ecoute qui peut, cela est égal, il va toujours son train. Tous ces étrangers avec qui nous avons vécu en étoient dans un étonnement... Suises, Italiens, Siciliens, Anglais, Hollandais, il les forçoit tous à se taire; ah, c'est un brave jeune homme; je te réponds qu'il

est formé, celui-là; quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il n'y a point de bavard de quarante qui puisse lui tenir tête seulement une demi-heure.

ROUSSEL.

Que diantre, il alloit dans les pays étrangers pour s'instruire; et s'il parloit toujours, ce n'est pas le moyen.

L'ÉPINE.

Qu'appelles-tu pour s'instruire; oh nous sommes partis tout instruits; demande plutôt à M. Dorival notre gouverneur... C'est nous, mon enfant, qui instruisions ces pauvres benêts d'étrangers, qui n'auroient jamais su un mot de nos usages, si mon maître n'avoit pas pris la peine de les en informer. Nous ne parlions que de Paris, de la comédie française, des femmes à la mode, des beaux esprits, des soupers, des bals; enfin, toujours Paris ou Versailles; nous ne sortions point de là...

ROUSSEL.

Fort bien, et à présent que vous y voilà revenus, vous ne nous parlerez peut-être que de la Suisse ou de l'Italie.

L'ÉPINE.

Précisément, tu l'as deviné; et voilà pourquoi les jeunes gens voyagent.

ROUSSEL.

Ma foi, l'Épine, d'après ce que tu me dis de ton maître, je doute qu'il puisse plaire au mien. M. le baron est un bon campagnard, qui a presque toujours vécu dans ses terres, et qui pense qu'un jeune homme doit être simple et modeste.

L'ÉPINE.

Vieilles idées que cela, mon ami, nous les rectifierons....

ROUSSEL.

Oh, je n'en crois rien; va, je te garantis que c'est un fin merle; avec son air tout uni, il en sait long : et puis n'a-t-il pas bien su élever son fils, sans avoir pour cela besoin de lui faire courir la pretantaine..... M. le chevalier de Valcé en vaut bien un autre; qu'en penses-tu?...

L'ÉPINE.

Oui, c'est un assez joli garçon... un peu niais.

ROUSSEL.

Niais toi-même. Où prends-tu cela? Il

a un esprit, une bonté... il étudie, il lit toute la journée; il est rempli de talens, et il croit ne rien savoir.

L'ÉPINE.

Tu appelles cela de la modestie, et pour nous autres voyageurs, c'est de la bêtise, de la pure ineptie, comme dit mon maître. Mais, mon cher Roussel, parlons de choses plus intéressantes : tu sais que nous arrivons ici tout exprès pour épouser la fille de M. le baron; pourquoi donc n'est-elle pas sortie du couvent? pourquoi est-elle toujours à Paris?

ROUSSEL.

Ah, pourquoi?... C'est que M. le baron veut connoître par lui-même son gendre futur; c'est qu'il veut étudier son caractère avant de lui donner sa fille...

L'ÉPINE.

Mais ce mariage est arrangé depuis fort long-temps, et même avant notre départ : ton maître et le père du mien sont amis de tout temps; ils sont également riches, et...

ROUSSEL.

Tout cela est vrai; mais M. le baron n'a

donné sa parole que sous la condition que ton jeune maître, le vicomte de Melville, viendroit ici après ses voyages passer quelque temps, afin que le baron pût juger s'il conviendroit à sa fille.

L'ÉPINE.

Et M. le marquis n'imagine pas qu'il soit possible de voir son fils sans être saisi d'étonnement et d'admiration.

ROUSSEL.

Hé bien, M. le baron est-il de son avis? que dit-il de ton maître?

L'ÉPINE.

Mais, rien encore... Le premier jour s'est passé en complimens, en embrassemens, en conversations particulières entre mon maître et son père. Hier on a été toute l'après-midi à la pêche, ce matin l'on chasse, ainsi M. le vicomte n'a pas encore eu le temps de déployer toute son éloquence; mais laisse-le faire, il prendra sa revanche.

ROUSSEL.

Dis-moi un peu, a-t-il réellement grande envie d'épouser Angélique?

L'ÉPINE.

Mais oui; elle est riche, jolie, ce mariage lui plaît fort; et il est même décidé à lui sacrifier, aussitot qu'elle sera sa femme, un certain portrait...

ROUSSEL.

Ah, j'entends... d'une dame qu'il aimoit.

L'ÉPINE.

Oh, point du tout; car c'est la copie d'une sainte Cécile qui est au Capitole. Mais en France, nous donnons à cette tête le nom d'une grande dame napolitaine; et je te réponds que ce ne sera pas la première miniature venue des pays lointains sous un nom supposé.

ROUSSEL.

Comment, il ne se feroit pas scrupule d'une semblable fausseté?

L'ÉPINE.

Bon, des scrupules, il n'y en a point dont la fatuité ne vienne à bout. Mais, dis-moi, à ton tour, si Angélique est bien aise de se marier.

ROUSSEL.

Oh, elle n'a d'autres volontés que celles de son père.

L'ÉPINE.

Elle n'a jamais vu mon maître ?

ROUSSEL.

Non. Elle a été élevée dans un couvent de province jusqu'à la mort de sa tante l'abbesse, et il n'y a que dix-huit mois qu'elle est à Paris.

L'ÉPINE.

Quelqu'un vient, je crois... Roussel, on t'appelle...

ROUSSEL.

C'est la voix de M. le baron...

L'ÉPINE.

Allons, je m'en vas; sans adieu, mon ami. (*Il sort.*)

ROUSSEL.

Quel étourdi!... Ah, voici mon maître.

SCENE II.

LE BARON, ROUSSEL.

LE BARON.

Roussel... je te cherchois. Hé bien, m'apportes-tu des lettres?

ROUSSEL.

Oui, monsieur, en voilà plusieurs.... (*Il les lui donne. Le baron lit. Roussel pendant ce temps continue :*) Il y en a une de mademoiselle Angélique; elle a écrit aussi à M. le chevalier.

LE BARON.

L'as-tu vue, ma fille? (*Il lit pendant que Roussel répond.*)

ROUSSEL.

Oui, monsieur, elle est grandie, embellie; oh, elle est charmante... Je vous rapporte son portrait, qui est d'une ressemblance!... Elle a voulu être peinte en Diane, parce que M. le baron aime la chasse.

LE BARON *met ses lettres dans sa poche.*

Voyons donc ce portrait. (*Roussel lui donne une tabatière.*)

Il est en effet frappant.... Roussel, ne parle de ce portrait à personne ; je veux le montrer au vicomte de Melville, sans lui dire que c'est celui d'Angélique ; je serai bien aise de voir l'impression qu'il fera sur lui...

ROUSSEL.

A propos de M. le vicomte, oserois-je demander à monsieur quand se fera la noce ?...

LE BARON.

Oh, quand !... je n'en sais rien ; il faut voir... La tournure du jeune homme n'est pas trop suivant mon goût ; il a bien de la suffisance pour avoir de l'esprit... mais si le cœur est bon, c'est là l'essentiel.

ROUSSEL.

Il est tout fier d'avoir voyagé, à ce qu'on dit.

LE BARON.

Je l'avois prévu, j'en avois averti son père ; il faut être raisonnable pour voyager

avec fruit. Le marquis n'a pas voulu comprendre cela. C'est un honnête homme, mais il a un peu de galimatias dans la tête : tous ces philosophes, *ces penseurs*, comme ils s'appellent, sont de rudes gens. Roussel, j'aime mieux ton bon sens et le mien que toutes leurs belles phrases. Ne connois-tu pas le valet-de-chambre du vicomte ?

ROUSSEL.

Beaucoup, monsieur.

LE BARON.

Hé bien, je te charge de le questionner adroitement sur son maître.

ROUSSEL.

Oh, monsieur, je n'aurai pas besoin d'adresse ; nous en avons causé une bonne heure.

LE BARON.

Hé bien, qu'en dit-il ?

ROUSSEL.

Ma foi, monsieur, il en parle très-cavalièrement, je vous en préviens.

LE BARON.

Ne me cache rien, je te l'ordonne.

ROUSSEL.

Vous le voulez donc?...

LE BARON.

Paix, j'entends quelqu'un. Va m'attendre dans mon cabinet, j'irai te rejoindre dans un moment.

ROUSSEL.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

LE BARON.

Le témoignage d'un valet contre son maître ne mérite guère de considération; mais dans une affaire de cette importance, je dois écouter tout le monde. Ah; voici le marquis.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Hé bien, marquis, qu'avez-vous fait de nos enfans?

LE MARQUIS.

Le mien est enfermé dans sa chambre; il écrit, parce que le courrier d'Italie part

demain. Ah çà, baron, parlons un peu de nos affaires; d'abord, dites-moi ce que vous pensez de mon fils.

LE BARON.

Il est bien tourné; s'il étoit habillé à la francaise, il seroit fort joli; mais ce gros col qui lui fait un goître, le défigure un peu; et puis on peut bien aussi être à cheval à l'anglaise, sans se plier en deux, comme il fait, sur le cou de son cheval. Il faut tâcher de le défaire de ces petites affectations, qui donnent toujours mauvaise opinion de l'esprit d'un jeune homme.

LE MARQUIS.

Oh, pour de l'esprit, je ne crois pas qu'on puisse l'accuser d'en manquer. Faites-le causer, je vous prie; questionnez-le sur ses voyages, il vous étonnera, j'en suis sûr. Il a une imagination, un feu, un tact... Il a même de la profondeur, et beaucoup...

LE BARON.

Du tact, de la profondeur, à dix-huit ans!... Eh, mon ami, quel abus de mots!

LE MARQUIS.

Mais, faites-le causer, c'est tout ce que

je vous demande. Jusque-là suspendez votre jugement : vous prétendiez que c'étoit une folie de le faire voyager si jeune. Il ne rapportera des pays étrangers, disiez-vous, que des ridicules et de la pédanterie, et pas une vraie connoissance; au lieu de cela, il a tout examiné avec cette ardeur de curiosité qui n'appartient qu'à la première jeunesse, et cette attention a gravé dans sa tête d'une manière ineffaçable, tous les objets qu'il a vus. Il a rapporté d'Italie un goût passionné pour les arts; il en parle d'une manière qui vous surprendra. Je vous en prie, demandez-lui le chapitre de son journal qui traite de la peinture; sur ma parole, c'est un chef-d'œuvre de goût et d'éloquence.

LE BARON.

Un chef-d'œuvre, j'y consens; mais je n'y comprendrois rien, moi; je n'ai nulle passion pour les arts, car je suis à cet égard d'une ignorance extrême; je ne sais que raisonner un peu; mais, quoique je n'aie point d'instruction, j'en fais cas dans les autres; et je trouve que c'est un bonheur

très-réel d'en avoir. Vous voyez que je n'ai rien épargné pour l'éducation de mon fils. J'ai placé auprès de lui des gens en état de lui donner des connoissances et des talens, et tous les ans je l'envoie passer trois mois à Paris chez mon frère, afin de le perfectionner dans les choses qu'il apprend, par les leçons des grands maîtres, et aussi afin de lui faire voir un peu le monde. Enfin, je vous le répète, j'ai assez de bon sens pour comprendre l'agrément et l'utilité de l'instruction; mais je hais par-dessus toutes choses la pédanterie; ce vice n'est guère le partage que des demi-savans et des talens médiocres; fût-il accompagné de toute la science du monde, il me seroit encore insupportable; et, surtout dans la jeunesse, il me paroît une espèce de monstruosité. Oui, un jeune homme pédant est à mes yeux l'objet le plus complétement ridicule qu'on puisse rencontrer.

LE MARQUIS.

Je suis de votre avis à cet égard, et certainement vous trouverez mon fils bien éloigné d'un tel défaut. Il est d'un naturel

extrême ; il y a même souvent du désordre et du décousu dans sa conversation, parce qu'il se laisse conduire par une tête vive et une âme pleine de force et d'énergie ; alors il est étonnant ; il s'exprime avec une éloquence et un choix d'expressions extraordinaires. Mais cette abondance vient de source, naturellement, sans affectation et sans étude, et par la seule impulsion de l'enthousiasme qu'il éprouve.

LE BARON.

Je n'entends pas grand'chose à tout cela ; mais enfin j'aurai avec lui aujourd'hui une longue conversation. Je vous avoue que jusqu'ici je n'ai pas eu de goût pour les jeunes gens éloquens et enthousiastes ; il me raccommodera avec eux ; nous verrons. En un mot, s'il a du naturel, je lui passe tout... Mais il faut que je vous quitte ; j'ai quelques petites affaires à terminer avant dîner.

LE MARQUIS.

A propos d'affaires, nous n'avons pas encore fixé de jour pour la noce.

LE BARON.

Nous en raisonnerons; ne précipitons rien... Ah, voici le gouverneur de votre fils; j'imagine que vous ne serez pas fâché de causer ensemble: je vous laisse. Adieu.

(*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Voilà un homme bien borné, pour sentir tout le mérite de mon fils.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, DORIVAL.

LE MARQUIS.

Monsieur Dorival, que fait mon fils?

DORIVAL.

L'Épine vient de me dire qu'il est fatigué de la chasse, qu'il s'est jeté sur son lit, et qu'il dort depuis deux heures.

LE MARQUIS.

Oh, cela n'est pas vrai, car je suis entré avec lui dans sa chambre; et il m'a dit qu'il alloit s'enfermer pour écrire.

DORIVAL.

Hé bien, monsieur, il vous a prêté son journal; qu'en pensez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'en reviens pas. Réellement, monsieur Dorival, vous ne l'avez pas aidé?

DORIVAL.

Aidé!... Monsieur, ce n'est pas une exagération, mais je ne serois pas en état d'écrire à tête reposée ce qu'il écrit, lui, d'un trait de plume. C'est une facilité qui véritablement tient du prodige; et sa manière de voir et de juger est inconcevable à son âge. Vous a-t-il lu son morceau sur les mœurs et l'état politique des Anglais?

LE MARQUIS.

Oui...

DORIVAL.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Inouï, incompréhensible..... Les bras m'en sont tombés, je l'avoue.

DORIVAL.

Il n'a cependant été que deux mois en Angleterre. C'est un sujet rare; je vous as-

sure qu'il connoît les hommes mieux que je ne les connois moi-même, quoique j'aie vingt ans plus que lui.

LE MARQUIS.

Quand il partit, je ne lui donnai qu'un conseil : Mon fils, lui dis-je, vous avez seize ans, vous avez fait d'excellentes études, votre tête est *bien meublée*, il s'agit à présent de former votre esprit; vous allez parcourir différens pays, attachez-vous moins à l'étude des choses qu'à celle des hommes...

DORIVAL.

Admirable précepte, bien essentiel, bien philosophique.

LE MARQUIS.

Les hommes, les hommes, étudiez les hommes, lui répétai-je; telle fut mon exhortation; je vois avec plaisir qu'elle a fructifié.

DORIVAL.

Je vous réponds qu'il a bien suivi vos conseils; il a porté dans ses voyages un esprit observateur qui surprenoit tout le monde... L'ambassadeur de Venise disoit

de lui : Ce jeune homme joint à la vivacité des Français toute la profondeur anglaise ; et c'étoit bien le peindre.

LE MARQUIS.

Je ne savois pas ce trait-là ; il est charmant, il y a du *tact* et de la finesse... Je vous en prie, contez cela au baron.

DORIVAL.

Oh, je pourrois lui en conter bien d'autres..... Mais M. le baron les sentira-t-il bien ?

LE MARQUIS.

Le baron est un bon homme, il a même une sorte d'esprit naturel ; mais point de *ressort*, point de *philosophie*, nulle connoissance du cœur humain ; des préjugés, une imagination froide : voilà son portrait en peu de mots.

DORIVAL.

Et tracé par un pinceau de maître.

LE MARQUIS.

Quelquefois j'ai le talent d'attraper assez bien les ressemblances... M. Dorival, *une tête bien faite*, qui réfléchit depuis quarante ans, doit avoir un peu de pénétra-

tion... Mais, pour revenir au baron, je sens bien qu'il n'a pas tout ce qu'il faut pour apprécier mon fils : cependant l'esprit enchante et séduit toujours les personnes même le moins en état d'en juger ; et le baron, j'en suis sûr, ne pourra se défendre de cet attrait irrésistible...

DORIVAL.

Oui ; mais je crains que son fils, le chevalier de Valcé, ne cherche à nuire à M. le vicomte.

LE MARQUIS.

Cela se pourroit. Ce jeune homme se voit écrasé par mon fils d'une si terrible manière, qu'il est à craindre que l'amour-propre humilié ne le conduise promptement à la jalousie et à l'aversion.

DORIVAL.

A-t-il quelque pouvoir sur l'esprit de son père ?

LE MARQUIS.

Beaucoup. Le petit garçon ne sera jamais qu'un très-médiocre sujet ; il a de la douceur, mais point de fond, rien de brillant ; en un mot, fait pour rester éternel-

lement dans la classe obscure des gens dont on ne peut dire ni bien ni mal; voilà son horoscope. Malgré cela, l'aveuglement du baron sur son compte est incroyable. Je vous avoue que je ne puis concevoir ces préventions de père; elles m'étonnent toujours; et de tous les ridicules, celui-là est peut-être un des plus curieux à observer philosophiquement... Mais, que nous veut Roussel?

ROUSSEL, *au marquis.*

M. le baron vous fait proposer, monsieur, de venir jouer une partie de billard avant le dîner.

LE MARQUIS.

Volontiers. Venez, mon cher Dorival.

(*Ils sortent.*)

ROUSSEL, *seul.*

M. le baron me paroît un peu dégoûté de son gendre futur. Ma foi, je n'en suis pas fâché, car, d'après le rapport de l'Épine, et selon les apparences, le futur, à ce que je crois, n'est qu'un fat... Quelqu'un vient; ah, c'est M. le chevalier.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, ROUSSEL.

LE CHEVALIER.

Roussel; un moment, j'ai à te parler.

ROUSSEL.

De quoi s'agit-il, monsieur?

LE CHEVALIER.

Mon père m'a conté tout ce que tu lui as dit au sujet du vicomte de Melville, il en est très-frappé; le voilà prévenu contre ce jeune homme, dont le valet a peut-être exagéré les ridicules; et je trouve, Roussel, que vous auriez dû mettre plus de ménagement dans le compte que vous avez rendu.

ROUSSEL.

Dame, je n'ai dit que la vérité.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas tant se presser de croire le mal, et surtout de le débiter. Mon père

vous a chargé de questionner encore l'Épine; je vous prie, mon cher Roussel, par amitié pour moi, de ne point aigrir mon père davantage; il est plus clairvoyant que nous; ainsi ne lui donnez pas de préventions, afin qu'il puisse juger sainement et par lui-même.

ROUSSEL.

Vous vous êtes donc pris d'amitié pour M. le vicomte?

LE CHEVALIER.

Oh cela, point du tout; mais malgré les défauts de son extérieur, peut-être a-t-il une belle âme...

ROUSSEL.

Savez-vous, monsieur, ce qu'il dit de vous?

LE CHEVALIER.

Non, et je vous défends de me l'apprendre.

ROUSSEL.

Je suis, je l'avoue, hors de moi, de vous voir prendre le parti d'un homme qui vous traite de niais...

LE CHEVALIER.

De niais?...

ROUSSEL.

Oui, monsieur, de niais, puisqu'il faut vous le dire.

LE CHEVALIER, *riant.*

N'est-ce que cela ?.... Hé bien, quel tort me fait-il ? Il m'accuse de ce qu'on est fort communément à mon âge.

ROUSSEL.

A votre âge! mais il n'a qu'un an de plus que vous.

LE CHEVALIER.

Hé bien, oui, j'ai dix-sept ans; et si je suis niais, je suis fort excusable ; ainsi c'est le plus petit reproche qu'il pouvoit me faire, puisque c'est une disgrâce de la première jeunesse, qu'on perd avec elle, et qui tient même souvent à des qualités qu'un jeune homme doit avoir, la timidité et la défiance de soi-même.

ROUSSEL.

A la bonne heure, monsieur, il a fait un magnifique éloge de vous; vous trouvez cela ; moi, j'y consens.

LE CHEVALIER.

Non; mais je crois vous avoir prouvé qu'il n'a rien dit qui doive m'offenser.

ROUSSEL.

Vous êtes peut-être le seul jeune homme que cela ne puisse pas piquer au vif.

LE CHEVALIER.

Pourvu qu'on n'attaque ni mon honnêteté ni mon cœur, et qu'on ne m'accuse jamais d'être un pédant ou un fat, tout le reste m'est égal.

ROUSSEL.

A propos, monsieur... hé, mon Dieu, j'allois oublier de vous dire cela... Votre ami, M. le vicomte, nous a donné une bourde, ce matin, avec son courrier d'Italie.

LE CHEVALIER.

Comment?

ROUSSEL.

Oh, c'est excellent... Il a fait dire qu'il s'enfermoit dans sa chambre, parce qu'il avoit vingt lettres à écrire pour Rome; et au lieu de cela, il s'est couché entre deux draps, car il étoit mort de fatigue de la chasse, malgré son trot à l'anglaise qu'il vante tant...

LE CHEVALIER.

Hé, comment sais-tu déjà qu'il trotte à l'anglaise?

ROUSSEL.

Pardi, depuis cinq heures que je suis arrivé, je n'entends parler que de lui. J'ai vu la Brie, le piqueur, qui m'a conté cela. Il n'y a pas un domestique dans le château qui ne se moque de M. le voyageur, comme ils l'appellent. J'étois bien curieux de le voir; en qualité de concierge, j'ai été tout à l'heure prendre ses ordres; je l'ai trouvé à sa toilette; il m'a chargé de dire à M. le baron que ses dépêches étoient finies, et qu'il alloit descendre.

LE CHEVALIER.

Hé bien, comment savez-vous qu'il n'a pas écrit, et qu'il s'est couché?

ROUSSEL.

Parce qu'il avoit oublié de défendre à l'Épine de le dire, et que pendant son sommeil j'ai été dans son antichambre causer avec l'Épine, et que nous l'entendions ronfler.

LE CHEVALIER.

Mais il a peut-être écrit depuis?

ROUSSEL.

Pas seulement une panse d'a, m'a dit l'Épine tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Mentir ainsi de gaîté de cœur, cela n'est pas croyable... Mon père le sait-il?...

ROUSSEL.

Hé, mon Dieu, non; j'ai oublié de lui en parler.

LE CHEVALIER.

Hé bien, mon cher Roussel, ne lui en dites rien, je vous prie; du moins, attendez, ne précipitons rien, et ne nous hâtons pas de nuire à un jeune homme dont la légèreté et l'étourderie causent peut-être tous les torts. Certainement, s'il n'est pas honnête, il n'est pas digne de ma sœur; mais donnons-nous le temps de le connoître, et prenons bien garde d'aigrir mon père mal à propos contre lui.

ROUSSEL.

Allons, je ferai tout ce que vous vou-

drez; car votre bonté d'âme me gagne au point de me donner des scrupules. Mais, monsieur, il est deux heures; on va se mettre à table.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Adieu, Roussel, souviens-toi de ta promesse.

ROUSSEL.

Oui, monsieur... Quel joli naturel d'enfant! (*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉPINE, *seul.*

Je croyois trouver ici M. le vicomte; il faut absolument que je lui parle... Ah! le voici.

SCÈNE II.

L'ÉPINE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Ah! monsieur l'Épine, je suis bien aise de vous rencontrer; qu'est-ce que c'est donc que cette histoire que vous avez faite à M. Dorival, que je m'étois couché, et...

L'ÉPINE.

Appelez-vous cela une histoire, mon-

sieur; ne vous êtes-vous pas déshabillé, mis au lit? n'ai-je pas fermé vos volets? n'avez-vous pas dormi deux heures?

LE VICOMTE.

Apprenez, une fois pour toutes, quand je suis enfermé, à dire que j'écris, ou que je lis, enfin que je travaille.

L'ÉPINE.

Fort bien, monsieur, à présent je n'y manquerai pas; mais aussi, ayez la bonté, à l'avenir, de ne pas oublier de me faire ma leçon, comme vous faisiez en Italie; je crois, sans reproche, que je ne vous secondois pas mal; je ne demande pas mieux que de mentir, mais je ne peux pas deviner.

LE VICOMTE.

En voilà assez là-dessus.... Dites-moi, vous connoissez Roussel; il me paroît qu'il a la confiance du baron; tâchez de savoir de lui si j'ai le bonheur de plaire à son maître.

L'ÉPINE.

Je voulois précisément vous parler là-dessus, monsieur; pendant votre dîner, nous avons beaucoup jasé, Roussel et

moi, et il m'a dit que M. le baron désiroit avoir une grande conversation avec vous dès aujourd'hui, afin de s'assurer par lui-même s'il est vrai que vous ayez autant d'esprit qu'on le dit.

LE VICOMTE, *avec un ris moqueur.*

Le bon homme!... cela est charmant!

L'ÉPINE.

Ainsi, monsieur, préparez-vous.

LE VICOMTE.

Étonner, émouvoir une brute, doit être un triomphe assez piquant... Allons, je l'essaierai... je me livrerai.

L'ÉPINE.

Roussel m'a confié encore que le chevalier a formé le projet d'avoir aussi un entretien particulier avec vous.

LE VICOMTE.

Comment, il faudra donc que je subisse l'examen de toute la famille? Cela devient très-imposant.

L'ÉPINE.

Ils prétendent tous que [illegible] jeune homme est rempli de science [illegible] ns.

LE VICOMTE.

Mais oui; il me paroît qu'il jouit dans toute la Picardie d'une très-brillante réputation.

L'ÉPINE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sait bien des langues pour son âge; le latin, l'allemand, l'italien, l'anglais.

LE VICOMTE.

Oui, et il les parle avec une grande élégance.

L'ÉPINE.

Ma foi, je ne m'y connois pas; mais ce que je puis dire, c'est que nous aurions été bien heureux, dans nos voyages, d'en savoir autant..... Quelqu'un vient; c'est justement lui-même.

LE VICOMTE.

Laisse-nous. (*L'Épine sort.*)

SCÈNE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! vicomte, je suis charmé de vous trouver seul; depuis le retour de la chasse, je cherchois cette occasion. J'aurois été chez vous; mais j'ai su que vous dormiez...

LE VICOMTE, *en riant.*

Que je dormois!... C'est mon valet-de-chambre qui a dit cela?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE VICOMTE.

Je veux bien vous avouer le vrai... c'est que toutes les fois que je me retire pour travailler, mes gens ont ordre de dire que je dors; sans cela, on seroit interrompu à chaque instant.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous êtes donc pas couché?

LE VICOMTE.

Pas une minute.

LE CHEVALIER.

Mais vos volets étoient fermés.

LE VICOMTE.

Toujours, quand je travaille; c'est un tic; le jour me distrait : je ne puis m'occuper de choses un peu sérieuses que de cette manière. C'est une habitude que j'ai prise en Italie, d'autant plus qu'à cause de la chaleur il faut toujours tout fermer, et que les appartemens y sont, par cette raison, très-obscurs. Ma fantaisie d'écrire à la lumière étoit fort connue à Rome et à Naples; elle passa même en proverbe; car pour exprimer qu'un ouvrage étoit écrit avec soin, on disoit qu'il avoit sûrement été fait à la lumière. Ce fut mon discours de réception à l'académie des Arcades, qui mit cette plaisanterie à la mode.

LE CHEVALIER.

Enfin, j'ai cru ce matin que vous étiez dans votre lit, et...

LE VICOMTE.

Dans mon lit!... Mettez-vous dans la tête que je ne dors point; ce n'est pas une façon de parler, j'ai de l'antipathie pour

le sommeil; cet état de *stupeur* et de mort morale, dans lequel toutes les facultés de l'âme s'anéantissent, me paroît la sujétion la plus humiliante de la nature humaine. Aussi, je me suis accoutumé à ne dormir chaque nuit que deux ou trois heures tout au plus.

LE CHEVALIER.

Je vous en félicite.... Mais je venois avec l'intention de vous parler de ma sœur; j'ai reçu ce matin une lettre d'elle...

LE VICOMTE.

Hé bien, sait-elle que je suis en France?

LE CHEVALIER.

Oui, elle me parle beaucoup de vous; elle me questionne; elle me prie de lui mander, aussitôt que vous serez ici, ce que je pense de votre caractère, et...

LE VICOMTE.

Vous pourrez lui répondre que je ne suis pas tout-à-fait imbécille, et que j'ai retiré quelque fruit de mes voyages.

LE CHEVALIER.

Angélique a seize ans; elle a toute l'heureuse simplicité de son âge; elle croit que tout le mérite de la grande jeunesse consiste

dans la modestie, la douceur, le désir de s'instruire, et surtout d'acquérir des vertus. Si je lui faisois de vous un portrait plus brillant; si je lui mandois que vous êtes à dix-huit ans tout ce que vous serez à trente; au lieu de la séduire, je l'effraierois; elle est si intimement persuadée que la première jeunesse n'est pas susceptible d'atteindre à la perfection de l'âge mûr, qu'il me seroit impossible de la faire revenir de cette prévention; et si je disois que vous avez des talens supérieurs et une érudition profonde, elle croiroit que je me suis abusé, et que j'ai pris l'assurance de la présomption et des prétentions ridicules pour du mérite et de l'instruction.

LE VICOMTE.

Ce que vous me dites là ne m'étonne point du tout; voilà le fruit de l'éducation du couvent, des préjugés, de l'entêtement.

LE CHEVALIER.

Elle a été mieux élevée qu'on ne l'est ordinairement dans un couvent; ma tante, fort en état de lui former l'esprit,

s'attacha surtout à ne lui donner que des idées justes...

LE VICOMTE.

Est-elle fort sensible?...

LE CHEVALIER.

Son cœur est excellent.

LE VICOMTE.

Tant mieux; rien n'attache comme une âme *aimante*; et, il faut l'avouer, les femmes à cet égard l'emportent sur nous. Les Anglaises, surtout, quand elles aiment, c'est avec une violence.... J'en ai connu une, entre autres, bien surprenante à cet égard... Belle comme le jour, très-piquante, très à la mode, hé bien, cette femme (dont le nom est très-connu, même ici) est capable d'un excès de passion qui surpasse tout ce qu'on peut lire dans les romans les moins vraisemblables...... une impétuosité d'imagination, un feu, une chaleur, une délicatesse!... et une manière d'écrire véritablement pleine d'énergie et de séduction. Cette Anglaise et une petite Espagnole chez le père de laquelle je logeois à Madrid, sont,

dans ce genre, les deux êtres les plus extraordinaires qui soient peut-être au monde.

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel délire de fatuité!...

LE VICOMTE.

Les Italiennes ont aussi des passions très-violentes; mais elles sont d'une jalousie insupportable... J'en fis l'épreuve à Venise d'une manière cruelle... une malheureuse femme se perdit par des éclats d'une extravagance!... cette aventure fit un bruit affreux, et véritablement elle m'affecta beaucoup. Si je contois tout ce qui m'est arrivé dans mes voyages, je pourrois souvent risquer d'être accusé d'exagération; réellement, il semble que je sois né pour les choses extraordinaires, et cela dans tous les genres... Mais vous, chevalier, quand voyagerez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que je n'ai nul goût pour les voyages... et chaque instant fortifie ma répugnance...

LE VICOMTE.

Mais c'est une répugnance d'enfant que cela...

LE CHEVALIER.

En vérité, vous ne parviendrez point à la vaincre.

LE VICOMTE.

Quel conte!... Hé bien, je veux vous emmener avec moi dans le Nord l'année prochaine.

LE CHEVALIER.

Comment, dans le Nord?

LE VICOMTE.

Oui, je compte faire le voyage du Nord. J'irai d'abord en Russie, parce que je médite un ouvrage très-piquant sur les progrès rapides des Russes dans les arts et dans la politique. J'en ai déjà fait le plan... Et puis je veux connoître la Suède, le Danemarck...

LE CHEVALIER.

Et si vous vous mariez, emmènerez-vous votre femme?

LE VICOMTE.

Oh, cela est impossible... Je ne pren-

drai avec moi qu'un dessinateur et un botaniste. Aimez-vous l'histoire naturelle ? moi, elle me tourne la tête. Je suis heureusement né ! L'étude la plus sèche, la plus aride, n'est pour moi qu'un amusement; j'apprends tout ce que je veux, sans travail et sans peine. On peut se vanter de cette facilité; elle n'a rien de commun avec l'esprit, elle ne vient que de la mémoire... Il est certain que j'ai une mémoire prodigieuse... Et puis j'aime toutes les sciences également... Ma passion de m'instruire s'étend sur tous les objets... On fit à ce sujet à Rome, les derniers jours que j'y passai, une remarque assez plaisante : on prétendit que, dans la même soirée, j'avois donné la solution d'un problème, rempli douze bouts-rimés, soutenu une discussion très-vive sur la politique, traduit en français un passage du Dante, et dansé dix contre-danses. Je ne m'en ressouviens pas, je ne puis répondre de l'exactitude de cette récapitulation; mais il est très-possible qu'elle soit vraie... très-possible.

LE CHEVALIER.

Quel passage du Dante traduisîtes-vous?

LE VICOMTE.

Mais... Ah, cela est excellent! il m'est échappé... Tout ce que je me rappelle, c'est que c'étoit le plus difficile du poème, parce qu'on l'avoit choisi exprès pour m'embarrasser... Je dois avoir dans mes papiers cette traduction; je vous la montrerai.

LE CHEVALIER.

J'entends mon père, je crois... (*à part.*) Ah, j'avois grand besoin qu'on vînt à mon secours; je n'y pouvois plus tenir.

LE VICOMTE, *à part.*

Le jeune homme, à ce que je vois, est un peu étonné de cet entretien... Allons, après avoir pétrifié le fils, il faut subjuguer le père.

SCÈNE IV.

LE BARON, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Mon fils, allez dans le salon retrouver le marquis, qui vous attend pour la promenade... Mais, écoutez... (*Au vicomte.*) Permettez-vous que je lui dise un mot?...

LE VICOMTE.

Je vais me retirer...

LE BARON.

Non, non, cela sera fait dans l'instant...

LE VICOMTE.

Fort bien ; pendant ce temps, je vais examiner les tableaux de ce cabinet, que je n'avois pas encore remarqués. (*Il s'éloigne, et considère les tableaux, en affectant toutes les manières d'un connoisseur.*)

LE BARON, *au chevalier, à demi-bas.*

Hé bien, comment s'est passé votre conversation ?

LE CHEVALIER.

Ah, mon père, vous me voyez dans une surprise !...

LE VICOMTE, *considérant un tableau.*

Cette tête n'est-elle pas d'après Raphaël ?

LE BARON, *se retournant.*

Non, c'est d'après ma grand'mère...... un très-beau tableau...

LE VICOMTE.

Le faire n'en est pas mauvais, point du tout mauvais... Ah, voilà un assez joli paysage, il est *chaud de couleur...*

LE BARON, *à demi-voix, au chevalier.*

C'est un fat, n'est-ce pas, un vrai fat?.. Mais, croyez-vous du moins qu'il ait quelque instruction, autant que vous en pouvez juger ? Parlez-moi naturellement.

LE CHEVALIER.

Il est fou, on lui a tourné la tête, voilà tout ce que j'ai pu démêler...

LE VICOMTE, *considérant toujours les tableaux, et se parlant à lui-même, mais très-haut.*

Dans le goût de la Rosalba.

LE BARON, *toujours au chevalier.*

Et si le cœur est gâté, il n'y a nulle ressource.

LE CHEVALIER.

Ah, mon père, parlez-lui, donnez-lui des conseils, peut-être parviendrez-vous à le corriger...

LE BARON.

Il suffit; nous reprendrons cet entretien. Venez, vicomte; et vous, mon fils, allez chercher le marquis, et conduisez-le dans mon petit jardin; tenez, voilà la clé de la grille.

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE V.

LE BARON, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Il est charmant votre jardin... le *site* en est très-agréable... On y découvre du côté du bois une vue *agreste*, mais fort *pittoresque*. Au déclin du jour, le soleil couchant produit sur la montagne de *grandes masses de lumières* d'un *effet très-piquant*. Ce paysage rappelle ceux de la Suisse; il en offre les charmes sans en avoir *la sévérité*. *La nature est plus majestueuse, plus imposante* en Suisse et en Italie; mais c'est une beauté, si j'ose m'exprimer ainsi, dont l'âpre austérité va jusqu'à la rudesse. Ici, elle est moins sublime, mais plus simple, elle touche davantage.

LE BARON, *à part.*

Quelle tirade!.. Je crois qu'ils appellent cela *improviser;* mais ce n'est pas en

français; car je n'entends ni les mots ni les phrases...

LE VICOMTE, *à part.*

Je le tiens... le voilà déjà stupéfait.

LE BARON, *à part.*

Voyons jusqu'où cela peut aller. (*Haut.*) En vérité, vicomte, vous m'étonnez... Vous avez une singulière *éloquence*... Tout ce que vous avez trouvé le moyen de débiter, pour dire que j'ai un joli jardin!...

LE VICOMTE.

C'est que j'aime la campagne avec passion. La vue d'un beau paysage m'affecte d'une manière très-extraordinaire: comme j'étois heureux dans les Apennins! Ces hautes montagnes hérissées de rochers, entourées de précipices; *cet aspect* noble et sauvage exaltoit mon imagination; mes idées s'étendoient, s'élevoient; entraîné par un enthousiasme auquel je ne pouvois résister, je descendois de voiture, je méditois, je dessinois, je faisois des vers..... Quel pays que l'Italie, pour une tête vive et *pensante!* Je *recevois une impression*

que je ne puis dépeindre, en songeant que j'étois dans la patrie de Cicéron, de Virgile et d'Horace : sachant tous leurs ouvrages par cœur, je trouvois un nouveau plaisir à les lire dans ces lieux où ils avoient été composés... et Rome, Rome! quels transports j'éprouvai en entrant dans Rome!...

LE BARON.

A présent, parlez-moi un peu des hommes, des mœurs, des différens gouvernemens; n'avez-vous pas étudié tout cela à fond?

LE VICOMTE.

En Italie, mes observations n'ont roulé que sur le matériel; il ne faut là que de la mémoire et des yeux, on n'y peut réfléchir que sur le passé; mais c'est en Suisse, en Angleterre, qu'il faut chercher des *êtres pensans* et des têtes bien *organisées*; des idées d'une profondeur!.. Nous avons de la grâce, *un vernis agréable*, et une *grande fraîcheur de coloris*; nous connoissons l'art des *nuances*; mais ils ont sur nous l'avantage d'une raison *géo-*

métrique et méthodique, et nous ne sommes pas *en mesure* de pouvoir comparer notre *logique* à la leur.

LE BARON.

Ainsi, vous mettez les Suisses et les Anglais dans la même classe? Ils n'ont ni vernis, ni nuances, ni fraîcheur, mais de la méthode, de la logique, de la géométrie et de la mesure?

LE VICOMTE.

Oui, quant aux mœurs et à la tournure des idées, ils se ressemblent beaucoup; dans les uns et les autres, *les données* sont à peu près les mêmes.

LE BARON, *à part.*

Les données!... (*Haut.*) Vous avez fait un journal fort détaillé, à ce qu'on dit?

LE VICOMTE.

Oui, j'ai six volumes de mes griffonnages; c'est un ouvrage *informe*, comme vous pouvez penser; je l'ai écrit avec tant de rapidité!... Cependant il y a du feu, et un tour assez original; on m'a persécuté à Londres pour le faire imprimer; mais je suis si loin de toute espèce de préten-

tions !..... J'ai rapporté aussi d'Italie des desseins *précieux et d'un fini* admirable...

LE BARON.

Vous êtes grand connoisseur en tableaux ?

LE VICOMTE.

Mais, j'ai le coup d'œil assez juste, et un goût si décidé pour les arts !... La musique et la peinture ont occupé mes loisirs à Rome, d'une manière bien délicieuse ; j'ai fait un petit traité sur la musique, dans lequel je prouve que les Italiens ont seuls connu *les grands effets d'harmonie ;* que leur *style* est en général *plus pur*, leurs idées plus *fraîches*, et qu'enfin, on trouve toujours dans leurs plus petits airs de jolies *intentions*, de la *grâce* de *l'élégance* et des *motifs* bien soutenus.

LE BARON.

De manière que notre musique est mal intentionnée : cela me fait de la peine, car j'aimois Rameau..... Mais, revenons à la peinture ; puisque vous êtes un véritable amateur, je veux vous montrer une miniature qu'on dit être d'un bon maître :

vous m'en direz votre avis franchement, parce qu'en conséquence je l'achèterai ou je la renverrai. La voici. (*Il lui donne la boîte sur laquelle est le portrait d'Angélique. Il dit à part.*) Voyons un peu ce que ce pédant dira de la figure d'Angélique.

LE VICOMTE, *après un moment d'examen.*

Je ne vous conseille pas d'acheter cela.

LE BARON.

Pourquoi donc?... Le visage me paroît joli....

LE VICOMTE, *regardant le portrait.*

Non.... point de caractère.... mauvais tour de tête; nulle expression... un ouvrage détestable, en vérité.

LE BARON, *piqué.*

Cela est bon à savoir...

LE VICOMTE, *regardant toujours le portrait..*

Détestable!... aucune *entente* du mélange des couleurs, un *faire* mesquin... une *petite manière*, de la sécheresse.... une draperie pauvre.... (*Lui rendant la*

boîte.) Cela ne vaut rien.... absolument rien...

LE BARON, *avec colère.*

Hé bien, monsieur le connoisseur, d'autres seront moins difficiles...

LE VICOMTE.

Comment? que signifie cela?

LE BARON.

Ah, voici votre père fort à propos.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Venez, marquis, venez...

LE MARQUIS.

Hé, mon Dieu, vous avez l'air bien ému.

LE BARON.

Je viens de montrer le portrait d'Angélique à monsieur votre fils...

LE VICOMTE, *à part.*

Ah, voilà donc le nœud!...

LE BARON.

Et elle n'a pas le bonheur de lui plaire; il dit qu'elle est *sèche*, qu'elle a de *petites manières*, l'air mesquin... et cent autres impertinences du même genre...

LE MARQUIS.

Comment, mon fils!...

LE VICOMTE, *bas au marquis.*

Mon père, je vous expliquerai cela..... rien n'est plus simple; mais ces gens-ci n'ont pas le sens commun.

LE BARON.

Enfin, mon cher marquis, monsieur le vicomte de Melville est beaucoup trop merveilleux pour moi; son esprit est si fort au-dessus du mien, que je ne comprends pas plus ses longs discours que s'il parloit allemand. Son langage est composé d'une quantité de mots qui me sont absolument inconnus, et il place ceux que je sais, de manière à me dérouter totalement sur leur signification... Moi,

je veux pouvoir causer avec mon gendre ; ainsi vous voyez bien...

LE MARQUIS.

C'en est assez, je vous rends votre parole ; venez, mon fils...

LE CHEVALIER, *à part.*

J'avois prévu ce dénoûment.

LE VICOMTE, *au baron.*

Monsieur, je ne sais que six langues, mais je n'ai pas la plus légère teinture *du picard* ; je l'avoue, à ma honte, et cette ignorance me coûte trop cher pour ne la pas déplorer sincèrement...

LE MARQUIS.

Allons, mon fils, suivez-moi.

LE BARON.

J'espère du moins, mon cher marquis, que je n'aurai pas le malheur de perdre votre amitié..... J'aurois dû vous parler avec plus de ménagement ; mais vous connoisssez ma franchise et ma vivacité, et, réellement, ce jeune homme m'a poussé à bout... Vous savez d'ailleurs, quand vous me proposâtes ce mariage,

que je vous prévins qu'il n'auroit lieu qu'en supposant que l'esprit et le caractère de votre fils me conviendroient, et...

LE MARQUIS.

Épargnons-nous des explications inutiles, et recevez mes adieux; venez, mon fils, partons.

LE VICOMTE, *avec ironie.*

Allons, supportons ce revers avec courage; les muses, la gloire et les arts, parviendront peut-être à m'en consoler...... Adieu, chevalier..... (*En s'en allant, et en riant.*) Voilà une aventure véritablement très-plaisante. Ah, ah, ah. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Le fat!.. en vérité je ne sais où j'en suis... j'ai encore la tête remplie de toutes les extravagances qu'il m'a débitées, et que j'ai eu la patience d'écouter pendant une heure... Le sot jargon!... parbleu, j'avois fait-là un beau choix pour ma pauvre Angélique!..... Mais, parlez donc, mon fils, concevez-vous cet excès de folie, de confiance et de stupidité?...

LE CHEVALIER.

Je vois, mon père, ce que vous m'avez répété bien souvent, que la présomption, dans un jeune homme, doit également gâter son cœur et son esprit.

LE BARON.

Mon enfant, n'oubliez jamais cette leçon; vous verrez des fats moins grossiers et plus spirituels; mais dites-vous bien

qu'au fond du cœur ils sont tous les mêmes; dominés par la plus méprisable et la plus sotte vanité, sans élévation, sans principes, sans égards pour les femmes; indiscrets, menteurs, arrogans : voilà les vices horribles qui les caractérisent tous, et qui sont le partage du plus adroit d'entre eux, comme du plus gauche et du plus ridicule. Enfin, répétez-vous sans cesse qu'à votre âge, malgré la meilleure éducation, on ne sait rien qu'à demi; que l'expérience et le temps peuvent seuls perfectionner l'esprit et la raison; qu'un *philosophe* ou un *savant* de dix-huit ans n'est qu'un sot; et que sans un bon cœur, de la réserve et de la docilité, on ne doit rien attendre d'un jeune homme.

LE CHEVALIER.

Ah, mon père! je reçois avec trop de plaisir des conseils si salutaires, pour n'en pas retirer le fruit un jour; oui, daignez le croire, je serai digne de vous, du moins par mes sentimens...

LE BARON.

Je n'en doute pas, et cette espérance

fait tout le bonheur de ma vie... Mais, allons retrouver le marquis et l'apaiser, s'il est possible, avant son départ; car, malgré les impertinences de son fils, je ne veux pas décidément rompre une liaison de vingt ans.... Allons le chercher, allons...

FIN.

VATHECK,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



AVERTISSEMENT.

Il y a eu en effet un calife nommé Vathek, fils de Motassem. Ce Motassem, surnommé le *Huitainier,* fut le huitième calife abbasside, et un très-grand prince. On trouvera indiqués dans des notes les traits de cette petite pièce qui sont tirés de l'histoire des Arabes. Si les fictions d'un cœur sensible ont le droit d'émouvoir et d'attendrir, la vérité doit toucher encore davantage; et le plaisir de citer une bonne action vaut mille fois celui de l'inventer.

PERSONNAGES.

Le calife MOTASSEM.
VATHEK, fils du calife.
ALMANZOR, gouverneur de Vathek.
LE VISIR.
OSMIN, fils du visir.
NASSER, ami du visir.
GIAFFER, ami d'Almanzor.

La scène est dans le palais du calife.

VATHEK,

COMÉDIE.

A desinterested and generous man, is born à ruler; and he is, at the same time, the greatest of politicians, were policy only to be considered.

Grandisson, vol. VI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une des salles du palais.

LE VISIR, NASSER.

NASSER.

ARRÊTONS-NOUS ici; le jeune prince n'est point encore de retour de la chasse; en l'attendant, nous pouvons nous entretenir en liberté. J'ai un important secret à vous apprendre : enfin, je crois que la fortune nous offre un moyen sûr de perdre notre

ennemi commun, cet homme austère et sauvage dont le crédit auprès du calife a détruit le mien et balance le vôtre...

LE VISIR.

Almanzor?...

NASSER.

Oui, lui-même...

LE VISIR.

Ah, parlez...

NASSER.

J'ai découvert le nom de l'auteur de ces vers injurieux faits contre vous et le calife...

LE VISIR.

Hé bien?

NASSER.

Ce libelle infâme, qui ose outrager avec tant d'audace notre souverain et son visir, est l'ouvrage d'un parent et d'un ami d'Almanzor, de Boulaski; j'en ai la preuve certaine.

LE VISIR.

Cette découverte peut être utile, d'autant mieux qu'Almanzor a, depuis peu,

vivement sollicité une place pour Boulaski, et vient de l'obtenir.

NASSER.

Montrez ces vers au calife; apprenez-lui ce détail; faites-lui sentir que l'intérêt d'Almanzor pour Boulaski ne s'est manifesté que depuis que ces vers ont paru; déclarez-lui que vous n'ignorez pas la haine qu'il a pour vous.

LE VISIR.

Je suis fâché que le calife soit, ainsi que moi, déchiré dans ces vers; il ne lui paroîtra pas naturel qu'Almanzor, le gouverneur de son fils, ait voulu ternir sa gloire...

NASSER.

N'essayons pas de persuader qu'il les a faits; mais tâchons de prouver qu'il en a eu connoissance, et qu'en faveur du mal qu'on y dit du visir, il a tout approuvé; d'ailleurs, vous pouvez ajouter qu'au fond de l'âme Almanzor, depuis un an, est mécontent du calife : quand la place de visir vint à vaquer, on prétend qu'il la préféroit à celle de gouverneur du jeune prince, et qu'il ne vous pardonna point

d'avoir su l'obtenir. Enfin, rassemblez avec art toutes ces circonstances; quand vous ne parviendriez qu'à jeter dans l'âme du calife quelques légers soupçons, ce seroit encore beaucoup : les princes passent bientôt de la défiance à l'aversion.

LE VISIR.

Le calife est juste et pénétrant; il estime Almanzor; moi-même quelquefois, je l'avoue, j'approuve au fond du cœur l'amitié qu'il lui témoigne; depuis dix ans Almanzor, occupé de l'éducation de Vathek, paroît n'avoir d'autre ambition que celle de remplir ses devoirs; ne se mêlant d'aucune affaire, montrant le désintéressement le plus rare, méprisant l'intrigue, dédaignant la flatterie; si l'on ne lui supposoit pas des desseins profonds et secrets, on seroit tenté de le regarder comme un modèle unique de philosophie, de sagesse et de vertu.

NASSER.

Croyez-moi, ce n'est point à la cour que ce modèle peut se trouver; s'il existe, ne le cherchons pas dans un courtisan. Soyez sûr que cette apparente modération

d'Almanzor cache une ambition démesurée; ne l'a-t-elle pas déjà bien servi? il ne demande rien; mais les grâces viennent le chercher : on lui donne souvent, sans qu'il paroisse le désirer, ce que nous sollicitons en vain : il n'intrigue point; hé, n'a-t-il pas l'art de s'insinuer chaque jour davantage dans la confiance du calife? Et ne s'est-il pas assuré pour jamais de celle de son successeur? Avec quelle adresse n'a-t-il pas su gagner l'affection du jeune prince? J'ignore les ressorts secrets de la politique d'Almanzor; mais, par son succès, je juge de sa profondeur, et sans doute elle l'emporte sur la nôtre : craignez d'en être la victime...

LE VISIR.

Je pense comme vous, mon cher Nasser; je ne vois dans Almanzor qu'un rival d'autant plus dangereux, qu'il sait mieux qu'un autre dissimuler ses desseins et son ambition; et, pour répondre à votre confiance, je vous avouerai que j'ai pénetré un secret qui pourra, je l'espère, le démasquer entièrement aux yeux du calife...

NASSER.

Je brûle de l'apprendre...

LE VISIR.

Le jeune prince est amoureux de Zulica...

NASSER.

De la fille d'Almanzor?...

LE VISIR.

Oui, j'en suis certain; mon fils a eu l'art d'arracher à Vathek cette importante confidence...

NASSER.

Et c'est d'Osmin lui-même que vous tenez ce détail?...

LE VISIR.

Oui; et je ne le sais que d'hier...

NASSER.

Ne doutons point qu'Almanzor n'ait en secret favorisé cette passion, et n'en conçoive d'ambitieuses espérances...

LE VISIR.

Tout semble le prouver.

NASSER.

Mais comment Vathek a-t-il eu l'occasion de voir et de connoître Zulica?

LE VISIR.

Chez la princesse, mère du calife...

NASSER.

Hé, voilà donc la raison de l'attachement extraordinaire d'Almanzor pour cette princesse?... Différens événemens avoient éloigné le calife de sa mère; Almanzor seul a su les rapprocher et les réunir...

LE VISIR.

Et pour prix d'un tel service, la princesse a presque adopté Zulica pour sa fille; elle ne peut s'en séparer un instant; elle est sans doute instruite de l'amour de Vathek; et, séduite par son favori, elle conçoit peut-être la folle espérance d'engager le calife lui-même à l'approuver... Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le calife désiroit donner une épouse au prince, il y a quelques mois; le choix qu'il avoit fait pouvoit être avantageux à l'état, mais la princesse sa mère et Almanzor l'en ont détourné sous différens prétextes plus spécieux que solides, alléguant, entre autres raisons, l'extrême jeunesse du prince.

NASSER.

Quel sera le ressentiment du calife, lorsqu'il découvrira cette intrigue criminelle!... Ah, ne différez point à lui ouvrir les yeux; voilà le premier de vos devoirs...

LE VISIR.

Je le remplirai.... et je ne crois pas qu'Almanzor puisse échapper au piége adroit que j'ai su lui tendre... J'ai supplié le calife ce matin de lui demander Zulica pour mon fils; et s'il la refuse, comme je n'en doute pas, il est perdu...

NASSER.

Embrassez-moi, mon cher visir, vous me transportez d'admiration; oui, je suis moins animé par la haine que j'ai pour Almanzor, que par la joie que doit m'inspirer l'éclatant service que vous allez rendre à l'état en renversant les audacieux projets d'un ambitieux, qui, je le vois, est capable de tout. Enfin, nous serons donc témoins de la chute de ce prétendu philosophe, de cet homme superbe, à qui les complots et la haine ne semblent inspirer que l'indifférence et le

dédain; il perdra donc cette injuste supériorité qu'il avoit sur nous : comme sa fausse modération étoit piquante!... Nos oreilles ne seront donc plus fatigués de l'ennuyeuse répétition de son éloge!.... Par l'hypocrisie de sa conduite, il a forcé pendant quinze ans ses ennemis à le louer ou à se taire; mais, grâces à votre zèle, à votre génie, nous allons être vengés...

LE VISIR.

Oui, oui, nous le serons; mais conduisons-nous avec prudence, et cachons, par la dissimulation, de si justes ressentimens. Depuis quelque temps obligé de céder au torrent, et surtout à la volonté du calife, j'ai paru me réconcilier avec Almanzor : maintenons-le dans cette erreur; je désirerois que vous eussiez aujourd'hui même un entretien avec l'ami intime d'Almanzor, ce sombre et misantrope Giaffer; cet homme caustique, qui ne vit à la cour que pour en dédaigner les honneurs, pour en fronder les mœurs et les usages, et qui ne semble être vertueux que pour avoir le droit

d'être le censeur des autres. Voyez-le, parlez-lui; tâchez de lui persuader que je souhaite véritablement l'amitié d'Almanzor...

NASSER.

J'espère peu de cet entretien; Giaffer est si méfiant, si rempli d'orgueil et de dédain pour nous !... Il a la sauvage austerité d'Almanzor, sans avoir sa douceur affectée, sa politesse et son adresse...... Enfin, la grossièreté et la brusquerie de Giaffer sont si révoltantes!...

LE VISIR.

Paix... J'entends du bruit, c'est sans doute le prince qui revient de la chasse; allons au-devant de lui...

NASSER.

Le voici...

SCÈNE II.

LE VISIR, NASSER, VATHEK, ALMANZOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK.

Je croyois mon père ici.

LE VISIR.

Seigneur, il s'y rendra bientôt, et m'a donné ordre de vous prier de l'y attendre...

OSMIN, *au visir.*

Ah, mon père, si vous saviez quelle action le prince a faite ce matin à la chasse....

LE VISIR.

Quelque action de bienfaisance, sans doute?

OSMIN.

Ah, c'est un histoire charmante.... Si le prince le permet, Almanzor pourroit vous la conter.

ALMANZOR.

Volontiers; la voici : le prince, malgré

ma prière, a pris les devans, et nous a laissés assez loin derrière lui...

LE VISIR.

Il a tant de vivacité!

NASSER.

Et elle lui sied si bien!

OSMIN.

Et il monte à cheval avec une telle hardiesse!

GIAFFER, *à part.*

Hom.... Les bas flatteurs!

OSMIN.

Personne ne peut le suivre....

ALMANZOR.

Cela est vrai : il ne sait pas conduire son cheval, il en est toujours emporté, et de cette manière il va plus vite qu'aucun de nous.

LE VISIR.

Ah, la plaisanterie est charmante...

VATHEK.

Non, non, Almanzor ne plaisante point, il me dit mes vérités; il a mieux fait encore, il m'a appris à les entendre avec plaisir.

ALMANZOR.

Pour revenir à l'histoire, le prince a rencontré un vieillard (1) dont la petite charrette étoit versée dans un fossé, et le pauvre paysan faisoit de vains efforts pour l'en retirer.

VATHEK.

Dites donc que ce bon vieillard avoit la figure la plus intéressante et la plus vénérable; de beaux cheveux blancs couvroient ses épaules; la sueur inondoit son visage : appuyé contre un arbre, et accablé de fatigue et de douleur, il levoit au ciel ses yeux remplis de larmes et ses mains tremblantes; quand j'arrivai près de lui, je le trouvai dans cette situation touchante.... Pauvre bon homme! je crois le voir encore....

ALMANZOR.

Vous devinez le reste : le prince est

(1) Cette anecdote est entièrement tirée de l'Histoire des Arabes, et arriva au calife Motassem, père de Vathek, dans sa première jeunesse. *Voyez l'Histoire des Arabes*, par M. l'abbé de Marigny.

descendu de cheval, il a prêté au vieillard une main secourable, il a retiré la charrette du fossé et donné sa bourse au paysan; qui, transporté de joie et de reconnoissance, remercioit et bénissoit, en pleurant, son bienfaiteur, lorsque nous sommes arrivés au lieu même où se passoit cette scène. Le vieillard, en apprenant que ce jeune inconnu si charitable étoit le fils de son souverain, est resté un moment immobile; ensuite, joignant les mains et les élevant vers le ciel : O Dieu, s'est-il écrié, pour sa récompense, conserve-lui ce cœur compatissant et généreux !....

GIAFFER.

En effet, voilà le plus beau souhait que la reconnoissance et la vertu puissent faire pour un prince..... Il vaut mieux que les plus pompeux éloges de tous les courtisans du monde....

VATHEK.

Oui, Giaffer, j'en sens tout le prix : le vœu de ce bon vieillard sera exaucé; oui, j'en suis sûr, mon cœur ne changera jamais....

LE VISIR.

Je ne connois rien de touchant comme cette histoire : voilà, seigneur, le fruit des leçons d'Almanzor.

ALMANZOR.

Ce que le prince a fait est si simple et si naturel, que je ne m'en attribue rien...

GIAFFER.

Oui, sans doute, Almanzor, il est naturel de secourir un malheureux vieillard réduit au désespoir, et qu'on peut rendre heureux si facilement; mais cependant attendez-vous à voir paroître demain des vers, des poèmes composés à la louange de cette même action que vous trouvez si simple.

LE VISIR.

L'enthousiasme inspiré par la bienfaisance est toujours excusable.

GIAFFER.

Non, jamais l'exagération ne peut l'être; je dis plus, elle est offensante pour quiconque en est l'objet. Que signifient tous ces éloges prodigués à une action commune, sinon qu'on est surpris, con-

fondu, que celui qui l'a faite en ait été capable, et qu'on étoit fort loin d'en attendre même un simple trait d'humanité?...

NASSER, *à part.*

Haïssable misantrope!...

LE VISIR.

Pour-moi, je vous avoue que l'action du prince me paroît digne de louanges...

VATHEK.

Non, non, Giaffer a raison; je n'ai fait que remplir un devoir indispensable; la preuve en est, que si je me fusse conduit autrement, Almanzor m'auroit sûrement blâmé...

ALMANZOR.

Sans doute, seigneur; mais cependant, à votre âge, où les principes et la vertu ne peuvent encore être perfectionnés, il y a du mérite à faire son devoir : ce qui augmente le vôtre dans cette occasion, c'est votre goût pour la chasse, votre ardeur à la suivre, que vous avez, sans balancer, sacrifié au plaisir d'être utile à ce pauvre vieillard.

NASSER.

En effet, la passion du prince pour la chasse donne un bien grand prix à ce sacrifice.

GIAFFER.

Ainsi donc il étoit fort simple que *la passion de la chasse* fût plus forte que la compassion et l'humanité, et que le désir de tuer un innocent animal l'emportât sur celui de secourir un vieillard infortuné?...

ALMANZOR.

Giaffer, vous oubliez toujours que le prince n'a pas seize ans; je crois que cette circonstance met la raison de notre côté.

GIAFFER.

Allons, vous vous rangez de l'avis des autres, je dois céder... (*A Vathek.*) Hé bien, seigneur, puisque Almanzor le dit lui-même, croyez donc que vous avez fait une action admirable, sublime, qui n'eut jamais d'exemple, et qui efface les exploits réunis de tous les héros de l'antiquité... Que trouvez-vous, Almanzor, de risible dans ce discours? n'est-il pas

conforme au vôtre?... Moi seul ici aurai je le malheur de paroître ridicule en flattant?

ALMANZOR.

Vous plaisantez et nous rions, nous ne pouvions vous répondre mieux...

GIAFFER.

Je plaisante!... je plaisante! Vous savez fort bien que je ne plaisante point... Je ne suis pas *plaisant* de mon naturel... et tout ce que je vois, tout ce que j'entends n'excite nullement ma gaîté; mais je ne veux point troubler la vôtre; divertissez-vous sans contrainte, je vous laisse le champ libre. (*Il sort brusquement.*)

SCÈNE III.

VATHEK, ALMANZOR, LE VISIR, OSMIN, NASSER.

ALMANZOR.

Voila de ses incartades ordinaires.

LE VISIR.

Il les rachète par tant de qualités estimables !...

VATHEK.

Sa mauvaise humeur ne vient que de sa franchise.

ALMANZOR.

Seigneur, il faut être franc sans brusquerie; il est absurde de croire qu'une vertu puisse donner le droit d'avoir un défaut insupportable dans la société ; au contraire, seigneur, l'homme le plus vertueux est en général le plus indulgent, le plus doux et le plus modéré; il n'affiche rien, ne déclame point, et chérit trop la vérité pour ne pas chercher à la rendre

aimable, et pour risquer de la faire haïr par une austérité dûre et désobligeante sans nécessité.

VATHEK.

Oui, voilà le portrait du véritable honnête homme, car c'est celui d'Almanzor.

ALMANZOR.

Soyez sûr cependant, seigneur, que Giaffer, malgré ses déclamations continuelles et son défaut d'indulgence, possède les qualités les plus rares et les plus brillantes : en général, défiez-vous de la probité des gens intolérans; mais ne croyez pas impossible qu'il en puisse exister de vertueux : si nous n'admettions point d'exception dans les principes qui nous font juger les hommes, nous deviendrions injustes, et nous nous livrerions à toutes les erreurs de l'entêtement et de la prévention.

LE VISIR.

Voilà des préceptes également dignes de celui qui les reçoit et de celui qui les donne... Mais je vais savoir si le calife

est informé du retour du prince; venez, Osmin; venez, Nasser....

NASSER.

Nous vous suivons.

(*Le visir, Osmin et Nasser sortent.*)

SCÈNE IV.

ALMANZOR, VATHEK.

ALMANZOR, *après un moment de silence.*

SEIGNEUR, vous rêvez?...

VATHEK.

Il est vrai... je faisois de tristes réflexions.

ALMANZOR.

Sur quel sujet?

VATHEK.

Sur la flatterie; je la hais, et souvent je m'aperçois qu'elle me trompe.... Sans vous, Almanzor, combien de fois elle m'auroit abusé!...

ALMANZOR.

Haïssez-la toujours, et vous n'aurez

pas lieu de la craindre, elle ne vous séduira jamais.

VATHEK.

Mais quand elle prend le ton de l'amitié; elle est si persuasive, si dangereuse...

ALMANZOR.

Un moyen sûr d'éviter ses piéges, c'est d'apprendre à se connoître soi-même, de réfléchir sur ses défauts, sur sa conduite, enfin de se juger avec sévérité; et si les louanges qu'on reçoit sont au-dessus de l'opinion que nous avons de notre mérite, on peut être bien certain que la flatterie les a dictées... mais, je vous le répète, pour que ce moyen soit bon, il faut s'étudier avec soin et se juger avec rigueur. Une autre manière de déconcerter la flatterie, c'est d'y paroître insensible et de l'écouter avec froideur. Heureux le prince qui sait imposer assez pour la forcer au silence! Votre auguste père vous offre cet exemple; on n'ose le louer en face, et le courtisan le plus intrépide n'auroit pas la hardiesse de lui adresser directement une flatterie.

VATHEK.

Oui, je m'en aperçois; ils sont obligés de prendre des détours. J'en ai vu un l'autre jour (c'étoit Nasser) qui faisoit son éloge à quatre pas de lui; mon père s'est retourné, et Nasser a paru surpris et embarrassé; mais c'étoit une feinte, il avoit parlé pour être entendu. Je l'avois bien remarqué; vous m'avez appris toutes leurs petites ruses... Cela est singulier, je n'y suis plus trompé pour mon père, mais je le suis encore quelquefois pour moi-même... Par exemple, Osmin, Osmin, quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, sait déjà flatter, et avec un art!... Il paroît m'aimer, il est à peu près de mon âge; si vous ne m'en aviez point averti, je l'aurois cru sincère.... Il ne m'aime pas, puisqu'il veut me tromper. Hé quoi, un prince doit-il donc renoncer au bonheur d'avoir des amis?...

ALMANZOR.

Quand ils dédaigneront les flatteurs, quand ils paroîtront chérir la vérité, et qu'ils sauront récompenser, non l'intrigue et l'assiduité, mais les talens et le mé-

rite, ils trouveront des amis sincères et vertueux...

VATHEK.

Mais, Almanzor, vous savez combien j'aimois le fils de Giaffer; je l'avois distingué de tous ceux qui m'approchoient; il vous est cher, il fut élevé avec moi et par vous; j'estimois son caractère, sa personne m'étoit agréable; il possédoit toute ma confiance, et cependant je suis certain qu'il n'avoit pas pour moi une parfaite amitié; je voyois facilement qu'il ne trouvoit pas dans nos entretiens le charme et la douceur que j'y trouvois moi-même; il étoit souvent rêveur et distrait...

ALMANZOR.

Peut-être en avoit-il quelque raison secrète...

VATHEK.

Mais pourquoi me la cachoit-il?

ALMANZOR.

Ah, sans doute par votre faute...... Les princes, en général, ne regardent ceux qu'ils honorent du nom d'amis que comme des confidens; ils pensent qu'il

n'y a que leurs secrets de véritablement importans; les petits intérêts qui nous touchent leur paroissent trop minutieux pour y prêter une grande attention; enfin le plaisir de parler d'eux-mêmes les occupe uniquement; ils accordent de la confiance, mais celle qu'on leur témoigneroit les ennuieroit; du moins ils ne la désirent pas; ils ne peuvent donc l'inspirer, et ne sont aimés qu'à demi; car l'amitié ne peut exister sans une confiance entière et réciproque.

VATHEK.

Je sens cela; mais, cependant, je crois que j'étois exempt de ce défaut avec Nadir; quand je le voyois préoccupé, je le questionnois, je lui demandois s'il ne désiroit rien, si je pouvois lui être utile, et je ne cessois de le presser qu'après avoir reçu l'assurance qu'il ne souhaitoit de moi aucun service.

ALMANZOR.

Eh! faut-il avoir une grâce à demander pour se faire écouter de son ami?... Comment, avec une âme sensible et délicate, pouviez-vous ne désirer qu'une

espèce de confiance si intéressée? Ignoriez-vous que du cœur seul viennent les plus pures consolations que l'amitié puisse recevoir, et que partager les peines qu'on lui confie, est son plus sûr moyen de les diminuer et de les adoucir?

VATHEK.

Vous m'éclairez, Almanzor; cependant, je l'avoue, j'éprouve une secrète honte qu'une semblable leçon m'ait été nécessaire: voilà la première de vous qui m'ait fait rougir... Hé quoi, le cœur, ainsi que l'esprit, a donc besoin d'instruction?... Ah, pourquoi Nadir est-il absent depuis six mois? maintenant que je suis éclairé sur les devoirs de l'amitié, l'espoir de mériter la sienne me fait désirer son retour plus vivement que jamais... Quand reviendra-t-il?..

ALMANZOR.

Je l'ignore.... Mais êtes-vous bien sûr de l'aimer toujours?...

VATHEK.

Oui; après vous, Nadir sera mon plus cher ami.

ALMANZOR.

Je le désire, parce que je l'en crois digne.

VATHEK.

Pourrois-je changer jamais pour l'ami que vous m'avez choisi?...

ALMANZOR.

Aimez-le, seigneur, tant que votre gloire lui sera plus chère que votre faveur, tant qu'il sera sincère et désintéressé; mais s'il cesse d'être modéré dans ses désirs, s'il devient intrigant, s'il prend des détours pour vous dire d'utiles vérités, sans balancer, détachez-vous de lui; il ne seroit plus alors l'ami qu'Almanzor vous a choisi. Sans doute, si vous lui conservez vos bontés, on fera beaucoup d'efforts pour le perdre: instruisez-le des accusations qu'on formera contre lui, ne le jugez point sans l'entendre, et surtout méfiez-vous de la délation de quiconque demande le secret et craint d'être nommé à celui qu'il noircit... Mais, seigneur, pendant que nous sommes seuls, je veux encore vous donner un avis : j'ai

remarqué que souvent devant vous Osmin ose se livrer à son naturel railleur et moqueur...

VATHEK.

Si j'écoute quelquefois ses plaisanteries, du moins je n'y prends jamais de part...

ALMANZOR.

Ce n'est point assez; vous ne devez pas les souffrir : les objets de la moquerie d'Osmin, en voyant que vous vous amusez des ridicules qu'il jette sur eux, doivent penser que vous approuvez le lâche courtisan qui cherche à vous plaire par un moyen si bas. La moquerie est toujours condamnable, mais dans un prince elle est cruelle. Songez, seigneur, que vous percez l'âme de celui dont vous vous moquez : vous ne l'attaquez que par une plaisanterie; mais peut-il vous la rendre? et s'il en avoit l'audace, le souffririez-vous? Il est donc sans défense, et vous l'accablez!.... et vous donnez à cette injustice inhumaine le nom de plaisanterie, de gaîté! Ah, seigneur, le prince qui abuse des droits de son rang s'avilit et perd sa

dignité; la grandeur sans la générosité n'obtient que de vains hommages extérieurs; et celui des sentimens, le seul désirable, lui sera toujours refusé.

VATHEK.

Ah, le vrai bonheur d'un prince c'est d'être aimé : Almanzor, je vous le jure, voilà ma plus grande ambition...

ALMANZOR.

Voyez donc, seigneur, si vous devez compter sur l'attachement d'Osmin, puisque, pour vous divertir quelques instans, il risque de vous faire haïr.

VATHEK, *en soupirant.*

Me divertir!... il seroit difficile de me divertir... depuis long-temps, depuis trois mois surtout...

ALMANZOR.

Hé bien, seigneur?

VATHEK.

Rien ne m'amuse, rien ne me distrait...

ALMANZOR.

Et... par quelle raison?

VATHEK.

Vous le savez, j'en suis sûr.

ALMANZOR.

Seigneur, j'aimerois mieux devoir vos secrets à votre confiance qu'à ma pénétration.

VATHEK.

Ah, vous avez dû me deviner... et si vous m'approuvez, vous m'épargnez un aveu que je n'ose faire... Vous ne répondez point ?...

ALMANZOR.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire...

VATHEK.

Hé bien, n'en parlons plus. (*Il tombe dans la rêverie.*)

ALMANZOR.

Voulez-vous des conseils, je vous en donnerai.... mais si vous espérez une lâche indulgence, en effet, seigneur, il vaut mieux vous taire...

VATHEK.

Et pourquoi tant de sévérité ? est-ce un crime d'être sensible ?..

ALMANZOR.

C'en est un grand d'oublier la raison, les convenances, et surtout de se laisser

maîtriser par ses passions. Mais les portes s'ouvrent; c'est le calife...

VATHEK.

Almanzor, mon cher Almanzor, ah, que vous m'affligez!...

ALMANZOR.

Seigneur, le calife s'avance...

SCÈNE V.

LE CALIFE, VATHEK, ALMANZOR.

LE CALIFE, *à sa suite.*

Laissez-nous..... Almanzor, j'ai à vous parler; j'ai une proposition à vous faire, qui, je l'espère, ne vous sera point désagréable.

ALMANZOR.

De quoi s'agit-il, seigneur?

LE CALIFE.

Je crois que votre réconciliation avec le visir est sincère.

ALMANZOR.

Oui, seigneur, je puis répondre qu'elle l'est de ma part...

LE CALIFE.

Il m'a prouvé qu'elle l'étoit aussi de la sienne; il vous demande Zulica pour son fils.

VATHEK, *à part.*

O ciel!...

ALMANZOR.

Seigneur, Zulica n'est point assez riche pour Osmin; la fortune du fils unique du visir doit le faire aspirer à une alliance plus avantageuse.

LE CALIFE.

Et Zulica n'est-elle pas la fille de mon ami?... et n'êtes-vous pas sûr que je rendrai sa fortune égale à celle de l'époux que vous lui choisirez?...

ALMANZOR.

Seigneur, la mienne suffit à mes désirs; elle est honnête, je suis heureux...

LE CALIFE.

Enfin, le visir vous demande Zulica; il fait plus, il vous supplie de garder les

biens que vous lui destiniez ; il ne veut que former un nœud qui vous réunisse à jamais.

ALMANZOR.

Seigneur, je ne puis lui donner ma fille.

VATHEK, *à part.*

Ah, je respire !...

LE CALIFE.

Je vous ai toujours dit que je vous laisserois la liberté de disposer d'elle, même sans mon consentement, ainsi je n'insisterai point ; mais, je l'avoue, ce refus m'étonne.

VATHEK.

Mais, seigneur, peut-être que la personne d'Osmin n'est pas agréable à Almanzor ; Osmin a des défauts qui peuvent lui déplaire ; il est flatteur, dissimulé....

ALMANZOR.

Il n'a que dix-huit ans, il peut se corriger. Je n'ai point d'aversion pour lui.

VATHEK.

Mais, Almanzor... vous savez peut-être qu'il ne conviendroit pas à Zulica ?...

ALMANZOR.

Ma fille n'aura jamais d'autre volonté

que la mienne. (*Au calife.*) Enfin, seigneur, vous avez daigné me promettre de me laisser le seul maître de la destinée de Zulica, c'est l'unique grâce que j'ai osé vous demander; permettez-moi de vous le rappeler...

LE CALIFE.

Il suffit; n'y pensons plus. Je ne vous questionnerai même pas sur les causes de votre refus; mais, je vous le répète, vous m'étonnez beaucoup.... Je ne savois pas non plus que mon fils eût autant d'éloignement pour Osmin.

VATHEK.

Moi! seigneur, je ne le hais point; mais je le connois, et...

LE CALIFE.

Changeons d'entretien. On m'a dit, mon fils, qne vous aviez quelques grâces à me demander...

VATHEK.

Oui, seigneur, pour Omar et Hadi....

LE CALIFE.

Les connoissez-vous beaucoup? les aimez-vous?...

VATHEK.

Non, seigneur; mais ils me suivent souvent à la chasse; et depuis trois mois ils me prient avec tant d'instances de vous parler en leur faveur, que pour me débarrasser d'eux...

ALMANZOR.

Fort bien, seigneur; ainsi donc vous accordez à l'indiscrétion et à l'importunité ce que vous auriez sans doute refusé au mérite modeste et retenu..

LE CALIFE.

Et parce qu'Omar et Hadi vous ennuient, il faut que je les récompense?... Une autre fois, mon fils, avant de me solliciter, sachez deux choses : si la grâce qu'on vous demande n'entraînera point d'injustices, et si celui qui la désire est digne de l'obtenir... Mais on vient, c'est sans doute le visir; je vais, Almanzor, lui rendre votre réponse; allez...

VATHEK, *à part, en s'en allant.*

O Zulica! à quel heureux mortel êtes-vous destinée? (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE CALIFE, *seul.*

QUE signifie ce refus d'Almanzor et l'intérêt que mon fils paroît y prendre?... Ils ont rougi tous deux; Vathek surtout étoit hors de lui-même.... et Almanzor, encore hier, m'a vivement détourné de marier mon fils... Mille soupçons confus se présentent malgré moi à mon imagination... Hé quoi, je pourrois soupçonner Almanzor!.... Je crains de manquer de prudence ou d'outrager l'amitié... Non, je ne puis douter d'Almanzor. Quel est donc l'homme qui oseroit compter sur la confiance d'un prince, si quinze ans de service et de fidélité ne peuvent l'obtenir?... Ah! ne vaut-il pas mieux risquer d'être crédule que d'être ingrat?...

SCÈNE VII.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR, *s'arrêtant (à part).*

Il paroît rêveur et troublé... Almanzor a fait un refus...

LE CALIFE.

Approchez, visir, approchez.

LE VISIR.

Hé bien, seigneur, oserois-je vous demander la réponse d'Almanzor?

LE CALIFE.

Il est sensible à cette preuve de votre estime; mais sans doute il a d'autres engagemens.... il ne peut vous accorder sa fille.

LE VISIR.

Qu'entends-je?... Ma surprise est extrême. Pour qui donc réserve-t-il Zulica?... Ah! se pourroit-il?...

LE CALIFE.

Quoi! que voulez-vous dire?

LE VISIR.

Permettez-moi, seigneur de me taire; ce mot m'est échappé. Je vois qu'Almanzor est toujours mon ennemi; mais je ne suis plus le sien : vous l'avez exigé, seigneur, et je crois vous avoir prouvé ma bonne foi....

LE CALIFE.

Mais que vouliez-vous me faire entendre tout à l'heure?

LE VISIR.

Vous faire entendre!... Ah! seigneur, ne me supposez point un art si criminel; je me flattois que ma franchise vous étoit mieux connue. Quand je haïssois Almanzor, je ne m'en cachois point; rappelez-vous, seigneur, que j'osois vous entretenir de ses torts et de mes ressentimens avec une entière liberté.

LE CALIFE.

Je m'en souviens; mais croyez-vous, visir, que déchirer son ennemi soit une preuve bien certaine de franchise?

LE VISIR.

Seigneur, l'homme adroit sait déguiser l'excès de ses ressentimens, afin d'arriver

plus sûrement à son but, et l'homme simple et vrai s'y livre sans feinte, et dédaigneroit une vengeance qui lui coûteroit un instant de dissimulation.

LE CALIFE.

Revenons à la question que je vous faisois; que pensez-vous du refus d'Almanzor?

LE VISIR.

Seigneur, il me confond; et dans le premier mouvement de ma surprise, une folie..... une extravagance, dont les ennemis d'Almanzor osent l'accuser, est venue, j'en conviens, s'offrir à mon imagination.

LE CALIFE.

Quoi?... quelle folie?... expliquez-vous... Mais non, je n'en veux pas savoir davantage; je suis certain de la fidélité d'Almanzor.

LE VISIR.

Je me tais avec joie sur une absurdité qui ne mérite en effet que le plus profond mépris. Almanzor dédaigne mes offres et refuse mon fils; mais quels que puissent être ses procédés avec moi, je ne croirai

jamais que sa faveur l'ait rendu le plus téméraire et le plus intéressé de tous les hommes. J'ai toujours pensé qu'il n'étoit pas sans ambition; mais il a trop d'esprit et d'expérience pour former des projets absolument chimériques. Seigneur, permettez-moi de vous parler sur un autre sujet : on a répandu dans le public, depuis quelques jours, un libelle infâme contre votre personne sacrée : j'y suis aussi traité avec indignité; mais ce n'est pas là ce qui me touche.

LE CALIFE.

J'y suis déchiré, dites-vous?

LE VISIR.

Ah! seigneur, de la manière la plus horrible...

LE CALIFE.

Avez-vous cet écrit?

LE VISIR.

Oui, seigneur, le voici.

LE CALIFE.

Voyons; la haine quelquefois peut donner d'utiles avis... (*Il lit tout bas.*)

LE VISIR.

Je sais le nom du criminel auteur de

ces vers; celui qui les a copiés l'a trahi, et le remords ou l'espoir d'une récompense l'a engagé à m'apporter l'original, écrit de la propre main de l'auteur.

LE CALIFE, *après avoir lu.*

Nous (1) sommes en effet, vous et moi, cruellement traités dans cet ouvrage; je suis offensé comme vous, et je désire que vous partagiez avec moi le mérite du pardon que j'accorde à l'injure.

LE VISIR.

Seigneur!...

LE CALIFE.

Puisque vous pouvez me prouver de quelle main vient une méchanceté si noire, dites-moi quel en est l'auteur, je veux qu'il sache que je suis instruit de son nom; c'est la seule vengeance que j'en puisse prendre.

LE VISIR.

Mais, seigneur, cet excès d'indulgence

---

(1) Cette réponse est presque mot pour mot dans l'histoire, et fut faite, dans la même circonstance, par le calife d'Égypte Agis à son visir.

ne peut-il pas devenir dangereux? Un particulier doit être sensible à la calomnie, il doit poursuivre le calomniateur; pourquoi donc un souverain auroit-il plus de générosité?

LE CALIFE.

Un particulier poursuit le calomniateur pour le forcer à se rétracter; il demande aux lois de le punir, non pour sa vengeance, mais pour sa justification. Un souverain est au-dessus de toute réparation; il doit donc être aussi supérieur à l'offense. D'ailleurs, si l'on insulte sa personne, on ne peut rien sur sa réputation : eh! n'est-il pas obligé d'apprendre à pardonner, lui qui pourroit offenser impunément? Et l'outrage obscur d'un insensé enflammeroit sa colère!... Il est si noble, il est si doux de confondre la haine par la clémence et la générosité, et de changer en remords et en admiration l'audace et la rage d'un impuissant ennemi! Ah (1)! si tous ceux qui m'ont

(1) Ce dernier trait est tiré de l'histoire. Le frère aîné de ce même calife Motassem, le calife

offensé savoient combien j'aime à pardonner, conduits par le repentir et la tendresse, peut-être ils viendroient sans balancer m'avouer leurs fautes.

LE VISIR.

Seigneur, vous serez sans doute surpris en apprenant le nom de l'infâme auteur de ces vers...

LE CALIFE.

Quel est-il?

LE VISIR.

Un homme à qui vous avez daigné accorder, il y a quelques jours, une grâce importante... Boulaski, enfin...

LE CALIFE.

Boulaski?...

LE VISIR.

Oui, seigneur, lui-même; je plains Almanzor; il sera sûrement bien affligé, malgré la parenté qui l'unit à Boulaski, d'avoir sollicité vos bontés en sa faveur.

Mammon dit ces belles paroles, après avoir pardonné à son oncle, qui avoit conspiré contre sa vie.

LE CALIFE.

Vous êtes dans l'erreur; Almanzor ne m'a point sollicité pour Boulaski.

LE VISIR.

Comment, seigneur!...

LE CALIFE.

Le visir que vous avez remplacé étoit ennemi de Boulaski; il le noircit auprès de moi, il me trompa, il me fit faire une injustice : voilà l'espèce de crime qu'un prince ne peut jamais pardonner, et celui qu'il doit punir avec le plus de rigueur. Enfin, je dépouillai Boulaski de ses places, je refusai d'entendre sa justification; il quitta la cour en remettant ses intérêts entre les mains d'Almanzor, et conserva long-temps l'espoir d'être rappelé. Almanzor voulut vainement prendre sa défense; il ne put obtenir de moi une explication, et l'innocence fut opprimée pendant trois ans... Cependant la vérité, qui, même à la cour, tôt ou tard se découvre, vint m'éclairer et me confondre : vous savez le reste; je rappelai Boulaski, je l'ai comblé de grâces; on

croit qu'il n'en a l'obligation qu'au crédit d'Almanzor, et il ne les doit qu'au cri de ma conscience.

LE VISIR, *à part.*

Je n'avois pas prévu ceci!...

LE CALIFE.

A la fin, aigri par l'infortune et l'oppression, Boulaski a cru se venger en me calomniant; quel remords de plus pour moi! Il étoit vertueux, je l'ai rendu coupable; la seule mauvaise action dont il ait souillé sa vie est le fruit de mon injustice... Depuis quand ces vers sont-ils répandus dans le public?

LE VISIR.

Ils ont précédé de quelques jours le rétablissement de Boulaski.

LE CALIFE.

Le malheureux! qu'il a dû rougir en recevant mes dons, en voyant ma douleur de l'avoir opprimé!...

LE VISIR.

Enfin, seigneur, vous lui conserverez ses places?

Non; l'auteur d'un libelle anonyme est indigne d'en occuper aucune; il a fait une noirceur, une lâcheté; désormais, nulle partie de l'administration ne peut lui être confiée; mais je fus injuste, je lui dois des dédommagemens : qu'il jouisse de sa liberté, qu'il soit assuré de mon pardon, de ma pitié, et du regret que j'éprouve de ne pouvoir qu'avec de l'argent réparer mes torts avec lui. Je connois son écriture; apportez-moi ce soir l'original de ces vers écrits de sa main, et je vous donnerai mes derniers ordres sur ce qui le concerne. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE VISIR, *seul.*

ALMANZOR n'avoit point de part à la faveur de Boulaski!... qui l'eût pu penser?... Mais enfin il a refusé mon fils; n'en doutons plus, c'est à l'amour de Vathek qu'il réserve Zulica... J'ai vu le calife interdit et troublé; voici le moment d'achever de l'éclairer entièrement; allons chercher Nasser et mon fils, et concerter avec eux les mesures qu'il faut prendre pour précipiter la chute de cet orgueilleux favori.

(*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALMANZOR, GIAFFER.

GIAFFER.

Oui, j'en suis sûr, on trame quelque nouvelle intrigue contre vous; Nasser me recherche, me flatte, me parle de la véritable amitié du visir pour vous; tout cela cache quelque perfidie, vous le verrez.

ALMANZOR.

Hé bien, attendons que le temps nous la découvre, et n'ajoutons pas au chagrin d'en être l'objet celui de la prévoir.

GIAFFER.

Voilà votre prudence ordinaire; vous vous croyez un philosophe, et vous n'êtes que le plus indolent de tous les hommes.

ALMANZOR.

Vous voyez tout en noir, vous soupçonnez éternellement des embûches, des piéges, des conspirations; vous savez cependant que mille fois vous vous êtes trompé en formant de semblables conjectures; mais rien ne vous corrige.

GIAFFER.

Hé bien, le visir est charmé de votre faveur, il est enchanté que vous ayez refusé son fils, tous les courtisans vous chérissent, personne ne vous envie, à la bonne heure; mes craintes n'ont pas le sens commun.

ALMANZOR.

Je sais bien que j'ai des ennemis, mais je ne les crois ni aussi noirs ni aussi dangereux que vous me les dépeignez. Il semble, à vous entendre, que le seul sentiment qu'ils éprouvent soit la haine que je leur inspire; et l'unique affaire de leur vie, le soin et l'occupation de me nuire; et je ne trouve dans de pareilles idées que de l'exagération et de la folie.

GIAFFER.

Le visir n'est pas un méchant homme ?.. un homme capable de tout ?...

ALMANZOR.

Non...

GIAFFER.

Non ?...

ALMANZOR.

C'est un homme défiant et jaloux, mais qui n'est pas décidément méchant : il a même de grandes qualités; il a des talens et de l'esprit; il remplit les devoirs de sa place avec distinction; enfin, il sert bien le calife.

GIAFFER.

Et vous pensez qu'il ne vous déteste pas?

ALMANZOR.

Mais, savez-vous pourquoi il me hait ? c'est qu'il ne me connoît point. Il raisonne et juge en courtisan; il ne voit en moi qu'un ambitieux hypocrite. Pourquoi sa haine m'irriteroit-elle, puisqu'elle seroit fondée si j'étois tel qu'il me suppose ?

GIAFFER.

Et vous imaginez que s'il vous connoissoit il vous rendroit justice?

ALMANZOR.

Oui, parce qu'il cesseroit de me craindre.

GIAFFER.

Ainsi donc la vertu ne fera jamais d'envieux?

ALMANZOR.

Quand elle sera douce, indulgente, qu'on la croira dénuée d'ambition et d'orgueil, on finira par lui pardonner la gloire qu'elle procure...

GIAFFER.

En attendant, depuis dix ans on vous méconnoît, on vous hait, on vous calomnie...

ALMANZOR.

Il est vrai qu'à la cour l'homme de bien n'obtient qu'avec le temps la justice qui lui est due; mais il doit à la fin détruire les préventions et confondre l'imposture; et sans doute qu'un triomphe long-temps attendu n'en est que plus doux et mieux senti.

GIAFFER.

Jamais, jamais on ne triomphe de l'aversion des méchans; vous serez un jour, je le prévois à regret, la victime de votre sécurité et de la perversité des courtisans.

ALMANZOR.

Perversité !.. quelle expression !

GIAFFER.

Oui, je vous soutiens qu'ils sont tous pervers, corrompus...

ALMANZOR.

Certainement ils ont en général de grands défauts qui les caractérisent; mais n'ont-ils pas aussi beaucoup d'excuses ? la vie dissipée d'un courtisan lui laisse à peine le temps de réfléchir; et ce n'est que la réflexion qui peut assurer nos principes et nos vertus. D'ailleurs, à quels genres de séduction un homme en place n'est-il pas exposé ? il faut qu'il satisfasse à la fois l'avidité de ses parens, de ses amis, de ses créatures : cette foule mercenaire dont il est sans-cesse entouré, s'empresse à le corrompre par la plus basse adulation; il n'en

reçoit jamais un conseil désintéressé; on ne l'entretient que de projets d'agrandissement, on cherche à tourner ses désirs vers les honneurs et la fortune, et surtout chacun s'occupe avec soin à lui rendre odieux ses ennemis particuliers. Jamais cet homme malheureux n'entendra louer d'un ministre que le faste, la magnificence, et les grâces répandues avec profusion sur ses protégés; personne n'aura la noblesse de lui dire que dans un rang élevé la seule marque de la véritable grandeur est la modération, et l'unique gloire désirable, l'estime publique. Enfin, il est livré à plus de dangers qu'un souverain : il a, comme lui, tous les piéges de la flatterie à redouter, il a de plus la tentation des richesses et des honneurs, et il ne peut avoir (surtout dans les commencemens de son administration) l'amour pour le peuple, ce sentiment paternel, si puissant dans le cœur d'un bon prince. Cependant, malgré tant d'écueils, quoi que vous en disiez, Giaffer, depuis dix ans que je vis à la cour, je n'ai point encore vu de favori qu'on dût avec

raison appeler un méchant homme; j'ai vu beaucoup d'injustices et d'inconséquences, et la plupart produites plutôt par l'aveuglement et la foiblesse que par la méchanceté; en un mot, j'ai été témoin d'actions nobles, de procédés généreux, et jamais d'une seule atrocité.

GIAFFER.

Oui, ils feront le matin une action noble, et le soir une bassesse; ils n'ont ni caractère ni suite dans leurs idées.

ALMANZOR.

Ils ne sont pas philosophes, j'en conviens; tout homme qui ne s'est point étudié et réformé lui-même, et qui ne s'est pas proposé un plan de conduite invariable, sera foible et inconséquent. Croyez-vous, Giaffer, que si, vous et moi, nous n'eussions point passé une partie de notre vie dans la solitude et la méditation, nous serions ce que nous sommes? non, sans doute. Excusons donc les défauts de ceux qui, jetés dans le tourbillon de la cour dès leur tendre jeunesse, ont été privés des réflexions auxquelles nous de-

vons la solidité de nos principes; peut-être même faut-il nous étonner qu'ils aient encore autant de vertus..... Cependant je crois qu'il existe quelques âmes privilégiées qui pourroient, sans le secours de l'éducation, et malgré les mauvais exemples, s'élever au-dessus de tout ce qui les environne. Parmi ces courtisans, objets de vos mépris, soyez sûr, Giaffer, qu'il en est de véritablement estimables; et leurs vertus sont d'autant plus dignes d'admiration qu'ils ne les doivent qu'à la bonté de leur naturel.

GIAFFER.

Du moins vous convenez que la vertu se montre ici rarement; qu'elle y est entourée d'écueils et de dangers, et c'est dans ce séjour maudit que vous avez pu consentir à élever le jeune prince?

ALMANZOR.

Quoi! vous vouliez que j'élevasse dans un désert celui qui doit un jour conduire et gouverner des hommes, et dont, par conséquent, la plus importante étude est d'apprendre à les connoître?...

GIAFFER.

A votre place, je ne m'en serois point chargé, ou l'on m'auroit permis d'instruire sa jeunesse loin de l'intrigue et de la flatterie.

ALMANZOR.

Dans une solitude, n'aurois-je pas été obligé de le prévenir de tous les dangers qui se trouvent ici? et quel récit peut valoir une observation? Avec un gouverneur vigilant, attentif et vertueux, un prince ne peut être nulle part aussi bien élevé qu'à la cour; ce n'est que là qu'on peut lui dévoiler tous les artifices des courtisans, dont les petites finesses sont si faciles à pénétrer; c'est là qu'on lui peut enseigner à n'en être jamais la dupe, à détester le vice, qu'on lui fait voir à découvert, et à chérir davantage, par le pouvoir du contraste, la vertu dont on lui donne l'exemple.

GIAFFER.

Je conviens que vous avez rempli vos devoirs aussi bien que vous le pouviez ici; mais votre ouvrage n'est encore qu'imparfait, et vous le laissera-t-on finir?....

ALMANZOR.

Comment pourroit-on m'en empêcher?.. En cessant d'être gouverneur du prince, je ne cesserai point d'être son ami; il me consultera toujours, je lui donnerai des conseils, et je conserverai à jamais sur son cœur l'empire que doit assurer la confiance, l'estime et la reconnoissance.

GIAFFER.

Hé quoi, Almanzor, votre projet est donc de ne jamais quitter la cour? Quoi! vous renonceriez sans retour au repos, cette précieuse récompense des travaux de l'homme, bonheur qui souvent fut préféré même à la gloire, et le dernier désir du sage? Après avoir consacré quinze ans au service de sa patrie, n'est-il pas juste de vivre enfin pour soi; et, rompant d'honorables, mais de pesantes chaînes, d'aller chercher dans la solitude les seuls biens réels qui soient sur la terre, la paix et la liberté?...

ALMANZOR.

Qui? moi, Giaffer, je préférerois le repos au bonheur d'être utile à l'huma-

nité! Pouvant servir ma patrie jusqu'au bout de ma carrière, j'abandonnerois lâchement ses intérêts! Non, non; la dette sacrée qu'en naissant j'ai contractée avec elle ne peut s'acquitter qu'en lui consacrant ma vie entière. C'est ici que le ciel m'a placé, il a daigné m'y conserver une âme pure, j'y dois rester sans doute : la Providence, en donnant à l'homme honnête et vrai l'amitié d'un souverain, ne semble-t-elle pas lui imposer l'obligation de la cultiver à jamais, pour sa propre gloire et la félicité du genre humain? et dix ans du plus doux repos valent-ils la douce satisfaction d'empêcher ou de prévenir une seule injustice? Ah, Giaffer, pour un cœur noble et sensible, combien la place que j'occupe est importante et glorieuse! Quel emploi sublime que celui de former les principes et le caractère d'un prince qui doit régner un jour! Chaque idée juste que j'offre à mon élève, chaque vertu que j'imprime dans son jeune cœur, sont autant de bienfaits que je répands sur ma nation; c'est elle qui doit recueillir l'heureux fruit

de mes soins et de ma vigilance. Quels transports seront les miens, si dans ma vieillesse je puis me dire : « Vathek est équitable est bon, il fait la félicité de ses peuples, et ses succès, sa gloire et ses vertus, sont mon ouvrage!... »

GIAFFER.

Hé bien, mon cher Almanzor, pour le bonheur de cette patrie qui vous est si chère, craignez donc que l'envie ne parvienne à vous ravir la faveur et le crédit dont vous jouissez; ne méprisez point mes avis; soyez sûr qu'on médite contre vous quelque noir complot...

ALMANZOR.

Certain de pouvoir toujours me justifier, quelle accusation ai-je à craindre?

GIAFFER.

Mais du moins ayez plus de prudence : par exemple, pourquoi laisser Osmin entretenir le jeune prince tête à tête? Osmin est le fils du visir; vous venez de ui refuser Zulica; il va chercher tous le moyens imaginables de vous nuire dans l'esprit du prince...

ALMANZOR.

Il le tenteroit en vain... je suis sûr du cœur de Vathek, Je pense, comme vous, qu'Osmin, guidé par son père, entreprend quelque intrigue auprès de Vathek; j'ai vu qu'il désiroit lui parler en secret.

GIAFFER.

Et vous les avez laissés ensemble!

ALMANZOR.

Oüi, afin de pénétrer ce mystère; car sûrement Vathek m'en instruira.

GIAFFER.

Vous comptez trop, Almanzor, sur votre vertu; tant de sécurité vous perdra.

ALMANZOR.

Non, jamais l'honnête homme ne doit se défendre de l'intrigue par l'intrigue. Hé bien, après tout, si l'on me perd, j'aurai pour ma consolation le témoignage de ma conscience et le souvenir du bien que j'ai fait: avec de tels dédommagemens, nulle disgrâce n'est accablante et nul exil n'est rigoureux... Mais on vient; c'est le prince.

GIAFFER.

Tenez, Osmin le suit encore...

ALMANZOR.

Laïssons-lui le temps d'achever de s'expliquer; sortons.

SCÈNE II.

VATHEK, ALMANZOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK, *arrêtant Almanzor.*

POURQUOI sortez-vous, Almanzor?

ALMANZOR.

Seigneur, j'ai remarqué qu'Osmin, depuis ce matin, cherchoit une occasion de vous entretenir sans témoin, et je veux la lui procurer.

VATHEK.

Où allez-vous?

ALMANZOR.

Dans la grande galerie, seigneur.

VATHEK.

J'irai bientôt vous rejoindre.

(*Almanzor et Giaffer sortent.*)

SCÈNE III.

VATHEK, OSMIN.

OSMIN.

Oui, seigneur, j'ose vous le protester, mon père a demandé Zulica sans m'en prévenir. Quand il m'a fait part du refus d'Almanzor, j'ai senti qu'on vous réservoit Zulica; et, connoissant l'excès de votre passion, pour la servir j'ai trahi votre secret. Mon père, est dans vos intérêts, seigneur; il emploiera tout son crédit auprès du calife pour favoriser votre amour; ainsi vous devez concevoir de justes espérances. Pourquoi donc, seigneur, cet air sombre et chagrin?

VATHEK.

C'est que la confiance que vous avez obtenue de moi n'est pas entièrement volontaire. Hier vous m'avez arraché le secret de mes sentimens pour Zulica; aujourd'hui, vous croyant mon rival, et

coupable de la plus noire perfidie, le ressentiment et la colère m'ont fait désirer une explication. Vous m'avez satisfait, Osmin, vous êtes justifié. Je vous ai fait l'aveu de mon injustice; je me repens surtout de vous avoir accusé de dissimulation devant mon père. Mes torts vous donnent de grands droits à mon amitié; mais, Osmin, c'est malgré moi que vous savez tous mes secrets; je sens, je vous l'avoue, quelques remords de vous avoir confié ce que j'ai craint de dire à Almanzor : c'est à lui seul que je dois une entière confiance, puisque lui seul peut m'éclairer et me guider.

OSMIN.

Cette délicatesse, seigneur, est digne de vous; mais ne vous reprochez rien, et soyez sûr qu'Almanzor a lu dans votre cœur.

VATHEK.

Je le crois comme vous.... Et vous pensez qu'il seroit possible qu'il ne me désapprouvât point?

OSMIN.

Eh! sa conduite ne le prouve-t-elle pas?..

VATHEK.

Il est vrai... Avec quelle fermeté il a rejeté l'offre du visir, malgré le mécontentement visible de mon père, et sans donner aucune raison d'un refus si extraordinaire !.. Je me rappelle même qu'il avoit l'air contraint, embarrassé.... O Zulica, seroit-il possible ?... Hélas! l'idée de la peine que je souffrirois s'il falloit perdre une si douce erreur, cette prévoyance cruelle, m'ôte tous les charmes de l'espérance. Ah ! je veux voir Almanzor, je veux le consulter...

OSMIN.

Gardez-vous-en bien, seigneur ! vous perdriez Zulica sans retour.

VATHEK.

Hé, pourquoi ?

OSMIN.

Almanzor ne peut agir pour vous ; il vous a fait assez connoître qu'il approuvoit vos sentimens : le père de Zulica les favorise en secret, mais le gouverneur du prince doit les condamner ; il évite une confidence, parce qu'il seroit forcé

de vous donner des conseils contraires à votre amour...

VATHEK.

En effet, pourquoi évitoit-il toujours avec tant de soin de me parler de Zulica ?... Cependant, je ne puis croire qu'Almanzor ait autant d'indulgence pour une foiblesse... Osmin, si vous le soupçonniez d'ambition, quelle injustice seroit la vôtre !

OSMIN.

Moi, seigneur, croire Almanzor ambitieux ! Ah, son caractère m'est connu ; mon père m'a vanté si souvent l'austère vertu qui le distingue !..

VATHEK.

Le visir ? est-il bien vrai ?

OSMIN.

Oui, seigneur, il l'admire, il l'aime.

VATHEK.

Il fut autrefois son ennemi...

OSMIN.

Mais, seigneur, aujourd'hui il lui demandoit Zulica, et ce soir il m'a donné sa parole de vous servir.....

VATHEK.

Almanzor n'y consentira pas.

OSMIN.

Almanzor, seigneur, est un philosophe au-dessus des préjugés vulgaires; il voit en Zulica toutes les qualités qui peuvent vous rendre heureux; il désire qu'elle soit votre épouse, non par ambition, mais pour assurer le bonheur de votre vie; ce n'est pas sa fille qu'il souhaite élever à ce haut rang, c'est la personne qui, à ses yeux comme aux nôtres, paroît le plus digne de l'occuper.

VATHEK.

Si Almanzor ne blâme point ma passion, tels sont sans doute ses motifs et ses sentimens. Hé bien, mon cher Osmin, que ferai-je, quel parti dois-je prendre?

OSMIN.

Il faut, seigneur, déclarer votre amour au calife...

VATHEK.

A mon père? jamais je n'en aurai le courage...

OSMIN.

La princesse sa mère chérit Zulica; sûre de conserver à jamais les droits les mieux fondés à sa reconnoissance, elle désire passionnément qu'elle soit votre épouse; le calife ne consultera qu'elle et mon père. Ainsi...

VATHEK.

Mais le visir! est-il bien certain que je puisse compter sur lui?

OSMIN.

Si vous n'en croyez pas sa parole, seigneur, croyez-en l'intérêt qu'il trouve à vous servir, et à s'assurer, par cette seule obligation, de vos bontés, de celles de votre épouse, et de l'amitié d'Almanzor.

VATHEK.

Vous me persuadez... mais cependant je ne puis me résoudre à faire une démarche si importante à l'insu d'Almanzor.

OSMIN.

Hé, seigneur, il ne peut y donner son consentement...

VATHEK.

Et si j'excite la colère de mon père contre lui?...

OSMIN.

Si vous agissiez de concert avec Almanzor, vous pourriez en effet irriter le calife; mais il ne verra dans votre conduite que l'effet naturel d'une passion invincible...

VATHEK.

Allons, c'en est fait, je lui parlerai...

OSMIN.

Vous le pouvez, seigneur, avec d'autant plus d'assurance, qu'il soupçonne déjà votre amour et n'en paroît point surpris...

VATHEK.

Comment?

OSMIN.

Ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit ici; il va s'y rendre, seigneur...

VATHEK.

O ciel! Osmin, où m'avez-vous engagé? Ah! laissez-moi consulter Almanzor...

OSMIN.

Hé bien, allez, seigneur, je ne vous

retiens plus; peut-être, en effet, est-il plus sage de renoncer à Zulica; si c'est là votre dessein, je suis loin de vous en détourner...

VATHEK.

Y renoncer !... non, je ne le puis... Mon père va venir! Et sera-t-il avec le visir?...

OSMIN.

Oui, seigneur; j'ai conjuré mon père de le pressentir avec adresse, et de l'amener ici...

VATHEK.

Ah, Dieu!...

OSMIN.

Enfin, je suis convenu d'un signe avec mon père, par lequel il doit m'avertir des dispositions du calife, afin, seigneur, que je puisse vous encourager à parler, ou vous en détourner...

VATHEK.

Ainsi donc me voilà entièrement livré à vos conseils!...

OSMIN.

Seignenr, je vois couler vos larmes... Hé bien, abandonnez un projet peut-être

téméraire; pardonnez l'excès d'un zèle sans doute indiscret...

VATHEK.

Almanzor!... Hélas! il me semble que je le trahis, que je vais me perdre.

OSMIN.

Venez, seigneur, venez le retrouver...

VATHEK.

Il n'est plus temps...

OSMIN.

J'entends du bruit...

VATHEK.

Ciel! c'est mon père!...

OSMIN.

Seigneur, à quoi vous décidez-vous?

VATHEK.

O Zulica!... Osmin, je suivrai vos conseils.

OSMIN.

Voici le calife.

VATHEK.

Osmin, observez bien votre père.

OSMIN.

Oui, seigneur.

SCÈNE IV.

LE CALIFE, LE VISIR, VATHEK, OSMIN.

VATHEK, *à part.*

Je me trouble!

LE CALIFE, *dans le fond du théâtre, à part, au visir.*

Oui, je me contraindrai, je vous le promets...

OSMIN, *bas au prince.*

Seigneur, mon père me fait signe que vous pouvez parler. Adieu. Armez-vous de courage... (*Il sort.*)

VATHEK, *à part.*

Que dirai-je?... Comment faut-il me conduire?... Ah, sans Almanzor, je ne puis faire qu'une imprudence....

LE CALIFE, *s'avançant.*

Osmin vous quitte, mon fils; je sais que devant plusieurs personnes vous vous

êtes emporté contre lui, et qu'ensuite vous avez eu une longue explication ensemble.

VATHEK.

Seigneur, il est vrai...

LE CALIFE.

Et d'où vient donc votre colère contre Osmin?

VATHEK.

Seigneur, elle est dissipée; j'ai reconnu mon injustice.

LE CALIFE.

Mais, quel en étoit le sujet.

LE VISIR.

Parlez, seigneur, parlez avec confiance au meilleur de tous les pères...

VATHEK, *se jetant aux pieds du calife.*

Ah, seigneur, j'implore votre indulgence, votre pitié... O mon père, il est vrai, j'ai osé me livrer à des sentimens que vous condamnerez sans doute...

LE CALIFE.

Vous aimez Zulica?

VATHEK.

Oui, seigneur, je l'avoue...

LE CALIFE, *froidement.*

Levez-vous.

VATHEK, *à part.*

Quelle sévérité dans ses regards!...

LE VISIR, *à part.*

Enfin, le coup est porté; mon projet a réussi.

LE CALIFE.

Vous aimez Zulica!... Et depuis quand?

LE VISIR.

Apparemment depuis l'enfance?...

VATHEK, *à part.*

Sans doute le visir me conseille de répondre ainsi... Hélas! je ne sais plus ce que je dois dire!...

LE CALIFE.

Répondez donc.

VATHEK.

Oui, seigneur.... je l'aime depuis que je me connois.

LE VISIR, *au calife.*

Du moins, seigneur, Zulica justifie par ses charmes, ses vertus et ses talens, la passion du prince. On dit qu'Almanzor s'est appliqué particulièrement à former

son esprit et son caractère; le prince a trouvé en elle toute l'instruction qu'il a lui-même: la beauté seule n'auroit pu le séduire; ce triomphe étoit réservé à l'assemblage rare des qualités qui brillent en Zulica.

LE CALIFE.

Allez, mon fils, allez chercher Almanzor; amenez-le, je vous expliquerai mes sentimens devant lui; mais je vous défends de le prévenir.

VATHEK.

Je vous obéirai, seigneur.... mais puis-je espérer le pardon...

LE CALIFE.

Je n'ai contre vous ni colère ni ressentiment.

VATHEK.

Hélas, seigneur, oserois-je le dire, la colère me glaceroit moins peut-être que cette froideur imposante et sévère...

LE CALIFE.

C'en est assez.

VATHEK, *à part.*

Ah! je suis perdu!... O mon cher Almanzor, qu'ai-je fait! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR.

Hé bien, seigneur, vous le voyez, je ne me trompois pas dans mes conjectures... Malgré mon estime pour Almanzor, quand j'ai su de mon fils la manière dont le prince l'avoit traité dans son premier mouvement, j'ai bien vu que l'amour seul en étoit la cause, et que cet amour étoit l'ouvrage d'Almanzor. Vous l'avez entendu, le prince avoue qu'il aime Zulica depuis l'enfance : Almanzor est trop pénétrant pour n'avoir pas su lire dans un jeune cœur qu'il a formé. Il n'a point combattu cet amour; au contraire, il semble qu'il ait mis tous ses soins à le former; enfin, il rejette avec dédain mon alliance, il ne donne aucune raison de son refus, et le prince, toujours uniquement guidé par lui, vous

déclare sa passion... Est-il possible maintenant de douter des projets téméraires et ambitieux d'Almanzor ?

LE CALIFE.

Épargnez-vous le soin de rapprocher toutes ces circonstances, elles se présentent d'elles-mêmes à mon esprit : j'attends Almanzor, et je ne veux point le juger sans l'entendre.

LE VISIR.

Eh ! seigneur, que pourra-t-il dire pour sa justification ?

LE CALIFE.

Quelles que puissent être les apparences, on doit écouter avant de condamner ; voilà sans doute la première obligation de celui qui a le pouvoir de punir. Eh ! tout à l'heure n'ai-je pas vu Boulaski, ne l'ai-je pas écouté ? J'avois cependant vu, tracée de sa main, la preuve de sa perfidie ; mais la pensée qu'il étoit possible qu'on eût pu en imiter le caractère, m'a fait résoudre à l'entendre. Enfin, je tiens de sa bouche l'aveu de sa noirceur, et ma conscience

est tranquille... Ferai-je moins pour Almanzor, pour un ami de dix ans... moi qui ne voudrois pas condamner légèrement, seulement au fond de mon cœur, le dernier de mes sujets?

LE VISIR.

Je le vois, seigneur, l'excès de mon zèle n'a servi qu'à m'égarer. J'ai cru qu'un tel avis pouvoit être utile; j'ai moins consulté la prudence que mon devoir... Almanzor va nier qu'il eût connoissance de l'amour du prince, et...

LE CALIFE.

Et vous pensez qu'il lui sera facile de m'abuser? Vous n'attaquez que mon esprit, vous ne craignez que la bonté de mon cœur; je vous pardonne sans peine. Mais, rassurez-vous; si sa défense ne roule que sur sa prétendue ignorance des sentimens de mon fils, je ne le croirai pas; car je suis certain qu'il les connoissoit.

LE VISIR.

Hé, quelle autre raison pourroit-il donner?...

LE CALIFE.

Je l'ignore, mais, en un mot, je veux qu'il se défende lui-même... Je l'entends...

LE VISIR.

Seigneur, dois-je me retirer ?...

LE CALIFE.

Non, restez.... C'est lui... O Dieu, si je suis digne d'avoir un ami, faites qu'Almanzor puisse se justifier !

LE VISIR, *à part.*

Malgré moi cette explication m'inquiète.

LE CALIFE.

Le voici; mon trouble est extrême...

SCÈNE VI.

LE CALIFE, LE VISIR, ALMANZOR, VATHEK.

VATHEK, *à part.*

HÉLAS! je respire à peine.

LE CALIFE.

Venez, Almanzor.... Mon fils vous a-t-il parlé?

ALMANZOR.

Non, seigneur, mais j'ai vu sur son visage un trouble dont j'espère que vous daignerez m'expliquer la cause.

LE CALIFE.

Almanzor... est-il bien vrai que vous soyez sans inquiétude?

ALMANZOR.

Seigneur, vous êtes agité.... le prince tremble, je vois couler ses larmes; je pénètre facilement qu'on a voulu me nuire auprès de vous, et je devine peut-

être l'entière vérité... Mais, seigneur, avant de me justifier par des faits, souffrez que je vous rappelle que depuis dix ans Almanzor est honoré du titre de votre ami. Votre grande âme, seigneur, ne m'a-t-elle pas déjà justifié en secret? penseriez-vous possible qu'un ambitieux hypocrite pût feindre pendant dix ans la sincérité, la modération et le désintéressement?... Non, seigneur, je ne suis point intimidé; je ne serois qu'affligé et surpris si vous pouviez douter de ma foi.

LE CALIFE.

Non, je n'en doute point; non, mon cher Almanzor.... je ne crains point de vous l'avouer, j'ai été plusieurs fois aujourd'hui troublé par un concours de circonstances qui semblent déposer contre vous; mais toujours l'amitié l'emportoit sur la défiance; et dans ce moment, convaincu de votre innocence, je ne désire une explication que pour vous voir triompher à tous les yeux.

LE VISIR, *à part.*

J'ai peine à me contenir....

VATHEK.

O mon père!...

LE CALIFE.

Parlez donc, mon cher Almanzor... Mon fils aime Zulica, il m'en a fait l'aveu....

ALMANZOR.

Ah, seigneur, pardonnez-lui cette imprudence, elle ne vient pas de lui; sans doute de mauvais conseils....

LE CALIFE.

Mais, ignoriez-vous son amour?

ALMANZOR.

Non, seigneur, je l'ai connu dès sa naissance...

LE VISIR, *à part.*

Et comment, à présent, pourra-t-il se justifier?...

LE CALIFE.

Et vous avez refusé Zulica au fils du visir.... Almanzor, vous pouvez choisir dans ma cour un époux pour Zulica; je

vous demande sa main pour celui que vous en jugerez digne; mais j'exige que ce choix soit déclaré aujourd'hui...

VATHEK, *à part.*

Ah, grand Dieu!...

ALMANZOR.

Seigneur, il m'est impossible de vous obéir.

VATHEK, *à part.*

Qu'entends-je?....

LE VISIR, *bas au calife.*

Hé bien, seigneur, cet excès d'audace vous ouvre-t-il les yeux?...

LE CALIFE, *après un moment de silence.*

Oui, l'amitié m'éclaire... Almanzor a rempli son devoir; Zulica n'est plus libre....

ALMANZOR, *se jetant aux pieds du calife.*

O le meilleur des princes! quand toutes les circonstances m'accusent, vous seul

pouvez pénétrer la vérité qui me justifie!....

LE VISIR.

Comment?

VATHEK.

Quoi! Zulica....

ALMANZOR.

Zulica, depuis deux mois, est en secret l'épouse de Nadir, du fils de Giaffer.

VATHEK.

Ciel!...

LE CALIFE.

Cher Almanzor!...

LE VISIR, *à part.*

Quel coup inattendu!

LE CALIFE.

Mon fils!... Il pâlit, il chancelle...

ALMANZOR, *le soutenant dans ses bras.*

Ah, seigneur!...

VATHEK, *à Almanzor.*

Laissez-moi, cruel!...

ALMANZOR, *à Vathek.*

Hé quoi, seigneur, voulez-vous par

une indigne foiblesse, tromper l'espérance que j'avois conçue des vertus que vous annonciez?... Ce qui me justifie peut-il vous désespérer? l'amour est-il plus fort dans votre cœur que l'amitié, que la reconnoissance? oui, la reconnoissance; seigneur, j'ose le dire, vous m'en devez: un attachement sans bornes est digne d'en inspirer.

VATHEK.

Almanzor, si je puis m'acquitter en vous aimant, vous n'avez rien à me reprocher... mais, du moins, qu'il me soit permis de répandre des pleurs que je ne puis retenir....

LE VISIR.

Enfin, Almanzor, connoissez votre accusateur; je vous ai cru coupable, je vous ai dénoncé....

VATHEK, *à part.*

Le perfide!...

ALMANZOR, *au visir.*

Vous avez fait votre devoir.

LE CALIFE.

Et je ferai le mien... Mais, Almanzor,

achevez de satisfaire ma curiosité; pourquoi m'avez-vous caché le mariage de Zulica?

ALMANZOR.

Seigneur, la princesse votre mère a désiré que je vous épargnasse le chagrin de connoître la foiblesse du prince : vous m'aviez laissé le maître absolu du sort de ma fille; depuis long-temps je la destinois à Nadir; et comme il a peu de fortune, je craignois, je l'avoue, que votre bonté pour moi ne vous fît blâmer cette alliance. Aussitôt que je m'aperçus de l'égarement du prince, je fis revenir secrètement Nadir; il épousa Zulica et repartit sur-le-champ. Par égard pour le prince, je crus devoir lui cacher quelque temps cette union. Zulica devoit aller rejoindre son époux; la maladie de la princesse votre mère a retardé son départ; enfin le jour en est fixé; nous avions trouvé un prétexte à son voyage, et au bout de quelques mois d'absence, je comptois déclarer la vérité.

LE CALIFE.

Mais, mon fils, vous m'aviez dit que vous aimiez Zulica depuis l'enfance.

VATHEK.

Je ne vous cacherai plus rien, seigneur, je croyois le visir dans mes intérêts; il vous aigrissoit et me trompoit...

LE VISIR.

Seigneur!...

VATHEK, *au visir.*

Du moins ne m'interrompez point... je ne veux que vous faire connoître : je pourrois peut-être désirer une autre vengeance; mais, ne craignez rien; Almanzor a su m'apprendre à pardonner les trahisons; il ne manque à sa gloire que de me voir généreux. Soyez tranquille, cette idée seule peut tout sur moi, elle me préservera de la colère et du ressentiment.

LE VISIR, *à part.*

C'en est trop, je ne puis souffrir tant de mépris!... (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LE CALIFE, *au visir.*

Restez; écoutez-le : vous répondrez après.

LE VISIR, *à part.*

Quelle affreuse contrainte!

VATHEK.

Trompé par une question artificieuse du visir, que j'ai prise pour un conseil, je vous ai dit, seigneur, que j'aimois Zulica depuis mon enfance; et, sans le savoir, par cette réponse, je rendois Almanzor plus coupable à vos yeux; mais ce malheureux amour ne m'occupe que depuis trois mois, et c'est Osmin, c'est le fils du visir qui me l'a fait connoître; sans lui peut-être je n'aurois jamais osé me l'avouer à moi-même. Osmin me vantoit sans cesse Zulica, ne me parloit que de ses charmes, de ses vertus; il me faisoit entendre qu'il soupçonnoit mes sentimens. Je l'écoutai d'abord avec indifférence, ensuite avec embarras; et bientôt ses discours me causèrent un trouble inexprimable. Il m'avoit appris que j'aimois; il fit plus, il m'en

arracha l'aveu. Hier, vaincu par ses importunités, je lui confiai ce malheureux secret qu'il ne désiroit obtenir que pour le trahir aussitôt. Enfin, aujourd'hui, c'est lui qui m'a pressé, conjuré, seigneur, de vous déclarer mes sentimens, en me persuadant de cacher cette démarche à Almanzor, et me promettant que le visir m'appuieroit de tout son crédit. Voilà, seigneur, l'exacte vérité.

LE CALIFE.

Je vois, mon fils, que les insinuations d'Osmin sont les principales causes de votre foiblesse; c'est ainsi que souvent les courtisans flattent les passions des princes, et même les font naître, afin de devenir leurs confidens ou pour assurer le succès de quelque intrigue secrète.

LE VISIR, *au calife.*

Seigneur, je prévois facilement ma disgrâce; daignez me déclarer vos volontés; je suis préparé à mon sort, et je saurai du moins le supporter avec courage.

ALMANZOR, *au calife.*

Ah, seigneur, songez aux services du

visir, songez que sa valeur fut plus d'une fois utile à l'état; il a versé son sang pour vous, il remplit avec éclat la place dont vous l'avez honoré : son inimitié particulière pour un seul homme, anéantiroit-elle à vos yeux le mérite de tant d'actions glorieuses? Eh! qu'importe à la patrie que le visir haïsse Almanzor!... D'ailleurs sa haine n'étoit fondée que sur son erreur; il m'a cru capable d'une ambition insensée; un jour il connoîtra, seigneur, que la réputation d'honnête homme, et l'amitié d'un prince tel que vous, peuvent suffire à l'ambition d'une grande âme. Mais mon zèle m'emporte et m'égare; il m'a fait oublier un instant que je parle au souverain le plus juste et le plus éclairé, et que de semblables conseils lui sont inutiles.

LE CALIFE, *au visir.*

Tels furent toujours les discours d'Almanzor en votre faveur, et dans le temps même où vous laissiez paroître toute votre haine pour lui! Sa gloire et sa générosité le vengent assez de ses ennemis... Je dois

de la reconnoissance à vos services, visir : conservez votre place ; et si vous désirez encore l'amitié de votre souverain, imitez Almanzor ; il vous a donné l'exemple des vertus qui peuvent l'obtenir. Et vous, mon fils, suivez-moi chez ma mère ; venez lui montrer un courage qu'elle n'osoit attendre de votre jeunesse, et qu'on devoit cependant se promettre des soins d'Almanzor. Venez voir Zulica pour la dernière fois ; lui faire vos adieux ; lui promettre de chérir l'estimable époux qu'elle a choisi ; venez prouver enfin, par un généreux empire sur vous-même, que vous serez digne un jour de régner.

VATHEK.

Oui, seigneur, vous ranimez mon âme!... Entre mon père et Almanzor, que je serois vil si je manquois de courage et de générosité ! L'un et l'autre me font adorer les vertus qu'ils m'enseignent.... Oui, je verrai Zulica sans foiblesse, oui, j'aimerai l'époux de Zulica !.... Eh ! pourrois-je envier le bonheur de Nadir... de Nadir qui

me fut si cher ; de Nadir, qui toujours m'a dit la vérité ?... Allons, seigneur, je brûle de vous suivre...

LE CALIFE.

Venez, mon fils ; venez, mon cher Almanzor...

VATHEK, *à part, en s'en allant.*

O Zulica ! je vous prouverai, du moins, que je méritois d'être aimé !... (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LE VISIR, *seul, après un moment de silence.*

Voila donc le fruit de ma politique et de toutes mes intrigues, le triomphe éclatant d'Almanzor !... Il a bouleversé toutes mes idées... La probité simple et constante doit-elle donc toujours anéantir les plus profonds complots de l'artifice ?.... et pour être heureux, enfin, faut-il être juste ? Mon fils !.... je l'ai perdu auprès

du prince; il faut, pour quelque temps, l'éloigner de la cour... Allons le retrouver.... Ah, puisse du moins cette triste expérience le frapper comme moi, et le convaincre que l'homme droit et vertueux finira toujours par déconcerter et confondre les détours, l'intrigue, l'envie et la haine. (*Il sort.*)

FIN.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

Le comte D'ANGLURES.
Le CHEVALIER, fils du comte.
Le marquis DE VALVILLE.
DORSAIN, } amis du chevalier.
VALMONT, } amis du chevalier.
BRUNEL, valet-de-chambre du chevalier.
ZÉPHYR, coureur du chevalier.

La scène est à Paris, chez le comte.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE.

.... The friendships of the world are oft'
confedracies in vice or leagues of pleasure.

CATO.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

BRUNEL, ZÉPHYR.

BRUNEL, *tenant un papier.*

VOILA donc votre mémoire, monsieur Zéphyr; pardi, vous avez eu bien de la peine à me le donner : vous craignez mon examen, et vous aimeriez mieux, je crois, traiter cette affaire avec M. le chevalier qu'avec moi.

ZÉPHYR.

Ma foi, il vaut toujours mieux n'avoir affaire qu'à ses maîtres.

BRUNEL.

Oui, quand ils n'ont que vingt-un ans, surtout; ils ne sont pas si près regardans qu'un vieux valet-de-chambre affectionné à leurs intérêts, n'est-ce pas?.... Mais, voyons donc ce mémoire.

ZÉPHYR.

Vous remarquerez, monsieur Brunel, qu'il comprend la dépense de deux mois...

BRUNEL. (*Il met ses lunettes.*)

Oui, oui.... (*Il lit tout haut.*) *Pour un bouquet de roses artificielles, neuf francs. Du douze, pour deux branches de jacinthe, trois livres.... Du vingt, pour six anémones...* Parbleu, vous aimez bien les fleurs!...

ZÉPHYR.

Avec tout cela, il n'y en a que pour cinq louis...

BRUNEL.

C'est une bagatelle en effet... Allons, allons, il faut prendre patience. (*Il continue.*) *Pour six paires de bas de soie, cinquante-quatre livres....... Pour huit paires de souliers brodés en paillettes,*

soixante-douze livres... Pour une plume couleur de rose... pour une plume blanche..... pour un panache noir et bleu, quatre louis... Mais, comment diantre, l'entretien d'une jolie femme n'est pas plus cher que le vôtre. Quelle folie!...

ZÉPHYR.

Je suis pourtant très-économe, je vous en réponds; demandez à M. de Valmont ce que lui coûte Rossignol, son coureur; vous verrez la différence.

BRUNEL.

Hé bien, j'en conclurai qu'il faut se passer d'un coureur...

ZÉPHYR.

Cela est bientôt dit; heureusement que tout le monde ne pense pas comme vous: tenez, monsieur Brunel, aujourd'hui un jeune seigneur sans coureur et sans chasseur, est un corps sans âme... Enfin, M. de Valmont, pour pouvoir garder Rossignol, a fait le sacrifice du meilleur cuisinier de Paris. Je suis sûr de cela.

BRUNEL.

Je crois que ceux qui vont dîner chez

lui ne trouvent pas ce sacrifice-là fort raisonnable... Mais, j'entends la voix de monsieur le comte... Allez m'attendre dans ma chambre, j'irai vous rejoindre tout à l'heure... (*Zéphyr sort.*) Quel plaisir peut-on trouver à dépenser plus de quatre mille francs par an pour un animal aussi inutile que celui-là !...

SCÈNE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, BRUNEL.

LE COMTE.

BRUNEL, allez voir ce que fait mon fils, et informez-vous de ses projets pour la journée.

BRUNEL.

Oui, monsieur. (*Il sort.*).

LE MARQUIS.

Je vous prie, mon cher comte, soyez discret; ne lui parlez point de la signature des articles; je me fais un vrai plaisir de jouir de sa surprise...

LE COMTE.

Sa joie l'égalera sûrement; il aime votre charmante fille avec une passion inexprimable...

LE MARQUIS.

Et, de son côté, Eugénie le préfère à tout autre.

LE COMTE.

Je crois qu'elle ne se repentira jamais d'avoir daigné le choisir. Mon fils a des défauts, je ne vous les ai point cachés; l'extrême douceur de son caractère le rend quelquefois trop facile, et la bonté de son cœur lui donne souvent une crédulité dangereuse. Sa franchise et sa sincérité, qui sont incomparables, le portent à juger toujours les autres d'après lui-même; non-seulement il ne soupçonne personne de mauvaise foi, mais il pense à peine qu'un vice si bas puisse exister. Tant de candeur a sans doute beaucoup d'inconvéniens; mais cette qualité précieuse est si estimable et si attachante, que ce n'est qu'avec les précautions les plus délicates qu'on doit entreprendre d'en modérer l'excès. La défiance

est surtout révoltante dans la jeunesse, et celui qui, à vingt ans, voit déjà les hommes tels qu'ils sont, sera inévitablement à quarante un misantrope outré. Cependant, comme la première règle pour instruire est d'être vrai, je n'ai point déguisé à mon fils qu'il existoit des âmes perverses et corrompues; mais, respectant la pureté de son cœur, j'ai passé légèrement sur ces peintures horribles et cruelles, affligeans détails qu'on a si souvent exagérés, et qui ne servent qu'à noircir les idées et à flétrir l'âme du jeune homme qu'on veut éclairer.

LE MARQUIS.

Je pense comme vous, et la conformité de nos principes sur l'éducation est le premier motif qui m'ait décidé à vous offrir ma fille. Vous eûtes l'honnêteté de m'avertir des défauts du chevalier, du goût naissant qu'il paroissoit alors prendre pour le jeu; nous lui imposâmes une épreuve de dix-huit mois. Déjà un an s'est écoulé depuis cette convention; et je suis si touché de l'exactitude avec laquelle il a gardé sa parole, de l'attachement qu'il a pour Eu-

génie, et de l'amitié qu'il me témoigne, que je ne puis me résoudre à différer davantage son bonheur; d'ailleurs, vous m'avez assuré qu'il n'a même jamais eu de passion réelle pour le jeu...

LE COMTE.

Oui, il n'étoit joueur que par air et par foiblesse. Il est instruit, il sait s'occuper; il a de l'esprit et de l'élévation dans l'âme: avec de semblables qualités, on devient rarement un joueur de profession. Mais à son entrée dans le monde, il a trouvé le goût du jeu si généralement répandu, il a vu tant de gens s'enorgueillir du titre de gros joueur, et, sans autre mérite en effet, être accueillis et recherchés dans la société, que le défaut de réflexion, ordinaire à son âge, le mauvais exemple et une vanité puérile, l'emportèrent facilement sur la raison et mes conseils.

LE MARQUIS.

Il faut véritablement bien peu de réflexion pour être séduit par cette prétendue considération dont les joueurs pensent jouir dans la société. On les prie à

souper, non pour leurs agrémens et les charmes de leur conversation, mais pour les établir autour d'une table, leur gagner de l'argent et les ruiner si l'on peut : voilà l'unique motif qui les fasse rechercher. Il faut avoir une vanité bien ingénieuse, pour pouvoir s'enorgueillir d'un succès qui n'est dû qu'à une semblable cause!

LE COMTE.

Enfin, mon fils maintenant me paroît penser à cet égard comme nous; je suis bien certain que, depuis un an, il n'a pas joué une seule fois; mais il est vrai qu'il a eu peu de sujets de tentation : il a voyagé l'hiver dernier; ensuite il a passé quatre mois à son régiment, dans une garnison où le jeu n'est point à la mode. Il n'y a que deux mois qu'il est de retour à Paris; pour bien constater sa conversion, peut-être faudroit-il attendre le retour du printemps, et laisser passer tout l'hiver...

LE MARQUIS.

Je reconnois là votre délicatesse, mon cher comte, et cette exacte et scrupuleuse probité qui vous inspire toujours

la crainte d'abuser de la confiance qu'on vous témoigne; pour moi, je suis sans inquiétude, et je ne veux plus différer une union de laquelle j'attends tout le bonheur de ma vie. Votre fils m'est devenu cher autant qu'il peut vous l'être; je ne trouve à blâmer dans sa conduite qu'une seule chose, et je me proposois de vous consulter là-dessus; c'est l'intimité de sa liaison avec deux jeunes étourdis qui ne me paroissent en rien dignes de son amitié...

LE COMTE.

Valmont et Dorsain?

LE MARQUIS.

Justement. Le premier, surtout, est un joueur décidé, et tous deux sont d'une fatuité, d'une suffisance!...

LE COMTE.

J'en conviens; mais mon fils a vingt-un an; il est dans le monde depuis quatre, je ne puis l'empêcher de vivre avec des jeunes gens de son âge; il a été fort recherché par Dorsain et Valmont, qui, par leur naissance du moins, font partie de ce qu'on appelle la *bonne compagnie*;

d'ailleurs, mon fils est persuadé que ce sont deux amis véritables; j'entreprendrois en vain de le dissuader, et j'ai pris le parti de les attirer chez moi l'un et l'autre, afin de faire observer peu à peu à mon fils les ridicules frappans dont ils sont couverts; et, de cette manière, je l'espère, je parviendrai insensiblement à lui ouvrir les yeux.

LE MARQUIS.

Allons, je m'en rapporte entièrement à vous, et je persiste dans mon dessein pour ce soir.

LE COMTE.

Vous avez bien fait vos réflexions?

LE MARQUIS.

Oui, je suis absolument décidé, je vais chez mon notaire...

LE COMTE.

Vous me comblez de joie, je l'avoue...

LE MARQUIS.

Je regarde ce jour comme le plus beau de ma vie...

LE COMTE.

Mon fils!... Quels seront ses transports!..

LE MARQUIS.

Mais de la discrétion, je vous prie...

LE COMTE.

Ah, soyez tranquille...

LE MARQUIS.

Vous viendrez me prendre à huit heures précises chez moi, pour m'amener ici...

LE COMTE.

Quoi! l'explication ne se fera point devant Eugénie?

LE MARQUIS.

Non, vous connoissez sa modestie et sa timidité; elle désire que le secret soit révélé au chevalier chez vous; elle craint, sans doute, de laisser paroître une émotion trop vive; ménageons sa délicatesse...

LE COMTE.

Ah, la source en est trop pure pour ne pas la respecter!.. Cette aimable pudeur est la grâce la plus touchante qui puisse embellir une femme; elle est le gage certain de l'innocence ou de la vertu. La coquetterie même, pour plaire et pour séduire, est souvent forcée d'en emprunter au moins l'apparence, et son art le plus raffiné, consiste surtout à la savoir feindre.

LE MARQUIS.

Ainsi, je vais dire à ma fille que tout est arrangé suivant ses desseins... A propos, vous ai-je montré le présent de noces que je destine au chevalier ?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

C'est le portrait d'Eugénie; il est charmant; cependant, avant de le donner, je veux savoir si le chevalier sera content de la ressemblance.... Mais nous causerons de tout cela tantôt. Adieu, à ce soir...

LE COMTE.

Je serai sûrement chez vous avant huit heures.

(*Le marquis sort.*)

LE COMTE, *seul.*

L'honnête homme!...... Quel bonheur pour moi de pouvoir donner à mon fils un tel beau-père, et une femme charmante!...

SCÈNE III.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

Hé bien, Brunel, que vous a dit mon fils de l'emploi de sa journée?

BRUNEL.

Ma foi, monsieur, ce n'est pas sans peine que j'ai pu le savoir; il est avec M. Dorsain et M. de Valmont qui font un tel train dans sa chambre...

LE COMTE.

Enfin, se prépare-t-il à sortir?...

BRUNEL.

Oui, monsieur, ils vont au petit Dunkerque acheter des boucles et des boutons, et puis au bois de Boulogne, et puis à la paume où ils dîneront et s'habilleront; ensuite ils se transporteront à la comédie italienne, d'où ils iront au Colisée, de là aux danseurs de

corde; enfin, ils souperont au Palais-Royal, et termineront la journée par le bal de l'opéra.

LE COMTE.

Mais voilà en effet une journée bien remplie!...

BRUNEL.

Bon, j'ai encore oublié deux ou trois choses; le détail étoit bien plus long... ils ont parlé d'un réveillon après le bal...

LE COMTE.

Appelez-moi mon fils...

BRUNEL.

Il m'a dit qu'avant de sortir il viendroit s'informer des nouvelles de monsieur... Ah, justement le voici.

LE COMTE.

Laissez-nous.

(*Brunel sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

APPROCHEZ, mon fils.... (*Il regarde à sa montre.*) Il est midi, et Brunel m'a dit que vous alliez sortir pour ne rentrer qu'à six heures du matin...

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je l'ai promis...

LE COMTE.

Et vous faites-vous une idée bien charmante d'une semblable journée?...

LE CHEVALIER.

Ah, point du tout, mon père, je vous assure...

LE COMTE.

Pourquoi donc l'employer d'une manière si frivole, si vous n'en devez même pas retirer le fruit d'un amusement passager?.... C'est qu'on vous l'a proposé, et que vous êtes foible, n'est-ce pas?....

La complaisance est sans doute une des qualités qu'on doit apporter dans la société; mais il faut cependant savoir y mettre des bornes; et c'est pousser bien loin les égards et la politesse, que de se sacrifier vingt-quatre heures de suite à la fantaisie des autres... D'ailleurs, mon fils, consacrer une journée entière à la plus vaine dissipation, n'en pas réserver du moins deux ou trois heures pour votre instruction particulière, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis : si vous embrassez un tel genre de vie, comment voulez-vous former votre esprit, perfectionner vos connoissances, apprendre votre métier, devenir enfin un homme estimable et un militaire distingué?

LE CHEVALIER.

Je ne compte pas non plus prendre une semblable habitude; naturellement j'aime à m'occuper...

LE COMTE.

Oui, mais c'est un goût qui s'éteint promptement s'il n'est entretenu avec le plus grand soin; et pour le conserver il

faut se faire une règle invariable de ne jamais perdre entièrement un seul jour.

LE CHEVALIER.

Hé bien, mon père, je renonce sans peine à cette partie; je dînerai ici, et j'irai seulement les retrouver à la paume un moment.

LE COMTE.

Non, sortez, ne rompez point votre engagement; mais soyez ici vers les sept heures et demie, je vous mènerai chez le marquis de Valville.

LE CHEVALIER.

Quoi! j'y serai reçu aujourd'hui? je croyois qu'Eugénie devoit aller voir sa tante à Saint-Germain...

LE COMTE.

Au lieu de cela, sa tante est ici...

LE CHEVALIER.

Ah, Dieu! et pouvant voir Eugénie, j'avois disposé de toute ma journée!... Que ne vous dois-je pas, mon père, de m'avoir averti!...

LE COMTE.

Vous l'aimez donc toujours avec la même vivacité?

LE CHEVALIER.

Si je l'aime!.. Ah, tout mon bonheur est attaché à l'obtenir, à me rendre digne d'elle... Hélas, il faut attendre encore six mois, six mortels mois! Croyez-vous, mon père, que M. de Valville n'abrégera pas une épreuve si longue et si cruelle?....

LE COMTE.

Non, ne vous en flattez point; il est inflexible à cet égard. Vous savez l'aversion décidée qu'il a pour les joueurs; vous avez aimé le jeu; vous avez promis d'y renoncer; il n'exige qu'une épreuve de dix-huit mois; vous vous y êtes soumis; vous devez donc la subir sans vous plaindre. D'ailleurs, M. de Valville, en craignant que vous n'ayez conservé du goût pour le jeu, ne forme en même temps aucun doute sur votre probité, il ne veille point sur votre conduite, ne fait point épier vos démarches; il se repose entièrement sur votre parole et votre bonne foi...

LE CHEVALIER.

Ah, mon père, il me rend justice, je

suis incapable de le tromper; si j'avois eu le malheur de jouer et de perdre audelà de nos conventions, j'aurois du moins la franchise de l'avouer... mais je suis bien sûr que ma sincérité ne sera jamais exposée à cette épreuve cruelle. Le sacrifice qu'il m'a demandé me coûte si peu!... Hé, quel est celui qui pourroit me paroître pénible, avec la récompense qui m'est promise?..... Je vous proteste que sans peine et sans effort, je ne joue que lorsque cette complaisance est absolument un devoir de société, et que depuis un an je n'ai même point encore perdu cette somme modique à laquelle vous m'avez ordonné de m'arrêter.

LE COMTE.

Persévérez dans cette conduite, mon fils, elle sera d'autant plus estimable en vous, que vous avez pour amis deux joueurs décidés...

LE CHEVALIER.

Mais, Dorsain n'est pas joueur....

LE COMTE.

Il l'est beaucoup trop encore pour sa fortune; et Valmont?....

LE CHEVALIER.

Il est vrai, il aime le jeu; mais je l'ai vu plus d'une fois former le projet d'y renoncer.

LE COMTE.

Oui, quand il en est maltraité. D'ailleurs, que feroit-il s'il ne jouoit pas? Il n'a ni instruction, ni conversation, ni attachement, ni fortune à perdre; car on dit qu'il est entièrement ruiné; ainsi, si j'étois son ami, je le regarderois jouer avec autant d'indifférence, que j'éprouverois de chagrin en voyant un homme aimable, honnête et sensible, se livrer à cette funeste passion, produite souvent par l'oisiveté, mais fortifiée par l'avarice, entretenue par de folles espérances, et qui enfin ouvrant le cœur aux désirs immodérés et bas de la cupidité, ne respectant ni les liaisons, ni l'amitié, et cherchant ses succès dans le malheur des autres, par une juste punition, ne trouve, après tant d'égaremens, que la ruine et le repentir.

LE CHEVALIER.

Valmont, je l'espère, évitera cette af-

freuse destinée; il est vrai qu'il n'a pas d'instruction, mais il a un cœur excellent; il est d'une gaîté très-aimable, et d'un naturel!...

LE COMTE.

C'est-à-dire qu'il est étourdi, inconsidéré; qu'il dit sans réflexion tout ce qui lui passe par la tête, et qu'il est bien bruyant et bien impoli : voilà ce que vous appelez du naturel, et voilà précisément *le naturel* dont il faudroit se défaire. Il est assez commun que la juste aversion qu'inspire la pédanterie, fasse tomber dans l'extrémité contraire, et porte à louer et à admirer l'ignorance et la grossièreté; mais le bon goût doit nous préserver de l'un ou de l'autre excès, et nous apprendre à n'estimer l'instruction qu'autant qu'elle est dépouillée d'affectation et d'apprêt, et à n'aimer le naturel que lorsqu'il se produit sous une forme agréable.

LE CHEVALIER.

Je vois avec peine, mon père, que vous avez de grandes preventions contre Valmont et Dorsain; ah, le dernier surtout, si vous le connoissiez mieux, vous

l'aimeriez, mon père, j'en suis sûr; il a une âme d'une sensibilité, une chaleur dans son amitié!...

LE COMTE.

Oui, *chaleur*, *force*, *enthousiasme*, voilà ses expressions, et vous vous laissez prendre à ce galimatias! Vous connoîtrez un jour, mon fils, que ce pompeux langage n'est point celui du cœur; le sentiment donne souvent des idées sublimes, mais toujours il les exprime avec simplicité!.. Enfin, je vous l'avoue, vos deux amis ont un vice horrible à mes yeux, et qui me les rendra à jamais insupportables...

LE CHEVALIER.

Mais, quel est-il?

LE COMTE.

La fatuité.

LE CHEVALIER.

Ah, Dorsain est trop passionné pour être fat!...

LE COMTE.

En effet, on n'est point fat et passionné, vous avez raison; mais votre

ami est incapable d'éprouver une passion véritable...

LE CHEVALIER.

Ah, mon père, je vous assure...

LE COMTE.

Vous êtes son confident, et je ne le suis pas. Hé bien, que diriez-vous si je vous apprenois que je sais comme vous tous ses prétendus secrets?

LE CHEVALIER.

J'avoue que j'ai peine à croire...

LE COMTE.

Il porte toujours sur lui deux portraits de la même personne; l'un dans une bague, l'autre dans un porte-feuille; il a des cheveux et un chiffre dans une montre; les cheveux sont noirs... et, pour vous donner un détail plus positif, le portrait de la bague ne représente qu'un profil, et celui du porte-feuille représente la personne en habit de bal. Hé bien, suis-je instruit?...

LE CHEVALIER.

Je ne reviens pas de ma surprise; comment se peut-il?...

LE COMTE.

Jugez à présent, mon fils, si un homme capable de tant d'indiscrétion, et qui, pour satisfaire la plus méprisable vanité, manque au secret qu'il a promis, trahit à la fois la confiance et l'honneur : jugez si un tel homme est honnête et sensible, et s'il est digne d'être aimé!...

LE CHEVALIER.

Je suis confondu, mais cependant je ne puis me persuader que Dorsain ait un mauvais cœur... Il y a quelque chose là-dessous qu'il m'expliquera.

LE COMTE.

Je doute fort qu'il puisse se justifier... Mais, j'entends du bruit; on vient...

LE CHEVALIER.

Ce sont eux, sans doute, qui me cherchent... Mon père, je dînerai ici; à quelle heure irons-nous chez M. de Valville?

LE COMTE.

A huit heures; je sortirai, je reviendrai vous prendre. Adieu, mon fils; je vois vos amis, je vous laisse. (*Il sort.*)

LE CHEVALIER.

Je meurs d'envie de m'expliquer avec Dorsain... il me seroit affreux de perdre mon estime pour lui!...

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

VALMONT.

Mais, chevalier, à quoi t'amuses-tu donc? Il est une heure, partons... Ah, que je te conte auparavant... je viens de faire une jolie découverte, Dorsain est *glukiste;* nous venons d'avoir une dispute sur la musique, mais une dispute à nous brouiller... Le sage Brunel est accouru tout effrayé à nos cris; il a véritablement pensé que nous allions nous battre...

LE CHEVALIER.

Quelle folie!... Mais, comment pouviez-vous établir une semblable discus-

VALMONT.

Comment! encore un déserteur... chevalier, vous n'êtes pas de bonne foi; l'autre jour vous paroissiez charmé de Roland.

LE CHEVALIER.

J'en conviens...

VALMONT.

Par conséquent, Gluk est donc *un barbare.*

LE CHEVALIER.

Voilà une belle conclusion.

VALMONT.

Je ne l'ai point imaginée; l'idée n'est pas de moi, mais elle est reçue du moins.

DORSAIN.

Enfin, il faut pourtant savoir avec qui l'on vit. Chevalier, expliquez-vous; êtes-vous glukiste?

LE CHEVALIER.

Non.

VALMONT.

Mais, qu'êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ni picciniste, ni glukiste; c'est-à-dire que je suis raisonnable.

VALMONT.

Quoi ! sans état, sans existence, un personnage neutre !.... Ah ! cela est bien médiocre...

LE CHEVALIER

Mais savez-vous pourquoi je ne suis d'aucun parti, c'est que j'aime véritablement la musique, et que ce goût, fondé sur quelques connoissances, m'a préservé des malheureuses préventions auxquelles vous vous livrez l'un et l'autre, et qui vous font perdre tant de plaisir.

DORSAIN.

Mais, cependant, il n'est pas possible d'admirer également deux compositeurs...

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc? leurs talens, quoique différens, ne peuvent-ils pas être également admirables dans leur genre?

VALMONT.

Ainsi, chevalier, tu trouves donc que nous autres chefs de parti nous n'avons pas le sens commun? que nous sommes des imbéciles, des ignorans?...

LE CHEVALIER.

Je ne me servirai jamais de semblables expressions; ce seroient celles de l'enthousiasme et de la passion, qui ne s'écartent que trop souvent des égards de la politesse et de l'honnêteté : mais la raison est toujours indulgente dans ses jugemens, et modérée dans ses critiques.

VALMONT.

L'aversion des deux partis sera peut-être tout le fruit que tu retireras de ta prétendue sagesse.

LE CHEVALIER.

La crainte d'éprouver une injustice ne m'empêchera jamais de dire la vérité.

DORSAIN.

Moi, j'ai trop de chaleur pour avoir tant de modération, je l'avoue; j'ai une tête ardente, qui m'emporte malgré moi

VALMONT.

Dorsain, je sais bien pourquoi vous êtes devenù glukiste; c'est une affaire de sentiment; on l'a exigé de toi. Allons, allons, conviens-en; cela est respectable, d'ailleurs....

DORSAIN.

Quelle extravagance!.... ne parle point du sentiment, tu n'y entends rien.

VALMONT.

Peux-tu dire cela, après ce que je t'ai confié hier?... quand la tête me tourne... je conterai cette histoire au chevalier quelque jour; il sera bien étonné... ma foi, pour le coup, je suis pris, et très-sérieusement... Mais, quelle heure est-il? nous nous oublions; et le petit Dunkerque... chevalier, je suis impatient de te faire voir les boucles que j'ai commandées... A propos, connois-tu ma chaîne de montre? (*Il la lui donne.*) N'est-ce pas, qu'elle est charmante?

LE CHEVALIER.

Voilà des cheveux de la plus jolie couleur...

VALMONT, *avec une extrême fatuité.*

Cheveux de pendus... cheveux de pendus... au vrai, ils sont si jolis, que c'est presque une indiscrétion de les porter, car on doit les reconnoître.. Ils ont une grande réputation, ces cheveux-là......

chevalier vous les avez admirés hier au bois de Boulogne.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Comment!

VALMONT.

De grâce, que ceci ne vous passe jamais.

DORSAIN.

Oh, le chevalier est discret, je te réponds de lui. A propos, Valmont, êtes-vous prié au bal chez madame de Saint-Ange?

VALMONT.

Oui, mais je n'irai point.

DORSAIN.

Pourquoi?

VALMONT.

C'est que j'ai des torts affreux avec madame de Saint-Ange; il faudroit essuyer des reproches... Au reste, je serois en fond pour en rendre; car elle est d'un caprice et d'une coquetterie!....

DORSAIN.

Je t'ai vu occupé d'elle un moment....

VALMONT.

Sûrement; toute coquette a le droit

de nous attirer; mais pour un moment, comme tu dis..... D'ailleurs, c'est un objet assez curieux à observer, qu'une coquette...

DORSAIN.

Oui, mais l'examen est bientôt fait; et puis elles se ressemblent toutes; c'est toujours la même chose.

VALMONT.

Cela est vrai; cependant il est bien plaisant de leur persuader qu'on est la dupe de leurs artifices et de toutes ces petites ruses si connues, que chacune en particulier croit avoir eu la gloire d'imaginer la première.

DORSAIN.

Moi, je suis excédé des coquettes...

VALMONT.

Elles sont insipides à la longue, cela est certain....

DORSAIN.

Hortense, par exemple; connoissez-vous rien de plus ennuyeux?

VALMONT.

Elle est bien jolie pourtant...

DORSAIN.

Mais toutes ces mines, cette occupation continuelle de sa parure...

VALMONT

Vous n'êtes qu'un ingrat; toute cette affectation ne vient-elle pas du désir de vous plaire?...

DORSAIN.

Hé bien, par reconnoissance, je voudrois qu'elle fût un peu mieux éclairée sur le choix des moyens...

VALMONT.

Mais il faut de l'esprit pour choisir, et elle n'a pas le sens commun... Moi je l'aime beaucoup, Hortense; je la regarde, je ne l'écoute point, ce qui est d'autant plus facile, qu'elle parle avec une telle distraction, que jamais elle n'entend la réponse qu'on lui fait; de temps en temps, cependant, je réveille son attention par quelque éloge sur sa figure, ou en critiquant celle d'une autre jolie femme; alors elle fait ses grands rires forcés; j'admire le naturel de sa gaîté; je lui dis qu'elle est piquante à

l'excès, et de cette manière nous sommes très-joliment ensemble.

DORSAIN.

Mais, chevalier, entendez-vous tout ce qu'il conte, Valmont?... Avoir l'effronterie de dire à Hortense qu'elle est piquante et naturelle!... Véritablement cela est inouï...

LE CHEVALIER.

En effet, elle ne devoit pas s'attendre à cette espèce de louange...

VALMONT.

Mais, que voulez-vous, je me conforme au goût de mon siècle. Toutes les femmes ont la prétention d'être *piquantes, naturelles et gaies.* Je sais bien qu'autrefois on leur plaisoit en les louant sur la réserve et la modestie; mais à présent, la timidité n'est plus qu'une disgrâce, et la douceur qu'une preuve de bêtise. Enfin, de l'assurance, un ton tranchant et décidé, des éclats de rire perçans et redoublés, voilà les qualités qui seules aujourd'hui peuvent distinguer une jeune et jolie femme.

LE CHEVALIER.

Pourquoi les confondre toutes avec cinq ou six que vous connoissez, et qui, peut-être, ressemblent à ce portrait? Moi, j'en vois beaucoup qui n'ont aucuns de ces ridicules; il me semble même qu'en général l'éducation des femmes est infiniment plus soignée que celle des hommes. On ne nous fait apprendre que le latin, que nous oublions; on leur donne des talens agréables, qu'elles conservent; on leur enseigne à s'exprimer avec grâce dans leur langue; elles parlent plus purement que nous, et sûrement écrivent mieux (1); elles ont aussi plus de goût, plus de littérature; elles lisent davantage; enfin, il me semble qu'elles sont assez vengées de nos critiques, de nos froides plaisanteries, et de nos déclamations, par la supériorité très-marquée qu'elles ont acquise sur nous.

---

(1) Les femmes et les hommes ne sont point ici comparés comme auteurs; on ne parle que des gens du monde, et du genre d'écrire épistolaire.

VALMONT.

Te voilà le chevalier zélé des femmes, à ce qu'il me paroît... mais cela est tout simple quand on a une *grande passion*.

LE CHEVALIER.

Oui, cela est certain, lorsqu'on aime véritablement une seule femme, on les respecte toutes; ainsi, tu les tournes en ridicule, je les défends; cela est dans l'ordre.

VALMONT.

Mais je te dis que j'ai une *passion* aussi, moi; tu ne veux pas me croire, ce n'est pas ma faute.... Ah çà, allons-nous-en donc...

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, Valmont, mais je ne puis aller dîner avec vous...

DORSAIN.

Comment donc?

VALMONT.

Tu te laisses gouverner comme un enfant; je parie que ton père t'a défendu de venir avec nous?

LE CHEVALIER.

Il auroit le droit de me donner des

ordres, et sûrement je m'y conformerois. Mais, dans cette occasion, il ne m'a rien prescrit; et tout naturellement, j'ai affaire...

DORSAIN.

Une affaire de cœur, donc?...

LE CHEVALIER.

Enfin, il m'est impossible de sortir.

VALMONT.

On ne sait sur quoi compter avec toi.... Mais où donc dînes-tu?

LE CHEVALIER.

Ici...

DORSAIN, *à Valmont.*

J'ai envie de rester avec lui...

VALMONT.

Allons, bon... et la paume?

DORSAIN.

Nous irons vous y retrouver, n'est-ce pas, chevalier?

LE CHEVALIER.

Volontiers. Vous ne dînez qu'à trois heures?

VALMONT.

Oui... C'est donc là votre dernier mot?

LE CHEVALIER.

Oui, pour ce qui me regarde.

DORSAIN.

Et moi aussi.

VALMONT.

A quelle heure viendrez-vous nous voir ?

LE CHEVALIER.

Sur les quatre heures.

VALMONT.

Fort bien.... Adieu.

DORSAIN, *à Valmont.*

Ecoute-donc... si tu trouves la comtesse Henriette au bois de Boulogne, dis-lui de ma part...

VALMONT.

Quoi ?...

DORSAIN.

Rien, rien.... toute réflexion faite.... je la verrai ce soir au bal...

VALMONT.

Comment! un rendez-vous au bal ?.... vous en êtes là ?... Si cela est su, tu te feras des affaires avec une certaine personne....

DORSAIN.

Valmont, point de plaisanterie là-dessus, je vous prie.

VALMONT.

J'aime ton sérieux!... tu es bien le plus grand hypocrite!.... tu n'as pas d'autres commissions à me donner? Adieu, messieurs, je vous souhaite bien de l'amusement. Raisonnez, philosophez tout à votre aise..... Mais, chevalier, prends garde à Dorsain, il te pervertira, je t'en avertis; c'est un beau parleur, cependant je t'assure qu'au fond de l'âme il ne vaut pas mieux que moi.... Allons, adieu; à ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, DORSAIN.

DORSAIN.

Il a une bien mauvaise tête, Valmont!...

LE CHEVALIER.

Profitons du moment où nous sommes seuls, mon cher Dorsain...

DORSAIN.

Qu'avez-vous à me dire?

LE CHEVALIER.

Une chose qui, sans doute, vous affligera beaucoup...

DORSAIN.

Vous m'inquiétez...

LE CHEVALIER.

Les secrets que vous m'avez confiés il y a huit jours, n'en sont plus pour personne; imaginez que mon père même en est instruit, et avec un détail...

DORSAIN.

Quoi! ce n'est que cela?

LE CHEVALIER.

Cette indifférence me surprend...

DORSAIN.

L'indiscrétion ne vient pas de moi, je vous assure; mon cœur rempli d'un sentiment dont il est uniquement occupé, avoit besoin de s'épancher dans le sein de l'amitié; mais je n'ai parlé qu'à vous seul de cette aventure; et j'ai été confondu, *atterré*, en apprenant, il y a quelques jours, qu'elle étoit sue de tout le monde. Savez-vous de qui l'on tient ces détails? De la personne même qui avoit le plus d'intérêt à les cacher Oh, nous avons eu une scène à ce sujet!... Les femmes sont d'une imprudence!... J'en suis furieux... Mais est-ce ma faute?

LE CHEVALIER.

Il est bien extrordinaire qu'une femme soit assez extravagante...

DORSAIN.

Voilà comme elles sont toutes... La petite vanité de fixer un homme qui a quelque succès dans la société, leur tourne la tête... Les confidences vont leur train; les amies, par jalousie ou par légèreté, ne peuvent

se taire, et tout se sait... Cela est odieux, pour moi surtout, qui ai toujours aimé le mystère avec passion. Mais parlons de toi, mon cher chevalier, quand te maries-tu donc?

LE CHEVALIER.

Hélas! ce ne sera que dans six mois.

DORSAIN.

Elle est charmante, mademoiselle de Valville... Mais son père est un original, quoi que tu puisses en dire : par exemple, t'avoir interdit le jeu est une tyrannie aussi singulière... et aussi absurde... Car enfin, une fois marié, tu seras ton maître...

LE CHEVALIER.

Mais je ne le serai jamais de jouer, puisque je n'épouse sa fille qu'à condition de renoncer pour toujours au jeu...

DORSAIN.

C'est donc un excellent parti que mademoiselle de Valville?

LE CHEVALIER.

Oui, pour moi, puisque je l'aime...

BRUNEL, *survenant.*

Monsieur, on a servi.

DORSAIN.

Allons... Brunel, je vous prie, dites à mon chasseur qu'il aille chez moi chercher mes lettres.... (*Au chevalier.*) Tu me permettras d'en écrire une chez toi après dîner, n'est-ce pas?...

LE CHEVALIER.

Oui... Allons, viens. (*Ils sortent.*)

BRUNEL, *seul.*

Il voudroit bien qu'on crût que c'est un billet doux qu'il se propose d'écrire; mais je gagerois, moi, que ce sera une lettre pour quelque créancier... Pardi, si j'étois femme, de pareils fats ne me plairoient guère!..... Ah! plaise au ciel que tous ces godelureaux-là ne puissent jamais parvenir à gâter mon jeune maître!... (*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

OUI, Brunel, je connois votre sincérité... Et véritablement vous ne trouvez aucun changement dans le caractère de mon fils?

BRUNEL.

Non, monsieur, il est encore le même, honnête, bon, franc; il aime mademoiselle Eugénie plus que lui-même... Mais il a deux amis qui ne lui ressemblent guère!... et je crains qu'avec le temps...

LE COMTE.

Écoutez, Brunel, je suis obligé de sortir; mon fils rentrera sans doute avant moi, faites-lui voir ce portrait... (*Il lui donne des tablettes.*) Dites-lui qu'on me

l'a envoyé pour avoir mon avis sur la ressemblance...

BRUNEL, *prenant les tablettes.*

Ah! bon Dieu, comme il est frappant!...

LE COMTE.

Et si, par hasard, mon fils n'étoit pas rentré à sept heures, vous l'enverriez chercher à la paume; entendez-vous?

BRUNEL.

Oui, monsieur. (*Le comte sort.*)

SCÈNE II.

BRUNEL, *seul, considérant le portrait.*

La voilà bien!... avec son petit air rusé... et ses grands yeux noirs si brillans.... Cela est drôle, il y a de la malice et de la douceur dans ce minois-là... Ma foi, voilà de jolies tablettes!.... et l'entourage est superbe : Dieu me pardonne, cela ressemble à un présent de noces! Mais cependant le mariage, dit-on, ne se fera que cet été... (*Il regarde à sa montre.*)

Il est cinq heures et demie, M. le chevalier m'a dit qu'il reviendroit à six... Ah, le voici, je crois, car j'entends son coureur.

SCÈNE III.

BRUNEL, ZÉPHYR.

BRUNEL.

Monsieur le chevalier vient-il, Zéphyr?

ZÉPHYR.

Oh, non, pas de si tôt...

BRUNEL.

Il est toujours à la paume?

ZÉPHYR.

Non, ils n'ont joué à la paume qu'un moment, et ensuite ont été chez M. le baron d'Albain, qui demeure tout auprès du jeu de paume, et qui donnoit un grand dîner aujourd'hui.

BRUNEL.

Bon, un dîner de jeu, je parie?...

ZÉPHYR.

Oui, l'on dit que la partie est superbe...

BRUNEL.

Et M. le chevalier est entré là ?...

ZÉPHYR.

Il ne s'en soucioit pas ; mais il a trouvé au jeu de paume un billet qui l'invitoit d'y aller ; et M. Dorsain l'y a entraîné presque malgré lui.

BRUNEL.

Et pourquoi êtes-vous revenu ?...

ZÉPHYR.

Monsieur m'a envoyé dire à son cocher de ne pas venir le chercher, parce que M. de Valmont le ramènera. Mais je ne le trouve point son cocher.

BRUNEL.

Il est là-haut dans l'antichambre...

ZÉPHYR.

C'est bon, j'y vas... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BRUNEL, *seul.*

Ce dîner de jeu me fait de la peine.... Pourquoi s'est-il laissé conduire là?... Oh, sûrement, il ne jouera pas; mais, quelle folie d'aller s'exposer ainsi de gaîté de cœur à la tentation!.... On vient.. Comment donc, c'est lui...

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, VALMONT, DORSAIN, BRUNEL.

LE CHEVALIER.

Brunel, donnez-moi la clé de mon cabinet.

BRUNEL, *à part.*

Comme ils ont l'air triste!..... (*Il lui donne la clé.*) La voilà, monsieur.

LE CHEVALIER, *à Valmont et à Dorsain.*

Attendez-moi ici, je vais revenir.... (*Il sort.*)

BRUNEL.

Tout ceci m'inquiète. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VALMONT, DORSAIN.

VALMONT.

Il est désolé, ce pauvre chevalier... Il a une peur de son père!... Mais, Dorsain, vit-on jamais une infortune pareille à la mienne! dans la même heure, je gagne deux mille louis à mon ami intime, et j'en perds cinq mille contre cet imbécille d'Albain! ma bête d'aversion!... Maudit trente et quarante, je n'y jouerai jamais.

DORSAIN.

Bon, tu recommenceras demain.

VALMONT.

Non, certainement... Que veux-tu? je suis ruiné...

DORSAIN.

Raison de plus pour jouer...

VALMONT.

Non, c'est un parti pris... Je suis entré dans le monde avec soixante mille livres de rente... si tu savois ce qui m'en reste... Ah, si je puis attraper ce que j'ai perdu, je jure bien que j'abandonnerai le jeu à jamais... Il me coûte ma fortune; il a ruiné ma santé, détruit mon repos; enfin, à mes dépens, j'en suis désabusé, dégoûté, excédé... Perdre cinq mille louis contre le baron d'Albain... un animal qui a deux cent mille livres de rente!... le plus mauvais joueur... et qui nous a donné un dîner détestable!.... je suis outré, je l'avoue.... Et toi, qu'as-tu fait?

DORSAIN.

Rien. Je perdois cinq cents louis, et je les ai gagnés au chevalier.

VALMONT.

Il te doit cinq cents louis.

DORSAIN.

Hé, mon Dieu, oui; ce qui m'afflige

beaucoup, je t'assure.... au reste, il vaut mieux qu'il les ait perdus contre moi que contre un autre, du moins je ne le presserai pas..

VALMONT.

Cela est tout simple; liés comme nous le sommes, de pareils procédés sont des devoirs... Mais cependant, lorsque d'un autre côté l'on a des dettes, et des dettes sacrées comme celles du jeu, il faut bien que l'honneur l'emporte sur l'amitié...

DORSAIN.

Assurément, et je suis à cet égard d'une délicatesse scrupuleuse... Au reste, le chevalier va se marier...

VALMONT.

Quelle fortune lui donnera sa femme?

DORSAIN.

Mais, vingt mille livres de rente, je crois.. tout au plus...

VALMONT.

Ce n'est guère... il en aura trente, lui?..

DORSAIN.

-Oui... et, d'ailleurs, de grandes espérances.

VALMONT.

Il auroit pu faire un mariage beaucoup plus riche.

DORSAIN.

Il est amoureux...

VALMONT.

Et romanesque de son naturel... et puis rempli de préjugés...

DORSAIN.

Il a médiocrement d'esprit...

VALMONT.

Oui; et je crois que nous aurons de la peine à le former; qu'en penses-tu?

DORSAIN.

Paix... je l'entends.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

LE CHEVALIER, *à Dorsain.*

VOILA toujours trois cents louis, demain je m'acquitterai du reste.

DORSAIN, *prenant les trois cents louis.*

Je t'assure, mon ami, que je reçois cet argent avec beaucoup plus de chagrin que tu n'as pu en avoir en le perdant..

LE CHEVALIER, *à Valmont.*

Soyez sûr aussi, Valmont, que vous serez payé demain.

VALMONT.

Hé, mon Dieu, ton exactitude et ta délicatesse me sont connues..... Véritablement, je ne me consolerai jamais de t'avoir engagé à jouer; j'espérois que tu gagnerois; je voulois t'acquitter... demande à Dorsain tout ce que je lui disois là-dessus tout à l'heure.

DORSAIN.

Il est réellement au désespoir...

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas pourquoi; c'est un si petit événement...

DORSAIN.

Il est certain que cette perte en est une fort grande pour une personne qui ne joue jamais; car, par elle-même, elle n'est pas assez considérable pour faire nouvelle; ainsi, chevalier, ne craignez pas que vos parens en soient instruits; vous êtes bien sûr de la discrétion de Valmont et de la mienne?

VALMONT.

Et je me suis assuré de celle de tous ceux qui étoient là. Perdre deux mille louis n'est assurément pas un grand malheur, mais c'en seroit un très-réel, si une cause aussi légère pouvoit retarder ton mariage, et je n'ai là-dessus nulle espèce d'inquiétude.

DORSAIN.

Personne n'en parlera, j'en réponds :

c'est une aventure si simple, qu'il est impossible d'avoir la tentation de la conter.

VALMONT.

En effet, il faut aujourd'hui des malheurs au jeu beaucoup plus considérables pour faire nouvelle; ce n'est pas à peu de frais qu'on devient célèbre dans ce genre. J'ai perdu avant-hier six mille louis, aujourd'hui cinq mille, et je me flatte à peine qu'on me fasse l'honneur d'en parler. Ah çà, chevalier, nous allons te laisser; demain nous dînons encore chez ce maudit baron; si tu veux y venir, je te donnerai ta revanche, tu n'as qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Je vous remercie... je ne suis point piqué...

DORSAIN.

Tu devrois y revenir; j'ai de bons pressentimens; je suis convaincu que nous gagnerons tous les trois, et que d'Albain sera ruiné...

VALMONT.

Je crois Dorsain inspiré; il me persuade...

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne veux ruiner personne.

VALMONT.

Adieu donc, chevalier, nous ne vous quittons que parce que vous avez affaire...

LE CHEVALIER.

Oui, j'entends mon père.

DORSAIN.

Si tu as besoin de moi, je suis à tes ordres.

LE CHEVALIER.

Non, je vais sortir.

VALMONT.

Allons, Dorsain..... A demain, mon cher chevalier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

DEUX mille cinq cents louis !... C'est donc ainsi que j'ai su garder ma parole ?... O ciel, j'ai pu dans le même instant oublier mes promesses, l'honneur et l'amour !.... Dorsain, Valmont !.... je les croyois mes amis !... Un même jour m'a tout enlevé : je dois abjurer une amitié trahie, renoncer à l'objet aimable auquel je ne suis plus digne de prétendre, et désabuser un père vertueux dont j'ai si lâchement trompé les espérances ! Ah Dieu !... (*Il tombe accablé dans un fauteuil.*)

SCENE IX.

LE CHEVALIER, BRUNEL.

BRUNEL, *tenant les tablettes.* (*A part.*)

Il est seul.... je vais m'acquitter de ma commission.

LE CHEVALIER, *se levant.*

C'est vous, Brunel ?... Que voulez-vous ?

BRUNEL.

C'est pour vous faire voir un assez joli bijou qu'on vient d'apporter...

LE CHEVALIER.

Il suffit ; Brunel, laissez-moi.

BRUNEL.

Ce sont des tablettes ; elles renferment un portrait, et l'on veut savoir si vous le trouverez ressemblant ; le voici...

LE CHEVALIER.

Ciel !... C'est Eugénie !...

BRUNEL.

Comme deux gouttes d'eau, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

A qui sont ces tablettes ?

BRUNEL.

A M. de Valville; je vous les laisse, monsieur; il va venir, vous les lui rendrez. Mais, monsieur, permettez-moi de vous faire une question : vous avez l'air triste; vous êtes, Dieu merci, incapable de faire une extravagance; ce n'est pas là ce qui m'inquiète; mais je devine que M. de Valmont ou M. Dorsain ont joué, et fait sans doute quelque lessive...

LE CHEVALIER.

Non, Brunel.... tranquillisez-vous..... allez... je désire être seul...

BRUNEL, *à part, en s'en allant.*

Ah! je suis moins tranquille que jamais. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, *seul, tenant le portrait d'Eugénie, et le regardant.*

Eugénie!.... Oh, pour la première fois, je vois, sans transports, votre image charmante! Que dis-je, hélas! dans cet instant je ne vous verrois vous-même qu'avec un sentiment pénible de crainte et de confusion.... Vous vous abusiez, vous m'estimiez... et vous allez me mépriser, me haïr!... Eugénie me mépriser!... et je supporterois la vie! Non... mais pourquoi me mépriseroit-elle?... Je pourrois cacher ma foiblesse; je pourrois, en me taisant, conserver mes espérances; et cependant, j'aime mieux renoncer au bonheur, que de tromper un seul moment... (*Il regarde le portrait.*) Voilà ses yeux!... voilà ce doux regard qui peint si bien la pureté de son âme!... Lorsqu'il se fixoit sur moi, j'ai cru souvent y découvrir l'expression naïve

d'une tendresse innocente!... Malheureux que je suis!... et désormais je n'y verrai que la colère et l'indignation!... Je ne puis soutenir la vue de ce portrait; il me déchire... Malgré tous les charmes de ce visage enchanteur, il n'offre plus à mon imagination troublée qu'un juge implacable, dont l'arrêt juste et cruel doit m'enlever sans retour toute la félicité de ma vie!.... (*Il le pose sur une table.*) Non, je ne la reverrai jamais. Comment soutiendrois-je ses reproches ou son dédain?... Je m'éloignerai, je fuirai... Elle me plaindra peut-être... Eh! puis-je m'en flatter?... Sans doute un choix plus heureux m'effacera de sa mémoire. Ah, de toutes les pensées qui m'accablent, voilà la plus insupportable!... Elle m'oubliera, je la perds... Je l'ai vue hier pour la dernière fois!... (*Il reprend le portrait.*) Est-il possible, ô ciel! Eugénie, l'adieu que je vous dis hier, étoit un éternel adieu!... Dans six mois je devois être le plus fortuné de tous les hommes, vous y consentiez!... Vous n'exigiez qu'un lé-

ger sacrifice, et vous n'avez pu l'obtenir!... et j'ose me plaindre de mon sort!... Que je suis vil et méprisable à mes yeux!... Je me fais horreur; chaque idée, chaque réflexion accroît ma honte et mon désespoir... et mon père va paroître! que lui dirai-je? comment oserai-je me présenter à ses yeux?... Ah, fuyons! Allons chercher Eugénie, tomber à ses genoux, implorer sa pitié... Eh! daigneroit-elle m'entendre? Et pourrois-je lui dire : j'ai trahi mon serment, je ne suis plus digne de vous? Non, non, il me seroit impossible de supporter son mépris et son ressentiment... Où donc trouverai-je une consolation?... Des consolations! hélas! en est-il qui puissent adoucir des peines si cruelles? (*Il retombe dans le fauteuil.*)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *dans le fond du théâtre, au comte.*

Ah çà, je me charge de l'explication, laissez-moi faire, je vous prie...

LE CHEVALIER, *se levant.*

On vient... Juste ciel, c'est mon père!...

LE COMTE, *toujours dans le fond du théâtre.*

Il tient le portrait d'Eugénie!...

LE MARQUIS.

Allons, avançons, je brûle de lui parler; je me fais d'avance une idée délicieuse de sa joie et de ses transports.

LE CHEVALIER, *à part.*

Où me cacher, grand Dieu!...

LE MARQUIS, *s'approchant.*

Que tenez-vous donc là, chevalier?...

Mais, que vois-je? vos yeux sont remplis de larmes!...

LE COMTE.

C'est l'effet qu'a produit la contemplation du portrait...

LE CHEVALIER.

Il est vrai... j'en conviens...

LE MARQUIS.

Cela est charmant... Il est fâché que nous l'ayons surpris dans ce moment d'attendrissement; mais, mon cher chevalier, livrez-vous sans contrainte à des mouvemens si tendres; vous aurez une femme et un beau-père dont cette aimable sensibilité fera tout le bonheur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il me perce l'âme...

LE COMTE.

Je parie, chevalier, que le portrait d'Eugénie vous a fait faire de tristes réflexions; je vois cela sur votre visage.

LE CHEVALIER.

Ah, je l'avoue... les plus cruelles réflexions... (*Il le remet sur la table.*)

LE MARQUIS.

Oui, oui; il aura pensé aux six mois d'épreuve qui lui restent à subir...

LE COMTE.

Tenez, vous renouvelez sa peine, ne l'avois-je pas deviné?

LE MARQUIS.

Allons, allons, voilà ce qui s'appelle aimer... Chevalier, si vous saviez à quel point vous me rendez heureux!...

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel affreux supplice!...

LE COMTE, *au marquis.*

S'il osoit, il se jetteroit à vos pieds dans ce moment...

LE CHEVALIER.

Oui, je devrois être à ses pieds... (*A son père.*) Aux vôtres...

LE MARQUIS.

Pour nous demander grâce?

LE CHEVALIER.

Non... je n'en espère point...

LE MARQUIS.

Vous me croyez donc inflexible ?...

LE CHEVALIER.

Vous le serez, vous devez l'être.

LE COMTE, *bas au marquis.*

Ne le faites donc plus languir...

LE MARQUIS.

Chevalier, embrassez votre second père. (*Il l'embrasse.*)

LE CHEVALIER.

Vous ! hélas !...

LE COMTE, *au marquis.*

Mais, parlez-lui plus clairement ; je vous assure qu'il ne vous comprend pas.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

D'abord, chevalier, reprenez le portrait d'Eugén e.

LE CHEVALIER.

Non... Il me tue...

LE MARQUIS.

Je vais donc vous rendre à la vie... Ce portrait est à vous...

LE CHEVALIER.

A moi !...

LE COMTE.

Mais, voyez comme il tremble !...

LE MARQUIS.

Qu'il me devient cher !... Soyez donc au comble de vos vœux. Certain à présent de votre sagesse, de votre amour, j'abrège une épreuve cruelle...

LE CHEVALIER.

Je respire à peine...

LE MARQUIS.

Je vous donne ma fille, vous signez les articles ce soir; et demain, demain matin vous épousez Eugénie...

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? ô ciel!... (*Il s'appuie contre la table.*)

LE COMTE.

Il est saisi, éperdu.... hors de lui-même...

LE MARQUIS.

Et pour que rien ne manque à votre bonheur, apprenez qu'Eugénie vous aime avec toute la tendresse dont son cœur est capable...

LE CHEVALIER.

Ah! se peut-il?...

LE MARQUIS.

Elle n'osa jamais vous le dire; mais elle m'en a fait l'aveu tout à l'heure encore en louant vos vertus et le sacrifice estimable que vous avez fait à la raison et à l'amour; elle ne pouvoit retenir ses pleurs. « Enfin, disoit-elle, s'il eût cédé aux dangereux conseils des faux amis qui l'entourent, et conservé l'odieuse passion du jeu, j'aurois sans doute facilement triomphé du penchant que j'ai pour lui; mais il est digne d'être aimé : il m'est donc permis d'avouer des sentimens qu'il a si bien justifiés, et qui vont faire le bonheur de ma vie. »

LE CHEVALIER.

Où suis-je?.. Eugénie!... Ah! laissez-moi respirer un moment...

LE COMTE.

Venez, venez, mon fils...

LE MARQUIS.

Le notaire vous attend, ne différons plus... venez...

LE CHEVALIER.

Arrêtez...

LE COMTE.

Quelle pâleur!... et quel égarement se peint dans ses yeux!...

LE MARQUIS.

Et quelle est donc la cause de cet affreux désordre? chevalier, mon fils...

LE CHEVALIER.

Moi, votre fils!...

LE MARQUIS.

Vous allez l'être...

LE CHEVALIER.

Non, jamais...

LE COMTE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!...

LE CHEVALIER.

Abandonnez un malheureux qui ne se connoît plus... Vous m'avez donné la mort... laissez-moi...

LE MARQUIS.

Juste ciel !...

LE COMTE.

Et que signifient, grand Dieu, ces farouches transports ?...

LE CHEVALIER.

Du moins la probité me reste encore ; elle exige le sacrifice de mon bonheur, de ma vie peut-être... N'importe, je dois n'écouter qu'elle... (*Il se jette aux pieds du marquis.*) Je suis indigne de vos bontés, j'ai trahi mes promesses ; je prévois ma sentence, j'y souscris ; mais n'achevez point d'accabler par votre haine un cœur déjà livré au désespoir.

LE MARQUIS, *le relevant.*

Ah ! que m'apprenez-vous ?...

LE COMTE.

Malheureux !... vous avez joué ?

LE CHEVALIER.

J'ai perdu deux mille cinq cents louis, aujourd'hui, tout à l'heure... Je manquois à mes résolutions, à mes sermens, dans l'instant même où tout se disposoit pour ma félicité prochaine. Je trahissois Eugénie dans le moment où, pour la première fois, elle osoit avouer sans contrainte ses sentimens!... J'étois aimé!... Hélas! hier, ce matin encore, quels transports cette certitude ne m'auroit-elle pas inspirés! Et maintenant elle ne sert qu'à me désespérer!... Encore si j'avois joui de la douceur inexprimable d'entendre cet aveu de sa bouche!... mais non, je ne devois jamais goûter un instant d'un bonheur pur, et j'étois réservé à d'éternelles douleurs.

LE MARQUIS.

Votre sort étoit dans vos mains, n'accusez que vous de vos peines.

LE CHEVALIER.

Hélas! je me plains, je me meurs, et ne cherche point à m'excuser... O mon père, quel fruit retirez-vous de tant de

soins qui me furent prodigués?... votre bonheur n'étoit fondé que sur le mien!... et je le savois!... Ah, je suis un monstre à mes yeux! Mais est-il possible, n'est-ce point une illusion? ai-je été capable d'oublier à la fois, dans le même instant, des devoirs si sacrés, et qui sont si profondément gravés dans mon cœur?...

LE COMTE.

Oui, vous avez détruit mon repos, anéanti mes plus chères espérances; vous perdez l'objet que vous aimez; et tous ces malheurs sont l'ouvrage d'un seul moment de foiblesse!... L'honnête homme est invariable dans ses résolutions, parce qu'il l'est dans ses principes; le sacrifice qu'il promet à la raison est un engagement sacré dont rien ne peut le dispenser; n'eût-il promis qu'au fond de son cœur, c'est assez, il est lié à jamais. Quel mérite a-t-on de former des résolutions vertueuses, si l'on ne sait pas les garder? Et l'âme la plus dépravée a mille fois abjuré ses égaremens. Frappée de l'éclat de la raison, et fatiguée du vice, elle a tenté

du moins de s'affranchir de ses honteuses chaînes!.... Oui, mon fils, enfin une fatale expérience vous l'apprend, celui qui peut manquer aux lois qu'il s'est prescrites lui-même, et qu'il a volontairement juré d'observer, ne doit sa vertu qu'aux circonstances, et son bonheur qu'au hasard.

LE CHEVALIER.

Ah! je sais à quel point ma faute est inexcusable; elle me coûte assez cher pour en connoître toute l'étendue! Dans un quart d'heure Eugénie sera désabusée!... elle me haïra!... Maintenant elle m'attend, le notaire est prêt... Eugénie pense à moi avec plaisir; elle se représente ma joie, mon bonheur; elle parle de moi peut-être! Elle croit qu'elle va signer l'engagement sacré qui nous unissoit pour toujours!... Et ce soir je serai détesté, proscrit et condamné par elle à ne jamais la revoir!... (*Au marquis.*) Dites-lui du moins dans quel moment j'ai eu le courage de vous avouer mon égarement; quand vous veniez me chercher, quand vous me donniez Eugénie!...

Daignez lui peindre mon désespoir, mon repentir; obtenez-moi sa pitié, préservez-moi de son mépris, s'il est possible... N'aigrissez point ses ressentimens, je vous en conjure au nom de votre tendresse passée pour un malheureux qui conservera jusqu'à son dernier soupir le souvenir de vos bontés et le remords affreux d'avoir mérité de les perdre.... Adieu....

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

LE MARQUIS.

Ah, c'en est trop... Arrêtez.

LE CHEVALIER.

Hé, que me voulez-vous?

LE MARQUIS.

Eugénie me fera des questions, je veux pouvoir y répondre. Vous ne m'avez fait aucuns détails...

LE CHEVALIER.

Quels qu'ils soient, ils ne peuvent m'excuser.

LE MARQUIS.

N'importe, je veux les savoir.

LE CHEVALIER.

Quel récit demandez-vous! et qu'il est

humiliant !... Mais vous le voulez, je dois obéir... On m'entraîna chez le baron d'Albain, on y jouoit au trente et quarante. Je refusai de jouer; mais Dorsain me persécuta, parce qu'on venoit de passer six fois de suite. Séduit par l'idée qu'on devoit manquer à la fin, je jouai, et je gagnai: dans ce moment Valmont, absent de la chambre, rentra; et j'appris que celui qui tenoit la main étoit de moitié avec lui: alors, pour ne point jouer contre lui, je voulus quitter; il se moqua de ma délicatesse, me demanda sa revanche. Je jouai, il passa sept fois, et sous prétexte de me racquitter, profita du trouble où j'étois d'avoir passé la loi qui m'étoit imposée; il m'engagea de continuer : ensuite je pris la main, je jouai encore une demi-heure, ne sachant où j'étois, ce que je faisois, ayant absolument perdu la tête; enfin, je me retirai, devant deux mille louis à Valmont, et cinq cents louis à Dorsain, qui avoit profité de ma déroute pour jouer contre moi.

LE COMTE.

Et voilà, mon fils, les deux hommes que vous appeliez vos amis!

LE MARQUIS.

Ce jour lui vaudra dix années d'expérience. Jusqu'à cette fâcheuse aventure, il n'eut que la vertu d'un jeune homme, celle de savoir fuir les occasions dangereuses. Désormais il en saura triompher. Un cœur honnête ne peut jamais s'égarer qu'une fois; sa faute même rend sa vertu plus solide par les tourmens, les remords et les réflexions, utiles et tristes fruits d'une première erreur. Voyez donc toujours en moi, mon cher chevalier, un père indulgent et sensible. Non, je ne renonce point à un titre si doux...

LE CHEVALIER.

Quoi! vous pourriez vous intéresser encore au sort d'un infortuné?...

LE MARQUIS.

N'oseriez-vous espérer rien de plus d'un cœur tel que le mien?

LE CHEVALIER.

Je crains de m'abuser... Non, il n'est pas possible...

LE MARQUIS.

Va, le noble aveu de ta faute n'a servi qu'à redoubler ma tendresse pour toi..... (*Il lui tend les bras.*)

LE CHEVALIER, *se précipitant.*

Ah, vous me rendez la vie!....

LE COMTE, *embrassant le marquis.*

O, mon ami!...

LE CHEVALIER, *embrassant son père.*

Mon père!...

LE MARQUIS, *pressant la main du chevalier.*

Aimable et vertueux jeune homme!...... Tant de franchise et de probité me sont de sûrs garans de votre conduite à l'avenir. Avant de m'expliquer, j'ai voulu connoître tous les différens mouvemens de votre âme, et j'ai vu que, malgré votre douleur, vous n'avez pu vous repentir

un instant de l'estimable aveu qui vous enlevoit toute espérance. Oui, plus que jamais vous êtes digne d'Eugénie...

LE CHEVALIER.

O bonheur inattendu!... Quelles obligations m'impose cet excès d'indulgence et de bonté! Ah, qu'elles me seront chères, qu'il me sera doux de les remplir!.. Quoi, vous me rendez Eugénie? Puis-je le croire?.. Mais, hélas, Eugénie elle-même voudra-t-elle me pardonner? Ce doute affreux empoisonne toute ma joie!...

LE MARQUIS.

Je connois son cœur, j'en réponds...

LE CHEVALIER.

S'il faut subir de nouvelles épreuves, je m'y soumets avec transport.. Après ce que j'ai justement souffert, ne serai-je pas trop heureux qu'elle daigne seulement me permettre l'espérance?

LE MARQUIS.

Non, non, la vraie générosité ignore comment on peut ne pardonner qu'à demi :

venez, ne faisons pas attendre le notaire plus long-temps.

LE CHEVALIER.

Le notaire!.. Grand Dieu! ce soir!...

LE COMTE, *au marquis.*

Ah, comment vous exprimer la reconnoissance...

LE MARQUIS.

Ne parlons que de notre bonheur... (*Il prend sur la table le portrait d'Eugénie.*) Je reprends ce portrait, chevalier, qui vous a fait répandre tant de pleurs, Eugénie vous le rendra, venez le recevoir de sa main...

LE CHEVALIER.

Quoi, je vais la revoir!... Je tremble... La joie, la crainte, tour à tour remplissent mon cœur...

LE MARQUIS.

Allons, allons...

LE CHEVALIER.

Hé bien, conduisez-moi donc à ses pieds...

LE MARQUIS.

Venez, mon cher chevalier...... Mais

donnons-lui le bras; car il chancelle et ne peut se soutenir. (*Le comte et le marquis lui donnent le bras.*)

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

Eugénie! hélas, que je désire, et que je redoute votre présence!... (*Ils sortent.*)

FIN.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.



PERSONNAGES.

M. DE BALMONT, conseiller au parlement.
DORVAL, fils de M. de Balmont.
DURAND, secrétaire de M. de Balmont.
MELCOUR, ami de Dorval.
SAINT-CLAIR, jeune maître des requêtes.
MOREL, jeune avocat.
Le marquis DE ROZELLES.
LA PIERRE, valet de M. Balmont.

La scène est à Paris, chez M. de Balmont.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE.

Chi s'arma di virtu, vince ogni affetto.
GUARINI, *Pastor fido.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un cabinet d'étude. On voit un bureau sur lequel sont posées deux lumières.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR.

CONTENEZ donc, mon cher Dorval, ces transports violens; à la fin, vous trahirez votre secret.

DORVAL.

Ah, Melcour! songez-vous que dans quelques heures, un arrêt irrévocable va décider du sort, de l'existence, de la fortune, de l'honneur enfin de M. de Saint-

Yves, du père d'Adélaïde!... (*Il regarde à sa montre.*) Il est sept heures du soir; et demain avant le jour les juges seront assemblés, et dans douze heures l'arrêt sera prononcé!...

MALCOUR.

Mais la cause de M. de Saint-Yves est d'une justice évidente; votre père en est le rapporteur; vous connoissez l'inaltérable équité de M. de Balmont; vous savez le poids que donnent toujours à ses conclusions la haute considération dont il jouit, sa probité reconnue, et l'étendue de ses lumières : sans intrigue, sans cabale, mais par le seul ascendant de l'esprit et de la vertu, n'est-il pas toujours sûr de ramener toutes les opinions à la sienne? Comment ces réflexions ne modèrent-elles pas l'excès des vives inquiétudes qui vous accablent?

DORVAL.

Vous me parlez des vertus de mon père; eh! qui les admire plus que moi? moi, qui vois avec détail l'austérité de sa vie et les sacrifices multipliés qu'il

fait sans cesse à ses devoirs!... Pénétré de la dignité de son état, il pense avec raison qu'il n'en est point de plus respectable lorsqu'on en remplit les obligations sacrées; et l'amour de l'humanité, une noble ambition de gloire, l'ont arraché depuis quinze ans à la dissipation et à tous les plaisirs de la société. Je m'enorgueillis justement d'être le fils d'un tel père; cette vive tendresse, cette profonde admiration qu'il m'inspire, furent, vous le savez, les premiers sentimens de mon cœur; et le temps et la raison n'ont fait que les fortifier encore. Mon père est sûrement le plus juste et le plus vertueux des hommes; mais enfin, Melcour, il est homme, il peut se tromper; malgré les plus pures intentions, ne peut-on pas s'abuser soi-même?... D'ailleurs, l'ennemi de M. de Saint-Yves, le marquis de Rozelles, est si adroit, si actif! Mon père est insensible aux sollicitations; mais l'intrigue a tant de ressources! Ah! je découvre mille sujets de crainte, et j'ai les plus noirs pressentimens.

MELCOUR.

Je ne vous conçois pas; il y a six semaines que vous ne doutiez pas du gain de ce procès; hier encore vous paroissiez tranquille.

DORVAL.

Il est vrai; mais demain il sera jugé!... Je tremble, et je vois tout en noir. Qu'en dit-on dans le monde?

MELCOUR.

Hé, que vous importe? de quel soin allez-vous vous embarrasser?

DORVAL.

On croit que M. de Rozelles gagnera?

MELCOUR.

Depuis que ce procès est commencé, M. de Rozelles va partout, et passe la moitié de sa journée à faire des visites, ce qui est un grand moyen de gagner les suffrages; d'un autre côté, M. de Saint-Yves, occupé de son affaire, se tient renfermé chez lui, ne voit que sa famille, son rapporteur et son avocat; ainsi, il est tout simple que le monde donne raison à son ennemi.

DORVAL.

Ah, ciel!... Mais on n'a donc pas lu les mémoires?

MELCOUR.

On n'a lu que ceux du marquis de Rozelles, parce qu'ils sont remplis de plaisanteries et de méchancetés; ceux de M. de Saint-Yves sont très-sages, très-persuasifs; ils contiennent d'excellentes raisons; mais aujourd'hui ce n'est pas tout cela qu'on cherche dans un mémoire : des personnalités, des injures, de la moquerie, une ironie piquante, voilà ce qui les fait lire; et les gens du monde sont, en général, si légers, si désœuvrés, si ennuyés, que, pourvu qu'on les fasse rire un moment, on a toujours raison avec eux.

DORVAL.

Mais un mémoire qui traite des affaires les plus importantes et les plus sérieuses, doit-il être plaisant?...

MELCOUR.

Que voulez-vous, mon ami, c'est une mode nouvelle, mais presque universelle; et malheureusement l'on doit craindre sa

durée, car il est beaucoup plus facile d'être railleur et bouffon, que d'être éloquent, noble et pathétique.

DORVAL.

Allons, M. de Saint-Yves perdra son procès; je m'y attends.

MELCOUR.

Vous auriez bien mauvaise opinion des magistrats, si vous les pensiez occupés de ces jugemens superficiels qui se forment dans le monde; que leur importe ce qui s'y dit? ne doivent-ils pas juger uniquement d'après les preuves et leur conscience.

DORVAL.

Melcour, dites-moi, vous voyez mon père tous les jours, plusieurs fois on lui a parlé de cette affaire en votre présence; pour qui croyez-vous qu'il penche en secret?

MELCOUR.

Mais, vous le connoissez mieux que moi.

DORVAL.

Hélas! quand on prononce le nom de M. de Saint-Yves, j'ose à peine le regar-

der; il me semble alors que mon secret est écrit sur mon visage; et si mon père le pénétroit, il se récuseroit, j'en suis sûr, il a une délicatesse si scrupuleuse!... Quand je vis en Lorraine, il y a dix-huit mois, pour la première fois, mademoiselle de Saint-Yves, cette cruelle affaire étoit déjà commencée; dès-lors je conçus l'idée de faire conseiller à son père de choisir le mien pour rapporteur, et cette raison m'engagea seule à cacher une malheureuse passion dont tant de contrainte, d'inquiétude et de mystère ont encore augmenté la violence. Je crains la pénétration de mon père, et surtout cette vivacité qui m'est naturelle, et qui vingt fois déjà a pensé me trahir; ainsi, loin d'avoir la témérité d'examiner ses mouvemens, je ne songe qu'à lui dérober les miens. Mais vous, Melcour...

MELCOUR.

Sur les affaires, M. de Balmont est impénétrable; par intérêt pour vous, je l'ai bien étudié; mais sa prudence dérouteroit encore un observateur beaucoup plus expérimenté que moi.

DORVAL.

Il est contre M. de Saint-Yves, j'en suis sûr.

MELCOUR.

Bon, voici du nouveau! Vous venez donc de faire cette découverte dans l'instant?

DORVAL.

Et Durand, son secrétaire, La Pierre, son laquais, et toute la maison, sont pour M. de Rozelles, je n'en doute pas.

MELCOUR.

Réellement, vous extravaguez; mais, quand cela seroit, M. de Balmont se laisse-t-il gouverner par Durand? se repose-t-il entièrement sur lui du soin d'examiner les papiers? se contente-t-il des simples extraits faits par un secrétaire? D'ailleurs, ce Durand lui-même n'est-il pas un honnête homme? Il est ici depuis six ans: M. de Balmont, avant de le prendre, fit les informations les plus exactes sur sa conduite et sur sa vie entière; et, en se l'attachant, il lui assura un sort suffisant pour mettre au-dessus de toute corruption un homme

infiniment moins vertueux que Durand. « Je veux, disoit M. de Balmont, que mon secrétaire soit assez à son aise pour n'être jamais tenté par une offre secrète et vile. Quel droit aurois-je de lui défendre de recevoir de l'argent, si je ne lui procurois pas un sort agréable? Enfin, ajoutoit-il, la bassesse d'un secrétaire rejaillit sur son maître, et suffit pour ternir sa réputation; et le magistrat qui la connoît et la tolère en partage l'infamie. » Tels étoient les discours de M. de Balmont, et tels sont ses principes: vous étiez trop jeune alors pour en être frappé; mais moi, j'avois seize ans, et tous ces détails sont encore présens à ma mémoire.

DORVAL.

Je me les rappelle parfaitement, quoique je n'eusse que douze ans. Je ne doute pas de la probité de Durand; d'ailleurs, mon père le veille de si près, qu'il me paroît impossible qu'il ose trahir son devoir, même quand il auroit moins d'honnêteté qu'il n'en a; il sait trop que mon père seroit inflexible à cet égard;

et que la première faute de ce genre lui coûteroit sa place. Mais il a vu M. de Rozelles plusieurs fois, il peut être prévenu en sa faveur.

MELCOUR.

Un secrétaire qui ne prend point d'argent ne reçoit point de préventions : d'ailleurs, si le marquis de Rozelles a gagné, par son esprit et son éloquence, l'inclination de Durand, soyez bien persuadé que Durand ne séduira pas votre père.

DORVAL.

Ah! Melcour, vous raisonnez bien froidement sur tout cela.

MELCOUR.

Oui, je raisonne sensément; et dans ce moment ce n'est pas ce qu'il vous faudroit, je le vois bien; vous ne demandez qu'à vous désespérer, tout ce qui peut vous calmer vous déplaît.

DORVAL.

Je suis hors de moi, je l'avoue; j'attends la nuit, j'attends le jour, avec une impatience et des craintes inexprimables. J'ai un battement de cœur qui ne me quitte:

point, quand je pense aux ennemis de M. de Saint-Yves : quand je songe que demain, ce jour si désiré, sera peut-être celui de leur triomphe, je sens au fond de mon âme un poids qui m'oppresse et m'accable, et j'éprouve des mouvemens de ressentiment et de colère qui vont jusqu'à la fureur... Certainement j'ai la fièvre, je ne suis pas dans mon état ordinaire, je n'ai pas ma tête. Je suis mécontent de tout ce qui m'environne, de vous-même, Melcour; vous ne me donnez pas une seule consolation ; au contraire, depuis ce matin, vous ne m'avez pas dit un mot qui ne m'ait affligé... Je vois que vous pressentez mon malheur; vous voulez m'y préparer... Vous croyez que M. de Saint-Yves perdra son procès?... répondez-moi; réellement, qu'en pensez-vous? dites-moi la vérité.

MELCOUR.

Hé, mon Dieu, faut-il toujours vous répéter la même chose? Je suis persuadé de la justice de la cause de M. de Saint-Yves; son affaire est entre les mains de

M. de Balmont ; ainsi il me semble que nous avons tout lieu d'espérer...

DORVAL.

Il vous semble!... Vous parliez bien plus affirmativement hier encore.

MELCOUR.

Vous le croyez ; mais je vous assure que j'ai toujours tenu le même langage.

DORVAL.

Enfin, vous avez changé de sentiment!...

MELCOUR.

Mais quoi, voulez-vous que je vous dise que je suis sûr du gain de ce procès? une semblable folie pourroit-elle vous consoler et vous satisfaire?

DORVAL.

Je voudrois qu'on prît part à mes peines ; je voudrois qu'on ne cherchât point à les aigrir encore par une dureté et une froideur si révoltantes ; enfin, je voudrois moins de raison, peut-être, mais plus d'amitié.... Melcour, laissez-moi ; je vous ennuie, vous m'affligez ; je suis hors d'état de supporter l'impatience et la contrariété ; laissez-moi, de grâce....

MELCOUR.

Vous souffrez, vous êtes malheureux : si j'ai pu vous blesser, cher Dorval, j'ai tort, sans doute, et un tort que je ne dois jamais me pardonner.

DORVAL.

Ah ! Melcour, excusez un infortuné qui n'est plus à lui-même !... Ah ! que votre raison rappelle la mienne ! Élevés ensemble, les liens du sang, l'habitude, l'amitié, tout doit nous unir à jamais. Je suis injuste et violent ; mais vous savez, Melcour, si vous m'êtes cher !... je vous outrage, et cependant je donnerois ma vie pour vous.

MELCOUR.

J'en suis bien sûr ; votre cœur ne sait point aimer foiblement ; mais si vous n'apprenez pas à réprimer l'excès de votre sensibilité et l'impétuosité de votre caractère, vous serez toujours malheureux.

DORVAL.

Ah, que j'envie votre sagesse et votre tranquillité !

MELCOUR.

J'ai vingt-deux ans; et vous n'en avez que dix-huit...

DORVAL.

Votre raison fut, dans tous les temps, supérieure à votre âge. Quand je me compare à vous, Melcour, je ne puis comprendre l'amitié qui vous attache à moi. Que je rougis de mes foiblesses, en pensant combien j'ai peu profité des soins et des leçons de mon père, et de vos conseils!... Je n'ai jamais reçu que des exemples vertueux et sublimes : je fus élevé sous les yeux de mon père, dans cette maison où régnèrent toujours l'ordre, la décence et la paix; dans cette maison, enfin, le sanctuaire auguste de l'équité, du désintéressement, de la bienfaisance et de toutes les vertus; et si jeune, déjà mon cœur est ouvert aux passions les plus impétueuses, et je ne suis qu'un insensé! Ah, quelles réflexions humiliantes!... Cependant je sens dans ce cœur un désir ardent de me distinguer et de m'égaler un jour à mon père; l'éclat de sa réputation, la gloire de sa vie, en-

flamment mon âme et frappent vivement mon imagination. Oui, pour parvenir au bonheur de lui ressembler, j'aurai la force de faire, s'il le faut, les plus grands sacrifices; oui, je saurai vaincre la violence de mon caractère et maîtriser mes passions... N'espérez-vous pas, mon cher Melcour, qu'il me sera possible de surmonter mes défauts?

MELCOUR.

Avec les principes que vous avez, et cette noblesse de sentimens qui vous caractérise, que ne doit-on pas attendre de vous? D'ailleurs, n'avez-vous pas entendu dire que votre père, dans sa première jeunesse, eut des passions très-vives? Il étoit aimable, recherché, il aimoit le monde; cependant le désir d'acquérir une grande réputation, et surtout l'amour de la vertu, triomphèrent bientôt de ses autres penchans; et, sans balancer, il sacrifia tous ses goûts aux devoirs de son état... Mais quelqu'un vient...

DORVAL.

Ah, ciel! je reconnois la voix de Saint-Clair; quelle contrariété!...

MELCOUR.

Le voici, contraignez-vous ; songez combien il est indiscret et léger.

DORVAL.

J'avois encore mille choses à vous dire ; cette visite me désespère.

SCÈNE II.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

Bonjour, Dorval. On ne peut voir M. de Balmont ?

DORVAL.

Non, il est enfermé dans son cabinet depuis le dîner.

SAINT-CLAIR.

Ah ! fort bien... Mais, dans son cabinet... est-ce que nous n'y sommes pas ?...

DORVAL.

Non, ce n'est pas celui où mon père travaille ordinairement.

SAINT-CLAIR.

Je ne conçois pas comment M. de Balmont peut résister à la fatigue affreuse du travail assidu qu'il s'est imposé...

MELCOUR.

En ne veillant jamais, et se couchant tous les jours à dix heures et demie, il conserve sa santé et ne s'endort point au palais.

SAINT-CLAIR.

Moi, ce régime-là me tueroit...

MELCOUR.

Cela peut être; en effet, il ne convient pas à tout le monde.

SAINT-CLAIR.

Je ne crois pas que Dorval soit tenté d'embrasser l'état de la robe, et je le conçois : assurément, l'exemple que lui donne son père est très-beau; mais cet excès d'austérité n'est pas fait pour séduire un jeune homme. C'est une espèce de couvent que cette maison-ci... Se coucher à dix heures, renoncer au monde, aux spectacles, ne jamais donner à souper, passer sa vie enfermé dans un cabinet... véritablement cela est héroïque.

et, pour moi, je ne vois point de différence entre le sort d'un ermite et celui de M. de Balmont.

DORVAL, *avec humeur.*

On en pourroit cependant remarquer une *petite* qui vous est échappée; c'est qu'un ermite n'est utile à personne: ainsi, vous conviendrez que la comparaison n'est pas heureuse...

SAINT-CLAIR.

Je plaisantois... Sûrement, le bien public, la gloire, sont de grands motifs dans notre état...

DORVAL, *bas à Melcour.*

Notre état, dit-il; cette expression me me choque dans sa bouche.

MELCOUR, *bas à Dorval.*

Taisez-vous donc...

SAINT-CLAIR.

A propos, on juge donc demain ce fameux procès du marquis de Rozelles... une affaire fort délicate.... fort embrouillée...

DORVAL, *à part.*

Embrouillée... La patience m'échappe...

SAINT-CLAIR.

Je n'ai appris qu'aujourd'hui que M. de Saint-Yves avoit une fille; elle a dix-huit ans; on dit qu'elle est très-intéressante: elle n'a qu'un frère; si son père gagne son procès, elle sera riche... mais la perte de ce procès renverseroit toute leur fortune... C'est une terrible position que celle de M. de Saint-Yves, à la veille d'être peut-être ruiné et déshonoré... Où allez-vous donc, Dorval?

DORVAL, *s'arrêtant.*

Éviter un entretien..... auquel je ne dois pas me mêler... Vous oubliez que mon père est rapporteur de M. de Saint-Yves...

MELCOUR.

En effet, ce n'est pas ici qu'on peut se permettre une conversation sur cette affaire...

SAINT-CLAIR, *à part.*

Quelle pédanterie!... (*Haut. Il regarde à sa montre.*) Comment donc, il est huit heures; la répétition sera commencée...

MELCOUR.

Quelle répétition?

SAINT-CLAIR.

Hé, mon Dieu, je suis bien, malgré moi, je vous assure, le premier acteur d'une troupe de société...

MELCOUR.

Bon, vous jouez la comédie?

SAINT-CLAIR.

Que voulez-vous; j'ai cédé aux persécutions de trois ou quatre femmes, qui, d'*autorité*, m'ont forcé à prendre une demi-douzaine de rôles.

MELCOUR.

Et quel est votre genre?

SAINT-CLAIR.

Mais... j'ai joué le Joueur, Darviane, le comte d'Olban : dans ce dernier rôle surtout j'ose dire que j'ai eu quelques succès... Il est vrai que notre *Nanine* étoit charmante, et que d'ailleurs elle joue comme un ange. Ce n'est point une exagération; mais elle est infiniment supérieure à la meilleure actrice de la comédie française.

MELCOUR.

Vous ne m'étonnez point; je n'ai pas encore vu de troupe de société qui n'ait

eu de deux ou trois de ses acteurs une semblable opinion..... Mais, cependant, cette grande actrice prend toujours des leçons, je parie?...

SAINT-CLAIR.

Oh, oui; il le faut bien, pour acquérir un certain usage du théâtre; mais elle a mille fois plus de talens que son maître.

MELCOUR.

Les comédiens français doivent être bien humiliés! ils consacrent leur vie entière à l'étude d'un art très-difficile, et malgré leurs travaux et leurs soins, ils ont sans cesse la mortification de se voir égalés et même surpassés par les gens du monde, qui, sans habitude, sans peine, ne jouant la comédie que par hasard, et pour leur amusement, arrivent cependant à la perfection avec tant de facilité... Cela est piquant pour les comédiens, il en faut convenir...

SAINT-CLAIR.

Vous vous moquez; mais je vous assure que notre troupe est excellente... notre dernier spectacle fut reçu avec des transports..

MELCOUR.

Je suis persuadé qu'il le méritoit... mais les applaudissemens prouvent peu de chose... En recevant un billet, ne prend-t-on pas l'engagement d'applaudir ?

SAINT-CLAIR.

Enfin, si nos spectacles ennuyoient, y viendroit-on ?

MELCOUR.

Et le désœuvrement, la curiosité, les comptez-vous pour rien ?...

DORVAL.

Et mon Dieu, Melcour, de quoi vous mêlez-vous ?..... Ne voyez-vous pas que vous retenez monsieur, et que vous abusez de sa complaisance... Il est attendu...

SAINT-CLAIR.

Il est certain que je serai cruellement grondé.... Adieu; pour le coup, je me sauve. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

Ah! je respire.... Sa conversation avoit donc de grands charmes pour vous?...

MELCOUR.

Je n'ai pu résister au plaisir de me moquer un peu de sa ridicule vanité. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme de l'état de Saint-Clair adopte un genre d'amusement, sans doute très-agréable, mais qui nécessairement consume un temps si considérable!...

DORVAL.

N'entends-je pas mon père?

MELCOUR.

Oui, c'est lui... Je vous laisse; je suis obligé de sortir, mais je reviendrai souper avec vous...

DORVAL.

Ah, n'y manquez pas... ne m'abandonnez pas ce soir dans l'état où je suis.

MELCOUR.

Je serai de retour dans une demi-heure. (*Il sort.*)

DORVAL.

Se peut-il que je sois aussi malheureux avec un tel ami, et le meilleur des pères !...

SCÈNE IV.

M. DE BALMONT, DORVAL.

M. DE BALMONT, *tenant une lettre.*

Mon fils, je vous cherchois... j'ai à vous parler d'une importante affaire...

DORVAL.

Comment ?

M. DE BALMONT.

Votre éducation est finie ; je vous exhorte depuis un an, mon fils, à réfléchir mûrement sur le choix de l'état que vous voulez embrasser ; voici le moment de vous décider...

DORVAL.

Toutes mes réflexions sont faites, mon père; l'état qui me paroît le plus utile, le plus respectable, c'est le vôtre.

M. DE BALMONT.

Écoutez-moi : je viens de recevoir une lettre du beau-frère de Melcour; il m'offre pour vous un placement militaire très-avantageux... Tenez, lisez sa lettre. (*Il la lui donne.*)

DORVAL.

Cette grâce, que je dois sans doute à l'amitié de Melcour, ne peut me faire changer de résolution. (*Il lit la lettre tout bas.*)

M. DE BALMONT.

Vous aimez la gloire, songez, mon fils, que la plus éclatante est celle qu'un militaire peut acquérir.

DORVAL.

La plus solide est à mes yeux la plus brillante; j'honore, je respecte un militaire distingué par son courage et ses talens; mais enfin, ce n'est que dans un temps passager de malheur et de cala-

mité qu'il peut être utile à sa patrie; la paix, qu'il doit désirer comme citoyen, lui ravit toute occasion de se signaler et le replonge dans l'oisiveté et l'inaction. Pour moi, je veux consacrer ma vie entière à l'utilité publique; je veux, dans tous les temps, pouvoir prouver mon zèle et mon amour pour mon pays. Laissez-moi donc entrer dans la noble carrière que vous parcourez avec tant d'éclat... Pendant la paix, vous servez également vos concitoyens; rien n'interrompt, rien ne suspend vos utiles travaux; chaque jour ajoute à votre gloire, et la mort seule pourra mettre un terme à cette activité bienfaisante et généreuse... Voilà l'état que je choisis, et le modèle auguste que je veux imiter. Sans doute, mon père, je n'ai ni vos vertus, ni votre génie; mais j'aurai vos conseils et votre exemple.

M. DE BALMONT.

Depuis long-temps je connois vos sentimens à cet égard; votre résolution me paroît fixe et déterminée; cependant, mon fils, je crois devoir la combattre

encore : songez que pour se distinguer dans l'état que vous voulez choisir, il faut renoncer aux plaisirs, au monde, aux charmes si doux de la société. Aucun état ne prescrit des devoirs aussi rigoureux et aussi difficiles à remplir...

DORVAL.

Il en est plus glorieux.

M. DE BALMONT.

Vous avez de l'élévation; votre âme est noble et pure, mais vos passions sont violentes...

DORVAL.

Je les vaincrai.

M. DE BALMONT.

Pourrez-vous, mon fils, abandonner des lectures agréables, et cesser de vous occuper de la littérature et des arts, pour vous livrer uniquement à l'étude des lois; étude aride, abstraite, embrouillée, qui demande tout le discernement de la plus saine raison, et l'attention la plus constante et la plus réfléchie?

DORVAL.

Le désir d'illustrer son nom fait sup-

porter sans peine un travail fatigant, et surmonter les dégoûts de l'ennui.

M. DE BALMONT.

Mais vous êtes sensible; aurez-vous le courage de résister aux mouvemens d'une pitié souvent dangereuse? saurez-vous, quand votre devoir l'exigera, immoler la compassion et vos penchans secrets, à la justice quelquefois affligeante et sévère? Êtes-vous sûr de ne jamais vous laisser aveugler par les préventions de l'amitié, ou la séduction de l'amour?... Vous rougissez, mon fils, vous baissez les yeux, l'austérité de cette peinture vous trouble, vous étonne, et refroidit votre zèle....

DORVAL.

Non, mon père, non, rien ne peut le ralentir. Ne connoissois-je pas avant cet entretien les devoirs d'un magistrat? Ne les remplissez-vous pas tous? Vous possédez ces qualités austères que vous dépeignez; ces sacrifices dont vous parlez, vous les avez tous faits, et vous êtes heureux. La gloire, votre renommée, et surtout le témoignage de votre cons-

cience, vous dédommagent assez des privations que vous vous êtes imposées, et vous font chérir et préférer à tout autre l'état sublime que vous avez choisi....

M. DE BALMONT.

Oui, sans doute, je suis heureux. J'ai pu me tromper; mais du moins nulle faute volontaire n'a souillé ma vie; je n'ai rien à me reprocher d'essentiel : cependant, mon fils, ne pensez pas que je sois exempt d'agitations, de troubles et même de repentir...

DORVAL.

Du repentir! Vous, mon père!...

M. DE BALMONT.

Le méchant n'a de remords que pour le crime... Mais une légère faute suffit pour en faire éprouver l'atteinte douloureuse à l'homme vertueux. Toutes les fois que je me suis chargé d'une affaire épineuse et délicate, j'ai senti vivement cette peine inévitable, surtout dans notre état. D'abord, quand j'examine une cause, l'habitude que j'ai du travail, sert à me la faire débrouiller en peu de temps avec facilité; je crois bientôt en avoir démêlé toutes les

difficultés; ensuite, après une mûre réflexion, je me détermine vers une opinion; et bien certain que je suis dépouillé de prévention et de partialité, je suis tranquille. Mais à mesure que le jour du jugement approche, une foule de craintes, d'incertitudes, de scrupules, viennent successivement me tourmenter. Il me semble alors que je n'ai point assez soigneusement examiné l'affaire; il me semble que je suis coupable de mille négligences; je me reproche amèrement les plus légères distractions; enfin, mon repos est troublé par les inquiétudes les plus cruelles...

DORVAL.

Ces inquiétudes vous honorent; elles prouvent l'excès de votre délicatesse.... Mais je m'afflige en pensant qu'aujourd'hui... vous les ressentez peut-être. On juge demain un procès si intéressant!...

M. DE BALMONT.

Ah, sûrement, mon cœur n'est pas sans émotion!

DORVAL.

Ciel!... cependant... cette affaire paroît

si claire, et les droits de M. de Saint-Yves si bien établis!.

M. DE BALMONT, *avec sévérité.*

Vous devez taire votre opinion, Dorval.

DORVAL, *à part.*

Hélas! je suis prêt à me trahir!

SCÈNE V.

M. DE BALMONT, DORVAL, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à M. de Balmont.*

Monsieur le marquis de Rozelles demande s'il peut entrer?

M. DE BALMONT.

Oui, sans doute. (*La Pierre sort.*)

DORVAL, *à part.*

Le marquis de Rozelles!... Ah! sortons; évitons cette odieuse rencontre. (*Il fait quelques pas.*)

M. DE BALMONT.

Écoutez, mon fils : l'oncle de Melcour me demande une prompte réponse, gar-

dez sa lettre; je vous prie de la lire encore avec attention, et dans deux jours vous m'instruirez de votre dernière résolution.

DORVAL.

Oui, mon père... (*A part.*) Je le vois, M. de Saint-Yves est perdu, je suis au désespoir... (*Il sort impétueusement.*)

SCÈNE VI.

M. DE BALMONT, *seul.*

Surement il persistera dans son projet... j'ai dû le combattre; mais combien je jouis des motifs qui le déterminent! Comme son âme est noble et sensible! qu'il m'est cher!... On vient... c'est le marquis de Rozelles... Allons, armons-nous contre toute la séduction et tout l'art de la sollicitation la plus adroite!

SCÈNE VII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tenant un papier.*

PARDONNEZ-MOI, monsieur, cette dernière importunité...

M. DE BALMONT *lui présente un fauteuil; ils s'asseient l'un et l'autre.*

Mon devoir est de vous entendre...

LE MARQUIS.

Je sais, monsieur, combien vous êtes au-dessus des sollicitations, combien vous les méprisez; mais on n'a pas toujours la possibilité de pouvoir mettre des bornes au zèle de l'amitié... Un de mes amis vient de me forcer à recevoir cette lettre qu'il m'apportoit de Versailles, et il a exigé de moi une promesse positive de vous la rendre... La voici; elle vous est adressée... (*Il la lui donne.*)

M. DE BALMONT, *la prenant.*

Vous savez, monsieur, qu'une lettre

de recommandation ne peut avoir d'influence dans une affaire de ce genre. (*Il ouvre la lettre et lit tout bas.*)

LE MARQUIS, *pendant qu'il lit.*

Je pense bien comme vous; mais quand on a beaucoup de parens, d'amis, qui tiennent tous à la cour, il est impossible de rejeter toutes les preuves d'intérêt qu'ils veulent donner; cependant, combien j'en ai refusées!... Je dédaigne si sincèrement tous ces petits moyens.... d'ailleurs j'ai, je l'avoue, une entière confiance dans la bonté de ma cause; et je puis dire, sans me flatter, que j'ai pour moi l'opinion générale, et le vœu universel... mes mémoires ont produit un effet!... surtout à Versailles!...

M. DE BALMONT, *après avoir lu.*

Je me trouve fort honoré, monsieur, de recevoir une lettre signée par un nom si respectable.

LE MARQUIS.

Je sais qu'elle est remplie de bonté pour moi; témoignage d'autant plus

flatteur, que je ne l'avois ni demandé, ni désiré.

M. DE BALMONT.

Avez-vous, monsieur, quelque chose de particulier à me dire sur votre affaire?

LE MARQUIS.

Voici encore une lettre, mais d'un autre genre, que je vous supplie, monsieur, de vouloir bien lire; elle n'est point dans mes mémoires, parce qu'on n'a pu me la procurer qu'aujourd'hui. Vous connoissez l'écriture de M. de Saint-Yves, cette lettre est de lui; elle s'adressoit à madame d'Argencour, sa belle-sœur.

M. DE BALMONT.

Mais madame d'Argencour n'est-elle pas brouillée avec M. de Saint-Yves?

LE MARQUIS.

Sans doute, et pour des procédés affreux... Dans cette lettre, vous verrez, de la part de M. de Saint-Yves, les preuves d'une confiance entière; vous y verrez plusieurs satires très-vives contre des hommes en place.

M. DE BALMONT.

Que m'importe, monsieur?

LE MARQUIS.

Ah, je veux par là prouver que M. de Saint-Yves est un homme violent, impétueux, haineux, imprudent et inconsidéré, puisqu'il écrivoit ainsi ses opinions et ses sentimens à une femme...

M. DE BALMONT.

Cette femme étoit sa belle-sœur, il la croyoit son amie.

LE MARQUIS.

Mais il s'est brouillé avec elle sans ménagement.

M. DE BALMONT.

Peut-être en a-t-il eu de justes raisons.

LE MARQUIS.

Cependant elle possédoit ses secrets.

M. DE BALMONT.

Il la jugeoit incapable de les trahir, et pensoit apparemment que l'honneur en elle l'emporteroit sur la haine.

LE MARQUIS.

Enfin, lisez, monsieur; cette lettre vous fera connoître l'homme...

M. DE BALMONT.

Non, monsieur; je vois au bas de cette lettre une seule phrase qui doit m'empêcher de la lire...

LE MARQUIS.

Comment?

M. DE BALMONT, *lui montrant l'endroit.*

Tenez, lisez ce mot : *brûlez cette lettre;* et malgré cette prière, toujours sacrée pour les honnêtes gens, cette lettre, au bout de deux ans, existe encore, et madame d'Argencour la remet entre des mains ennemies!... Ce procédé me fait horreur; je n'en partagerai point l'iniquité; je ne lirai point cet écrit.

LE MARQUIS.

Ah! si vous saviez l'étendue des torts de M. de Saint-Yves avec sa belle-sœur!....

M. DE BALMONT.

Quels qu'ils soient, ils ne peuvent jamais autoriser cet indigne abus d'une ancienne confiance. D'ailleurs, monsieur, la brouillerie de madame d'Argencour et de son beau-frère, n'a rien de commun avec votre affaire; ainsi ces détails me sont inutiles.

LE MARQUIS.

Mais ils pourroient servir à vous éclairer sur le caractère de M. de Saint-Yves...

M. DE BALMONT.

Ce n'est ni du caractère, ni de la conduite de M. de Saint-Yves que je dois m'occuper; c'est de l'affaire qui m'est confiée : tout ce qui est étranger à cette affaire ne me regarde point; il pourroit avoir eu des torts avec un autre, et raison avec vous; il s'agit de savoir, non s'il est honnête homme, mais si, dans cette occasion, il a la justice de son côté.. Et voilà le seul point de sa vie et de la vôtre que je doive examiner....

LE MARQUIS.

Il me semble cependant...

SCÈNE VIII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à M. de Balmont.*

MONSIEUR Morel est dans votre salon, monsieur...

M. DE BALMONT.

Qu'il entre. (*La Pierre sort.*)

M. DE BALMONT, *se levant.*

C'est l'avocat de M. de Saint-Yves; vous n'avez plus rien à me dire, il est tard; permettez-moi, monsieur, de le recevoir.

LE MARQUIS.

Je vous laisse; mais souffrez que je vous recommande encore de relire la petite feuille que j'ai eu l'honneur de vous donner ce matin...

M. DE BALMONT.

Soyez sûr, monsieur, que je ne néglige rien de ce qui peut m'éclairer. (*Il le reconduit quelques pas.*)

LE MARQUIS.

Je suis donc tranquille. (*A part, en s'en allant.*) Ah, combien je me repens de n'avoir pas demandé un autre rapporteur... (*Il sort.*)

M. DE BALMONT, *seul.*

Je crois qu'il sort bien mécontent de moi, et qu'il trouve mes principes bien rigides!... Ah, voici M. Morel.

SCÈNE IX.

M. DE BALMONT, M. MOREL.

M. MOREL.

Monsieur de Saint-Yves n'a pu venir ce soir; sa fille est malade: cette jeune personne, à la veille de voir juger son père, éprouve des inquiétudes qu'on ne peut dépeindre; elle a eu tout à l'heure une attaque de nerfs réellement effrayante, et M. de Saint-Yves ne veut pas la quitter. Il m'a chargé, monsieur, de vous donner ce papier, qui n'est pas, dit-il, d'une

grande importance, mais qu'il vous prie cependant de faire examiner, ce soir, par votre secrétaire, afin que vous puissiez en avoir demain, à votre réveil, un extrait sur lequel vous jetterez les yeux avant d'aller au palais.

M. DE BALMONT.

Savez-vous ce que contient ce papier?

M. MOREL.

Oui, monsieur; ce sont quelques argumens de plus, relatifs à l'affaire; il traite encore de plusieurs autres objets; nous n'avons pu vous les donner plus tôt; mais, comme ces détails ne sont pas essentiels, un examen de M. Durand sera bien suffisant.

M. DE BALMONT.

Cet examen demande-t-il beaucoup de temps?

M. MOREL.

Au moins deux heures, parce qu'il faut, pour s'assurer de l'exactitude des choses énoncées, consulter une grande partie des pièces originales que vous avez.

M. DE BALMONT.

Il faut que je sois demain à six heures au palais; ainsi, puisque ce papier n'est pas important, j'ordonnerai à Durand de ne point se coucher, et de l'examiner.

M. MOREL.

Permettez-moi, monsieur, de vous demander votre opinion sur mon dernier mémoire; sur le style, seulement, et la manière dont il est écrit. C'est vous, monsieur, qui m'avez décidé à choisir l'état d'avocat; j'espère que vous daignerez, par vos conseils, me donner les moyens de m'y distinguer.

M. DE BALMONT.

Vous attendez de moi de la sincérité, vous ne serez point trompé dans votre espérance : vous annoncez beaucoup de talent; vous avez infiniment d'esprit; vos premiers mémoires étoient écrits avec une sagesse d'autant plus estimable, qu'elle est très-rare aujourd'hui; mais je vous avoue qu'intérieurement j'ai blâmé plusieurs choses dans le dernier : vous vous y permettez quelques plaisanteries qui sont bien

révoltantes dans une affaire où l'honneur de celui que vous défendez est essentiellement attaqué; d'ailleurs, dans aucun cas, cette espèce de ton ne convient à un orateur, dont la manière d'écrire doit être noble et sensée. Préférez, croyez-moi, l'estime de vos lecteurs, au vain plaisir de les divertir; aspirez à la gloire d'intéresser et d'instruire, de faire admirer votre raison, votre éloquence et vos principes : voilà l'unique ambition digne d'un avocat, et de tout écrivain qui veut se distinguer, et qui désire, non des succès frivoles et passagers, mais une réputation solide et brillante. Je vous exhorte encore à perfectionner votre goût par la lecture, et par l'étude approfondie de votre langue; surtout ne confondez jamais l'emphase avec la chaleur et la force, et ne croyez pas que pour être éloquent, il suffise d'être diffus et déclamateur. Je ne vous recommande point de ne pas souiller vos mémoires par des injures personnelles, et des épithètes outrageantes; vous avez trop d'élévation dans l'âme pour vous livrer à de semblables

excès; d'ailleurs, l'esprit et le bon goût pourroient seuls en préserver : ces indignes grossièretés, ces basses expressions, n'excitent que l'indignation et le mépris, et n'avilissent que celui qui les emploie.

M. MOREL.

Oui, monsieur, je suivrai de si nobles, de si sages conseils; vous persuadez également mon cœur et ma raison.

M. DE BALMONT.

Enfin, pénétrez-vous bien de la dignité de votre état; quand on en remplit les devoirs, il n'en est point de plus honorable; il n'en est point où les vertus et les talens trouvent plus d'occasions de se développer et de briller avec éclat. Quel sort est plus beau que celui d'un avocat qui réunit à la probité l'esprit et le génie? qui jamais ne se charge de la cause qu'il croit injuste? qui, toujours zélé défenseur des opprimés, démasque la fraude, confond l'imposture, et parvient à la fortune, à la gloire, en faisant triompher l'innocence : un tel homme, sans doute, bienfaiteur de l'hu-

manité, doit jouir de l'admiration de son siècle; il épuise, il goûte tous les genres de succès : comme honnête homme, il est chéri et respecté; par le brillant talent de la parole, il enchante, entraîne et séduit; et ses écrits, passant à la postérité, immortaliseront son nom, ses travaux et ses vertus.

M. MOREL.

Ah, monsieur, de quel enthousiasme vous m'enflammez!...... Souffrez que je vienne quelquefois puiser, dans un entretien si salutaire, la connoissance et l'amour de mes devoirs; daignez éclairer et protéger ma jeunesse : fortifier les principes d'une âme honnête, est sans doute un ouvrage digne de vous.

M. DE BALMONT.

Vous n'avez pas trente ans, vos premiers succès n'ont pu vous éblouir, et vous aimez les conseils; c'est ainsi qu'on peut se perfectionner : la présomption gâte le cœur, arrête les progrès de l'esprit, et fixe dans la médiocrité le jeune

homme insensé qu'elle enivre. Mais je suis forcé de terminer cet entretien ; je me lève demain à cinq heures, je vais me retirer ; venez donner vous-même le papier de M. de Saint-Yves à mon secrétaire, et lui prescrire le travail qu'il doit faire. Venez... (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, *tenant un papier*; LA PIERRE.

LA PIERRE.

Oui, monsieur vient de se mettre au lit, et il m'a chargé de vous recommander expressément l'examen de ce papier.

DURAND.

Hé, mon Dieu, lui et M. Morel m'en ont déjà parlé pendant plus d'un quart d'heure...

LA PIERRE.

Vous savez que monsieur est si scrupuleux !...

DURAND.

Oh, pour cela, scrupuleux à l'excès.

LA PIERRE.

Il m'a dit aussi de vous répéter que ce

papier étoit de la plus grande importance...

DURAND.

Oui, oui, c'est toujours sa phrase; mais puisqu'il ne passe pas la nuit et ne l'examine pas lui-même, je vous réponds que cette *grande importance* n'est pas réelle. Au reste, je veillerai; il me l'ordonne, cela suffit.

LA PIERRE.

Allons, je vous laisse... A propos, ah, que je vous conte une drôle de chose... Ce soir le laquais de M. de Rozelles a voulu me faire jaser : moi qui connois cela, je l'ai vu venir... Il vouloit savoir (comme par manière de conversation) si vous n'aviez pas *une inclination*, une amourette, *autrement dit...*

DURAND.

Trouver un rapporteur et son secrétaire tous les deux sans maîtresse, cet accident doit en effet dérouter l'intrigue...

LA PIERRE.

Ma foi, c'est jouer de guignon, il en faut convenir.

DURAND.

Ce même M. de Rozelles a découvert, je ne sais comment, que j'avois une sœur lingère, et il lui a acheté pour plus de mille écus de dentelles.

LA PIERRE, *en riant.*

Et sans marchander, je parie?

DURAND.

Cela va sans dire. Mais ensuite quand il a voulu parler de son procès, ma sœur, qui est une honnête femme, a déclaré nettement qu'elle ne se mêloit jamais de semblables affaires, et elle a refusé d'entrer dans une plus grande explication.

LA PIERRE.

M. de Saint-Yves ne feroit pas de ces vilaines choses-là, par exemple; oh, je le crois bien honnête... Mais j'entends M Dorval; ah, ah, par quel hasard, à l'heure qu'il est?

SCÈNE II.

DORVAL, DURAND, LA PIERRE.

DORVAL, *fort troublé.*

Monsieur Durand... comment, vous causez avec La Pierre?... je pensois que vous travailliez...

DURAND.

Mais, monsieur, j'ai du temps, il n'est pas minuit, et je ne me coucherai pas.

DORVAL, *d'une voix basse et entrecoupée.*

Vous avez vu M. Morel, ce soir?... il vous a donné un papier... L'intention de mon père est que ce papier soit examiné avec le plus grand soin.

DURAND, *le regardant avec surprise.*

En vérité, monsieur, vous m'étonnez beaucoup.

DORVAL.

La Pierre, que faites-vous là? allez-vous coucher... Si mon père savoit qu'on

s'amuse ainsi à faire la conversation, il le trouveroit très-mauvais, j'en suis sûr... Ne troublons point M. Durand... Adieu, mon cher M. Durand... (*Il s'approche et lui serre la main.*) Adieu... (*A part.*) Je ne sais où je suis, ni ce que je dis; la raison m'abandonne.... (*Il sort brusquement.*)

SCÈNE III.

DURAND, LA PIERRE.

LA PIERRE.

A qui diantre en a-t-il?

DURAND.

Je suis pétrifié... il avoit les larmes aux yeux; il est tremblant, agité, hors de lui...

LA PIERRE.

C'est un aimable jeune homme; pour la générosité, la bonté, il n'a pas son pareil; mais il y a déjà quelque temps que je m'aperçois qu'il est un peu timbré...

DURAND.

Bon !...

LA PIERRE.

Il a des espèces de vertigos; tout d'un coup la couleur lui monte au visage, et puis tournez la main, le voilà pâle comme la mort. Quelquefois il se démène en rêvant, il fait des enjambées terribles; ensuite il tombera dans un fauteuil, et restera là, pendant une heure, morne comme une souche.... Mais le plus fort, le plus merveilleux, c'est qu'il parle tout seul, et cela jour et nuit, et alors il faut le voir gesticuler et se taper la tête, et faire des grands bras, comme s'il répétoit des poètes... C'est un enfant qui est trop vif et qu'on a trop fait travailler; il lui faudroit du repos et quelques bonnes saignées, et tout cela se passeroit.... Bonsoir, M. Durand; vous n'avez besoin de rien?

DURAND.

Non, bien obligé.

LA PIERRE

Il faut pourtant s'aller coucher; j'ai fait là une grande veillée; mais ce n'est

pas moi qui habillerai monsieur demain. Vous avez de l'encre, des plumes?

DURAND.

Oui, oui.

LA PIERRE

Allons, je m'en vas. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DURAND, *seul.*

Allons, mettons-nous à l'ouvrage.... Ah, je ne suis guère en train de travailler; je me suis levé ce matin de si bonne heure!.. et passer encore la nuit... Il est vrai que je pourrai dormir demain tant que je voudrai... mais je suis ce soir appesanti, harassé.... Je ne suis pas infatigable comme M. de Balmont; il s'en faut bien : il est fortifié, animé par la passion de la gloire; pour moi, quand je me tuerois par mes travaux, le nom de *Durand* n'en deviendroit pas plus célèbre... Hé, ne faut-il rien faire pour sa conscience?... la réputation est une

belle chose, mais la satisfaction intérieure de soi-même vaut encore mieux... M. de Balmont réunit ces deux avantages, il ne faut donc pas s'étonner s'il est si laborieux, si actif... (*Il s'approche du bureau, arrange les papiers et s'assied.*) Où est le papier dont je dois tirer un extrait?... ah, le voici... (*Il lit des yeux.*) Quel verbiage!.... tout cela est aussi inutile à l'affaire... (*Il bâille et prend du tabac.*) Le sommeil me gagne malgré moi... Allons, allons, du courage. (*Il lit tout bas. Au bout d'un moment, ses yeux se ferment, sa tête tombe sur sa poitrine, et ce mouvement le réveille.*) C'est une terrible chose que l'envie de dormir!... je n'en puis plus. (*Il bâille, s'étend, prend du tabac à plusieurs reprises.*) Là... me voilà un peu mieux... continuons... (*Il lit.*) Cela est inouï... je vois double à présent; les yeux me font un mal.... (*Il les frotte.*) c'est un vrai supplice... (*Il lit, s'endort la tête appuyée sur son coude; son bras tombe à côté du bureau, il se réveille.*) Ouf... je me suis

écorché la main... j'ai le cou tordu... Il est impossible de vaincre le sommeil; il faut que je dorme une demi-heure pour me rafraîchir... les idées... ensuite je travaillerai. (*Il se lève, va chercher deux oreillers de bergères pour les mettre sous sa tête, approche une chaise sur laquelle il met ses pieds, et se couche de cette manière.*) Ah, il me semble que je suis en paradis... Mon extrait sera fait en une heure et demie, ainsi... j'ai du temps... de reste... (*Il s'endort profondément.*)

SCÈNE V.

M. DE BALMONT, *en robe-de-chambre et en bonnet de nuit;* DURAND, *endormi.*

M. DE BALMONT, *dans le fond du théâtre.*

Je ne puis résister à mon inquiétude!... (*Durand ronfle avec force.*) Qu'entends-je?.... (*Il s'avance et voit son secrétaire endormi.*) Il dort paisible-

ment.... Il néglige son devoir, et il peut trouver le sommeil!... Tandis que l'agitation de mille soucis cruels me trouble, me tourmente et me chasse de mon lit, Durand dort, et goûte le repos qui m'abandonne!... Mais, enfin, est-il magistrat, est-il juge? Ah! c'est moi qui dois veiller.... il peut dormir en effet; ne suis-je pas responsable de sa négligence et de ses fautes?... (*Il le pousse pour le réveiller.*) Durand.... Durand...

DURAND, *se réveillant en sursaut.*

Quoi donc?... Ciel!... monsieur... (*Il se lève.*)

M. DE BALMONT.

C'est donc ainsi que vous travaillez?...

DURAND, *avec confusion.*

Monsieur... c'est que... le sommeil m'a surpris....

M. DE BALMONT.

Il me semble pourtant que vous l'attendiez, car vous aviez formé un établissement fort commode. Mais, allez dans mon cabinet réparer le temps perdu;

emportez ces papiers; allez, je vais vous suivre.

DURAND.

J'espère que monsieur voudra bien pardonner.

M. DE BALMONT.

Monsieur Durand, une seconde faute de ce genre vous feroit perdre entièrement ma confiance.

DURAND.

Je vous proteste, monsieur...

M. DE BALMONT.

Il suffit, allez. (*Durand prend les papiers et sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE BALMONT, *seul.*

Il faut bien avoir de l'indulgence pour sa paresse; je suis sûr du moins de sa probité, c'est là l'essentiel. (*Il regarde à sa montre.*) Il est deux heures... dans quatre heures je serai au palais, et dans sept, peut-être, le jugement sera pro-

noncé... jugement qui va décider de l'existence, de la fortune de deux hommes ; et qui doit déshonorer l'un ou l'autre !... Et leur destinée, incertaine encore, dépend, en grande partie, de l'opinion que je déclarerai !... (*Il tire un papier de sa poche.*) Les voilà, ces conclusions... voilà cet écrit tracé de ma main, dont la lecture doit, dans quelques instans, fixer à jamais le sort de deux citoyens, de deux pères de famille !... Je tremble et je frémis en regardant ce papier, en songeant à son importance !... (*Il le pose sur le bureau et s'assied. Après un moment de silence.*) Examinons mon cœur, cherchons dans ses replis les plus profonds si je n'ai rien à me reprocher... La prévention ne m'a-t-elle point abusé? ai-je assez médité, réfléchi sur cette affaire? ne suis-je pas trop rigoureux pour celui que je juge coupable ?..... Voyons, relisons. (*Il prend le papier et lit tout bas.*) Que ces expressions sont sévères !... (*Il se lève.*) O ciel ! ce jour qui va paroître sera pour le malheureux que je

condamne un jour de honte et de désespoir! Ah! je crois voir, je crois entendre les pleurs et les gémissemens de sa famille éperdue et de ses enfans consternés!.... Il a un fils... de l'âge de Dorval!... L'infortuné!.. Mon âme est déchirée... Ce tableau funeste, toujours présent à ma pensée depuis la nuit, trouble, épouvante mon imagination.. Dieu! si cette pitié si vive, étoit un avertissement, un pressentiment de mon erreur, de mon injustice!... Mes idées se brouillent, ma raison se confond... Cet état est trop cruel, je n'en puis supporter la violence!..... (*Il retombe dans son fauteuil.*) Que dois-je faire, juste ciel! dans ce désordre affreux?... (*Il se jette à genoux.*) Grand Dieu! vous seul pouvez m'éclairer et me tirer de cette horrible incertitude. Les vaines lumières de l'homme livré à lui-même ne produisent hélas! que le doute et l'irrésolution; daignez, ô Sagesse suprême, daignez prendre pitié d'un cœur qui cherche la vérité et qui tremble de la méconnoître!... (*Toujours à genoux, appuyé*

contre son bureau, il laisse tomber sa tête sur ses mains jointes, et reste ainsi quelques instans le visage caché, et dans l'attitude du plus profond recueillement... Il se relève.) Je me sens plus tranquille... Il me semble qu'une main bienfaisante et divine verse au fond de mon âme un baume salutaire.... Un calme heureux succède enfin à tant d'agitation!... Allons, achevons cette lecture. *(Il s'assied, reprend le papier qui contient ses conclusions, et lit tout bas.)*

SCÈNE VII.

M. DE BALMONT, DORVAL.

DORVAL, *les cheveux en désordre, l'air égaré, s'arrêtant dans le fond du théâtre.*

VOYONS si Durand travaille encore.......

M. DE BALMONT, *se levant.*

Quel son de voix viens-je d'entendre?...

DORVAL, *s'approchant.*

Ciel! mon père!... Ah, fuyons...

M. DE BALMONT.

Que vois-je?... Dorval!... Arrêtez...

DORVAL; *à part.*

Ah! que lui dirai-je?...

M. DE BALMONT, *le considérant avec une surprise mêlée d'effroi.*

Quoi! c'est vous, Dorval?..... Quel dessein vous conduit ici?... que signifie ce trouble horrible qui se peint dans vos yeux?...

DORVAL.

Oh, mon père... je ne puis supporter la sévérité de vos regards et le son terrible de cette voix auguste et menaçante!... Ah! par pitié...

M. DE BALMONT.

Répondez-moi, vous dis-je. Quel motif peut vous amener dans ce cabinet à trois heures du matin? qu'y cherchiez-vous? d'où venez-vous, enfin?

DORVAL.

Je sors de ma chambre.

M. DE BALMONT.

Et pourquoi ne vous êtes-vous pas couché?

DORVAL.

Hélas!... si mon père me refuse de la compassion et de l'indulgence... c'en est fait.... je suis perdu...

M. DE BALMONT.

Malheureux! qu'avez-vous fait?......, répondez.

DORVAL, *se jetant à ses pieds.*

Hé bien, connoissez donc le cœur de votre fils infortuné...... apprenez un funeste égarement...

M. DE BALMONT, *se reculant.*

Arrête. Si cet aveu te déshonore, que ce secret affreux reste à jamais enseveli... épargné-moi la honte de l'apprendre et la douleur de te punir. Va, si tu n'es plus digne du titre de mon fils, éloigne-toi, fuis la présence, non d'un père, mais d'un juge implacable et terrible.

DORVAL.

Vous me faites frémir!...et cependant, grâces au ciel, mon cœur est toujours innocent et pur... je ne suis qu'un insensé.....

M. DE BALMONT, *l'embrassant.*

Ah, mon fils, mon cher fils, de quel

poids cruel vous soulagez mon âme oppressée! Mais, se peut-il que vous ayez des peines que j'ignore? Si vous êtes vertueux, devez-vous me craindre? Quelle peut être la cause de ce chagrin profond qui vous dévore, qui vous arrache au sommeil, qui vous fait errer dans la nuit?... expliquez-vous, parlez...

DORVAL.

Un sentiment insurmontable égare ma raison et détruit mon repos...

M. DE BALMONT.

Vous aimez?...

DORVAL.

Avec excès...

M. DE BALMONT.

Quoi donc, seriez-vous avili par un choix indigne de vous?...

DORVAL.

Eh! peut-on aimer un objet méprisable? L'estime et l'admiration pouvoient seules me conduire à l'amour...

M. DE BALMONT.

Mais, pourquoi donc me cacher le nom de celle que vous aimez?.... seroit-elle

engagée? son état est-il au-dessous du vôtre?..

DORVAL.

Non, sa naissance est distinguée; elle est libre; elle réunit aux charmes séduisans de la figure, l'esprit, les talens, les vertus... et cependant je n'ose vous la nommer.

M. DE BALMONT.

Dans quel étonnement vous me jetez!... Achevez donc de me dévoiler ce mystère incompréhensible...

DORVAL.

Hélas! que me demandez-vous?...

M. DE BALMONT.

Ne différez plus, je vous l'ordonne...

DORVAL.

Hé bien, j'aime, j'aime un objet charmant et vertueux, qui, peut-être tout à l'heure, ô mon père, sera livré par vous à d'éternelles douleurs...

M. DE BALMONT.

Comment?

DORVAL.

Enfin... mademoiselle de Saint-Yves....

M. DE BALMONT.

Mademoiselle de Saint-Yves!

DORVAL.

Quelle sévérité je vois déjà dans vos regards !.... Ah, daignez m'entendre avant de me condamner : j'aime, il est vrai, j'aime avec violence ; cette passion fatale, née malgré moi, fera le destin de ma vie ; mais ce cœur malheureux, qui se donnoit sans votre aveu, eut du moins le courage et la vertu de ne point s'engager...

M. DE BALMONT.

Mademoiselle de Saint-Yves ignore vos sentimens ?

DORVAL.

Oui, mon père ; et Melcour jusqu'ici en fut le seul confident....

M. DE BALMONT.

Et dans quels lieux avez-vous connu mademoiselle de Saint-Yves ?

DORVAL.

En Lorraine.

M. DE BALMONT.

Ainsi donc, quand vous avez livré votre âme à cette passion si violente, le procès de M. de Saint-Yves étoit commencé.... procès dont la perte lui raviroit l'hon-

neur !... Quelque mérite que puisse avoir mademoiselle de Saint-Yves, me pensiez-vous capable de recevoir jamais dans ma famille la fille d'un homme déshonoré ?.... Le doute où vous étiez sur cet important événement ne devoit-il pas vous engager à fuir, à triompher d'une inclination naissante ?

DORVAL.

Cet effort eût été superflu...

M. DE BALMONT.

Vous ne pouvez surmonter vos passions et vous voulez être magistrat ?...

DORVAL.

Non, je ne pourrois détruire un sentiment si tendre, mais je saurois, s'il le falloit, le sacrifier à l'honneur ; d'ailleurs, j'étois sûr de l'innocence de M. de Saint-Yves ; sa réputation, jusqu'ici sans tache ; la considération dont il jouit dans sa province ; la bassesse et la méchanceté reconnues de son adversaire, tout m'assuroit....

M. DE BALMONT.

Taisez-vous. Songez-vous que c'est à son juge que vous parlez ?...

DORVAL, *à part.*

Je frémis !...

M. DE BALMONT.

Insensé, vous êtes sûr de son innocence ! et quels témoignages vous en répondent ? avez-vous examiné son affaire ? avez-vous vu, confronté les preuves, les papiers, les défenses et les accusations réciproques ? Non, vous n'avez consulté que l'amour qui vous égare ; vous êtes passionné, vous êtes aveugle, téméraire ; et ne vous attachant qu'à l'opinion qui vous flatte, si vous n'êtes pas injuste et calomniateur, c'est le seul effet du hasard. Dégradé, avili par un tel excès de foiblesse, vous osez concevoir le projet d'embrasser un état dans lequel la première de toutes les vertus est d'être surtout inaccessible à la prévention !... Et c'est mon fils qui s'abandonne à des égaremens si coupables !... c'est lui qui, dominé par une folle passion, oublie tous ses devoirs, et jusqu'à la bienséance : c'est lui qui, dans la nuit, vient furtivement chercher mon secrétaire, pour le questionner, l'interroger sans doute, et

peut-être le séduire!..... O ciel! et voilà donc le fruit et la récompense de mes leçons et de ma tendresse? Hélas, que le cœur d'un père est facile à tromper! Aujourd'hui même, quand vous me parliez de votre résolution, je la croyois solide, inébranlable; j'admirois la noblesse de vos sentimens, votre courage et votre raison, je m'enorgueillissois de vos vertus; et vous m'abusiez!... Ah, mon fils!...

DORVAL.

Ciel! mon père, vous pleurez!... (*Il se jette dans ses bras.*) O le plus respectable, le plus chéri de tous les pères, de tous les amis, ce ne sera point en vain que sur les fautes de votre malheureux fils, vous aurez répandu ces larmes précieuses et touchantes! Non, je n'aurai point sans fruit vu ce visage auguste baigné des pleurs que mes foiblesses ont fait couler... Je suis égaré, séduit; vous m'ouvrez les yeux; ah, ne doutez jamais de votre empire sur mon âme; l'amour funeste qui la déchire, m'est plus cher que ma vie.... mais votre estime, ô mon père, est d'un prix pour

moi au-dessus de cet amour même!... Je prévois tous mes malheurs; j'ai lu dans vos yeux la sentence de M. de Saint-Yves... et la mienne... Sa fille infortunée ne survivra point à l'opprobre de son père; elle a pour lui le sentiment que j'ai pour vous... elle mourra... Je ne puis vous promettre de vivre... mais je vous jure de renfermer au fond de mon cœur ma douleur et mon désespoir; cette plainte sera la dernière qui sortira de ma bouche; oui, mon père, j'en fais le serment...

M. DE BALMONT.

Vous me promettez du courage; vous reconnoissez vos fautes, et vous les aggravez encore! A quoi ne m'exposez-vous pas en me faisant voir l'excès de la passion qui vous domine? Et si la tendresse que j'ai pour vous, si la pitié me séduisoient, malheureux! si, par l'effroi que m'inspire l'état où je vous vois, vous alliez me ravir en un instant le fruit de vingt ans de sagesse et de probité!...

DORVAL.

Ah, mon père, votre vertu sublime m'est connue...

M. DE BALMONT.

Hé, me croyez-vous insensible?.... Sans doute je ferai mon devoir; mais si vous me le rendez pénible, si vous m'enlevez toute la satisfaction que je trouvois à le remplir, n'avez-vous rien à vous reprocher?...

DORVAL.

Hélas! pardonnez aux transports d'un premier mouvement...... ne songez qu'à votre gloire, elle seule peut me consoler de tout... Oubliez mes égaremens; je vivrai, pour les expier, s'il est possible; oui, mon père, je me résigne à ma destinée..... Guidez-moi, ne m'abandonnez pas, et tout me deviendra facile pour vous consoler et pour obtenir mon pardon.

M. DE BALMONT.

Voilà les sentimens qui sont dignes de vous; je reconnois mon fils, je le retrouve enfin..... L'engagement que vous venez de prendre me rend déjà ma tranquillité; songez, mon fils, que vous ne pourriez y manquer sans détruire tout le bonheur de ma vie...

DORVAL.

Ah, mon père!...

M. DE BALMONT.

On vient.... taisons-nous, et cachons notre agitation à tous les yeux.

SCÈNE VIII.

M. DE BALMONT, DORVAL, DURAND.

DURAND, *à M. de Balmont.*

MONSIEUR, j'ai fini mon extrait... Il est cinq heures...

M. DE BALMONT.

C'est bon; je vais m'habiller, et pendant ce temps vous me le lirez... N'êtes-vous pas étonné, monsieur Durand, de trouver mon fils ici?...

DURAND.

En effet, monsieur...

M. DE BALMONT.

Il venoit vous demander des plumes; ce n'est pas la première fois qu'il passe ainsi la nuit à écrire, à travailler...

DURAND.

Aussi monsieur est d'un changement.... il se tuera...

M. DE BALMONT.

Il m'a promis d'être plus raisonnable à l'avenir, et j'y compte. Adieu, mon fils. Venez, monsieur Durand. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

DORVAL, *seul, après un moment de silence.*

Il me laisse!... Que deviendrai-je! Il me semble qu'il emporte avec lui toute ma force, toute ma vertu!... Où va-t-il?... condamner M. de Saint-Yves... et, dans ce doute affreux, je me trouve seul livré à moi-même!... Melcour, où est-il? que fait-il? Hé quoi, tout m'abandonne!..... Courons lui écrire; qu'il vienne; ah, jamais un ami ne me fut plus nécessaire! (*Il sort.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORVAL, *seul, tenant sa montre.*

Il est huit heures... et Melcour ne vient point!... Tout m'accable à la fois! La rigueur d'un sort déplorable, la sévérité d'un père, la froideur d'un ami!... ah, c'en est trop; mon courage est épuisé... (*Il se jette dans un fauteuil; il regarde à sa montre.*) Dans cet instant, le jugement est peut-être prononcé!... Aimable et chère Adélaïde, Dans quel état êtes-vous maintenant!... Ah, je partage vos douleurs, vos tourmens; et vous l'ignorez! et vous ne le saurez jamais!... (*Il se lève impétueusement.*) Non, non, avant de renoncer à vous, à la vie, je vous ferai connoître ce cœur infortuné qui vous adore... Eh quoi! seroit-il possible qu'elle n'en eût pas pénétré le secret?... Hélas

dans un temps plus heureux, j'osai quelquefois me livrer à la douce idée qu'Adélaïde, sans colère, avoit lu dans mon âme!... Ah, s'il étoit vrai, si je pouvois me flatter d'être aimé, non, l'on voudroit en vain me séparer d'elle; si je suis aimé, je suis engagé, lié pour jamais... Ses malheurs me la rendroient plus chère encore.,. Je saurois braver pour elle l'opinion publique... Mais mon père!..... ô pensée accablante! mon père, inflexible, me banniroit de sa présence!... Comment supporter son indignation, son mépris, et la menace de sa malédiction?... sa malédiction!... je frissonne!... cette seule idée me glace d'épouvante et d'horreur. L'amour pourroit me faire renoncer à mon père!... et quel père!... Ah, jamais, jamais il n'aura sur mon âme ce fatal et criminel empire! Que plutôt ce jour qui me livre à des combats si cruels, soit le dernier. de mes jours!... (*Il retombe accablé dans son fauteuil.*)

SCÈNE II.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR, *venant précipitamment.*

Dorval!...

DORVAL, *se levant.*

Quoi?... c'est vous, enfin!... Ah, Melcour, pouvez-vous m'abandonner dans l'état où je suis!... Depuis trois heures je vous attends...

DORVAL.

Mais, dans votre billet, vous me chargiez de m'informer des nouvelles de mademoiselle de Saint-Yves...

DORVAL.

Hé bien, qu'avez-vous appris?... Elle est malade, sans doute, au désespoir, ne me cachez rien.

MELCOUR.

Je sors de chez son oncle, qui m'a dit qu'elle étoit bien abattue, bien inquiète

DORVAL.

O ciel!...

MELCOUR.

Elle ne s'est pas couchée cette nuit...

DORVAL.

Hélas! les mêmes craintes nous privoient du repos!

MELCOUR.

Mais, parlons de votre père, vous m'avez écrit qu'il étoit instruit...

DORVAL.

Il sait tout; j'ai tout avoué : vous voyez, Melcour, le plus infortuné des hommes, le plus foible, le plus incertain... Je sacrifierois, sans balancer, à mon père le bonheur de ma vie... mais savoir celle que j'aime baignée dans les pleurs, livrée au désespoir!... Non, c'est une idée que je ne puis supporter!...

MELCOUR.

Attendez du moins l'évènement, espérons.

DORVAL.

Que j'espère! Ah, l'espérance est un bien perdu pour moi sans retour!... Je prévois le destin de M. de Saint-Yves...

il sera condamné... il l'est peut-être en cet instant... Ah Dieu!...

MELCOUR.

Mais comment pouvez savoir?...

DORVAL.

Eh! mon père ne me l'a fait que trop entendre...

MELCOUR.

J'ai peine à me persuader...

DORVAL.

J'en suis sûr, vous dis-je... Aujourd'hui mademoiselle de Saint-Yves apprendra qu'un funeste arrêt ruine et déshonore son père!... Elle accusera le mien de l'opprobre répandu sur sa famille! Mon nom seul la fera frémir; elle confondra dans sa haine, hélas! trop fondée, le fils avec le père... Elle me détestera!... et je vivrois!... et je me soumettrois à cette horrible destinée!... Les conseils, Melcour, sont ici superflus; je ne suis plus en état d'en profiter, ni même de les entendre; ils aigriroient mes maux et ne pourroient rappeler ma raison... La raison... je l'ai perdue! j'y renonce, et je ne veux plus écouter que mon cœur.

MELCOUR.

Ne craignez point, cher Dorval, des avis hors de saison... Hélas! je ne puis que me taire et pleurer avec lui!

DORVAL.

Oui, oui, abandonnez à lui-même un malheureux indigne de votre amitié... Je ne mérite plus, en effet, que vous cherchiez à me consoler!...

MELCOUR.

Grand Dieu! est-ce ainsi que vous interprétez la crainte que j'éprouve de vous blesser, de vous déplaire?...

DORVAL.

Melcour! ah, mon cher Melcour, pardonnez-moi mes injustices!... Si je pouvois vous peindre les combats, les tourmens de cette âme déchirée, j'exciterois votre plus tendre compassion, j'en suis sûr!... Vous devez concevoir mieux qu'un autre l'excès de ma douleur, vous avez vu naître cette passion fatale, vous en avez suivi les progrès!... Rappelez-vous ce temps fortuné, où, sans contrainte, sans inquiétude, je voyois mademoiselle de Saint-

Yves tous les jours! Pendant six mois entiers, je m'enivrai du plaisir de l'entendre, de l'admirer... Rappelez-vous, Melcour, ces momens si doux! je la voyois, ou je parlois d'elle, ou j'entendois louer ses grâces, sa modestie, cette bonté, cette douceur enchanteresse qui la caractérisent!... Pouvois-je aimer un objet plus digne de fixer un cœur vertueux et sensible; la raison seule auroit-elle pu mieux choisir?...Vous-même, n'en êtes-vous pas convenu mille fois avec moi? Ne m'avez-vous pas dit, cher Melcour, que sans le penchant qui m'entraînoit vers elle, vous l'auriez aimée!...Non, il est impossible de la connoître sans l'adorer... Hélas! vous savez la première cause de mon attachement pour elle; ce fut son respect, sa tendresse pour son père : comme elle étoit touchante en parlant de lui!... Je voyois dans son âme tous les sentimens de la mienne! Ah, ciel! et cette conformité qui me charmoit, m'accable aujourd'hui! Représentez-vous l'état où doit être à présent cette fille si tendre!... Et dans une heure, quand toute espérance lui sera ravie, que deviendra-

t-elle?... Mais, pensez-vous qu'on puisse condamner son père?... Je le sens, je me flatte encore malgré moi... Melcour, n'êtes-vous pas sûr au fond de votre cœur de l'innocence de M. de Saint-Yves? et pouvez-vous croire que les juges...

MELCOUR.

Je conserve toujours les mêmes espérances... d'autant mieux que je sais, à n'en pouvoir douter, que M. de Rozelles, malgré son apparente sécurité, est sorti hier au soir de chez votre père, fort triste et fort mécontent...

DORVAL.

Est-il bien vrai?... Vous espérez?... Vous croyez?... De qui tenez-vous ce détail?

MELCOUR.

D'un parent de M. de Rozelles que je viens de rencontrer.

DORVAL, *embrassant Melcour avec transport.*

Ah, mon ami!... si vous saviez quelle consolation vous portez au fond de ce cœur abattu!... En effet, je me rappelle... mon père parloit à l'avocat de M. de

Saint-Yves avec un air d'intérêt... Et tout ce qu'il m'a dit ne devoit pas me prouver qu'il fût contre M. de Saint-Yves, au contraire... Mais concevez-vous ma joie, mes transports, en recevant la nouvelle du gain du procès!... en voyant le triomphe de M. de Saint-Yves!...en pensant qu'Adélaïde attribuera ce bonheur, (le bonheur de sa vie) aux lumières, aux soins de mon père!... Non, je serois trop heureux! Non, je ne dois pas me livrer à de si douces espérances... que, peut-être, hélas! dans un instant il faudra perdre pour toujours!...

MELCOUR.

Vous avez sans doute au palais un de vos gens qui doit venir vous apprendre l'événement aussitôt qu'il sera décidé?

DORVAL.

Non; mon père, en partant, m'a fait promettre de n'y envoyer personne. Il veut lui-même m'annoncer mon sort!.... Quelle heure est-il?

MELCOUR.

Neuf heures et demie.

DORVAL.

Ils sont assemblés depuis près de trois heures!...

MELCOUR.

Nous n'aurons pas de nouvelles avant midi!...

DORVAL.

Ah, ciel quelle attente!... J'ai toujours devant les yeux deux tableaux qui, tour à tour, se présentent à mon imagination... Tantôt je vois mon père entouré de juges, discutant froidement et avec sévérité, sur l'intérêt le plus cher à mon cœur.... Tantôt je vois Adélaïde pâle et tremblante, le visage innondé de larmes; invoquant le ciel, comptant tous les momens, et livrée aux tourmens affreux de l'impatience, de la crainte et de l'incertitude..... Concevez-vous qu'on puisse supporter de semblables agitations?... Il me semble que je sens au fond de mon cœur une blessure douloureuse que chaque palpitation rouvre et déchire!... Ces pleurs que je répands malgré moi, m'affoiblissent, sans me soulager... Le moindre bruit m'étonne, m'inquiéte et me

fait tressaillir... Ah! Melcour, que vous êtes heureux d'avoir su préserver votre âme de l'empire funeste des passions!... En voyant en moi leur déplorable esclave, apprenez à les craindre encore davantage... Elles ravissent à la fois la paix, la tranquillité, le courage et la raison, les plus solides biens et les seules vertus qui puissent ennoblir et distinguer l'homme!... Ah! fuyez à jamais leur joug impérieux; que du moins le frappant exemple de mes égaremens soit une leçon pour mon ami!...

MELCOUR.

J'attends de vous une leçon plus utile encore, mon cher Dorval; je n'ai su que me soustraire aux passions, vous m'apprendrez comment on peut les vaincre, comment une âme noble et courageuse sait enfin s'arracher à leur séduction, triompher de leur violence, et reprendre avec éclat sa force et sa vertu première.

DORVAL.

Ciel!.. Melcour!... Entendez-vous?

MELCOUR.

Quoi donc.

DORVAL.

Un carrosse!... dans le cour!... Je ne me trompe point!...

MELCOUR, *lui prenant la main.*

Quel tremblement!... Asseyez-vous!...

DORVAL.

C'est mon père, sans doute!... Ah, Melcour!...

MELCOUR.

Eh! calmez-vous, au nom du ciel!....

DORVAL.

Ah, que vais-je apprendre!... Grand Dieu!...

MELCOUR.

On vient...

DORVAL.

Je ne puis me soutenir. (*Il s'appuie contre une table.*)

MELCOUR, *fait quelques pas et revient.*

Ce n'est point votre père....

DORVAL.

Comment! en êtes-vous sûr?

MELCOUR.

Eh, non, ce n'est point lui, c'est Saint-Clair!...

DORVAL.

Quelle odieuse importunité!..... Que veut-il?..... Pourquoi l'a-t-on laissé entrer? Mais, peut-être sait-il des nouvelles, je tremble!....

MELCOUR.

De grâce, mon ami, de la prudence... Le voici.

DORVAL.

Trouvez donc un prétexte pour le renvoyer promptement.

MELCOUR.

Oui, laissez-moi faire...

SCÈNE III.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

Je viens attendre ici M. de Balmont, si vous le permettez, afin de savoir sur-le-champ l'événement du procès....

MELCOUR.

M. de Balmont ne rentrera pas chez

lui... il dîne chez sa sœur... et Dorval et moi nous allons sortir...

SAINT-CLAIR.

Ah, ah, cela est différent.... Je n'ai pu aller au palais ce matin; j'ai veillé; je sors de mon lit... j'ai une santé affreuse... Eh mais, bon Dieu, Dorval est malade aussi, comme il est changé!...

DORVAL.

Oui, je ne me porte pas bien.

SAINT-CLAIR.

Il a l'air d'un déterré... cela est inouï... Ah çà, voulez-vous pour vous égayer, que je vous dise des nouvelles? En traversant les Tuileries, j'ai rencontré Gerneuil, qui passe sa vie chez M. le premier president, et il m'a dit qu'hier au soir *l'air du bureau* étoit absolument contraire à M. de Saint-Yves... Gerneuil ne prend nul intérêt à tout cela; il est comme nous entièrement neutre dans cette affaire; et c'est un garçon qui a de l'esprit, et qui voit bien; ainsi cela est sûr. M. de Saint-Yves est un homme perdu, à présent cela peut se dire, il est vraisemblablement jugé... Mais Dorval va se trouver

mal! Melcour, regardez donc comme il pâlit.

MELCOUR.

C'est un éblouissement, il y est sujet; je vais le conduire dans sa chambre.....

SAINT-CLAIR.

Cet état est fort inquiétant... Adieu, mon cher Dorval; j'enverrai savoir de vos nouvelles. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

Laissez-moi, Melcour, je veux être seul. Sortez, je vous en conjure.

MELCOUR.

Eh quoi, vous suis-je à charge, importun!...

DORVAL.

Je me hais moi-même; j'abhorre la vie; je renonce à à toutes consolations; laissez-moi, vous dis-je....

MELCOUR.

Ah, malheureux! renoncez-vous à l'amitié? Non, je ne puis le croire...

DORVAL.

Hé bien, vous le voulez, restez donc; soyez le témoin des peines que j'endure, et que rien à présent ne sauroit adoucir... Ce n'est plus de la douleur que j'éprouve, c'est une rage, c'est une fureur insensée qui me consume et me dévore... Voilà donc mes pressentimens justifiés... Mon père va paroître, il m'annoncera froidement que M. de Saint-Yves est déshonoré; j'entendrai ces terribles paroles sortir de sa bouche!.... Non, je ne pourrois modérer les violens transports d'un si juste désespoir... J'offenserois mon père, j'exciterois sa colère... Puisque c'est un si grand crime à ses yeux que d'être sensible, évitons sa présence... S'il me voyoit, n'en doutez pas, indigné de ma foiblesse, il me chasseroit, me banniroit... Il vaut mieux m'imposer un exil volontaire... Adieu, Melcour...

MELCOUR.

Mais, où voulez-vous aller?...

DORVAL.

Je l'ignore... Je veux seulement fuir les hommes, la société, le monde enfin, que je déteste... Melcour, ce cœur est profondément blessé... Mon parti est pris... Cette maison m'est devenue odieuse.... Je n'y puis vivre désormais...

MELCOUR.

Mais se peut-il que les discours d'un étourdi, de Saint-Clair...

DORVAL.

Je connois Gerneuil qu'il a cité, et je suis certain...

MELCOUR.

A la bonne heure, je le suppose, M. de Saint-Yves est ruiné, déshonoré, sa fille est perdue pour vous; ce coup est cruel, j'en conviens; mais, si, n'écoutant qu'un aveugle désespoir, vous étiez capable d'abandonner la maison paternelle, d'oublier le respect, la soumission que vous devez au meilleur des pères, si l'amour vous dégradoit à ce point, Dorval, je vous verrois partir d'un œil sec; vous ne seriez digne ni d'être plaint, ni d'être regretté.

Ah! se pourroit-il qu'une passion fragile et passagère, née depuis dix-huit mois, l'emportât dans votre âme sur le sentiment sacré de la nature, et sur une amitié de dix ans!... Va, je te connois mieux, la douleur t'abuse..... Consulte mieux ton cœur, tu verras qu'un ami véritable, qu'un ami (je l'ose dire) tel que moi, suffiroit seul pour attacher à la vie, et pour consoler des peines de l'amour..... Sortez donc, cher Dorval, de ce honteux accablement; osez compter davantage sur votre vertu; apprenez à souffrir avec courage; soyez homme enfin.

DORVAL.

Hé bien guide-moi donc; conduis-moi; dispose du sort d'un malheureux qui s'abandonne à toi... Que l'amitié m'arrache à cet affreux délire... Qu'exiges-tu? Parle, que dois-je faire?

MELCOUR.

Te soumettre à ta destinée... Cacher ton amour et ta douleur, et ne verser ces larmes amères que dans le sein de ton ami....

DORVAL.

Je te le jure... C'en est fait, ta vertu triomphe de ma foiblesse.... O fidèle et généreux ami! ta tendresse et tes conseils me rendent enfin à moi-même.... Tu me verras gémir encore... mais, j'en fais le serment, je ne formerai plus de projets insensés et criminels... J'exciterai ta pitié par mes peines; mais du moins tu ne rougiras plus de mes égaremens...

MELCOUR.

J'entends du bruit!...

DORVAL.

Dieu!...

MELCOUR.

Pour le coup, cher Dorval, c'est votre père...

DORVAL.

Ah, ne me quittez pas, Melcour... Allons au-devant de lui... Je ne puis.... Je me meurs...

MELCOUR, *le soutenant.*

Ah, souviens-toi de ta promesse!..... rappelle toute ta force...

DORVAL.

Elle est épuisée! Ciel! je l'entends!....

MELCOUR.

C'est lui-même... Dorval, si vous m'aimez, songez à vos sermens.

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

M. DE BALMONT, DORVAL, MELCOUR.

M. DE BALMONT.

Melcour.... je suis charmé de vous trouver ici.... restez; je désirerois que vous fussiez présent à cet entretien, qui vous fera connoître si mon fils est véritablement digne de votre estime et de votre amitié. Vous savez tous ses secrets, ainsi je puis parler sans déguisement devant vous.

DORVAL.

Hé bien, mon père, M. de Saint-Yves est donc condamné?

M. DE BALMONT.

D'abord, je vous dirai qu'il est jugé d'après mes conclusions, et que, par

conséquent, je suis pleinement convaincu de la parfaite équité de l'arrêt. A présent, Dorval, c'est moi qui vous interroge; répondez... Si la sentence condamne M. de Saint-Yves, oserez-vous en murmurer?.... m'accuserez-vous de prévention; ou, croyant le jugement juste, aurez-vous l'infamie de vous affliger du triomphe de l'innocence? parlez.

MELCOUR, *à part.*

Je tremble...

DORVAL.

Doutez de ma raison, mon père, vous en avez le droit... mais devez-vous douter de mon respect pour vous?... Ah, n'ajoutez point au chagrin qui me tue... Je devine mon malheur... je n'entends que trop ce cruel langage... Je puis succomber à ma douleur..... mais, rassurez-vous, mon père, je saurai du moins la supporter sans me plaindre...

MELCOUR, *à M. de Balmont.*

Oui, monsieur, j'ose vous répondre de sa raison.

DORVAL.

Enfin, mon père, daignez m'apprendre la destinée de M. de Saint-Yves... Hélas! c'en est donc fait, je vais perdre sans retour cette foible espérance, qui seule adoucissoit l'horreur de mes peines... Ah, mon père, pardonnez....

M. DE BALMONT.

Mais, pourquoi ce désespoir, mon fils? Qu'ai-je dit?...

DORVAL, *à part.*

Quoi?... comment!... il se pourroit....

M. DE BALMONT.

J'hésite à vous instruire de la vérité; je crains, mon fils, de vous causer peut-être une révolution funeste.... N'apprendrez-vous jamais à réprimer ces mouvemens impétueux?...

DORVAL.

Mon père... vous paroissez attendri!... Ciel! malgré moi, j'ose espérer..., Ah, parlez, mon père... .

M. DE BALMONT.

M. de Saint-Yves....

DORVAL.

Hé bien !...

MELCOUR, *à part.*

Quel moment !...

M. DE BALMONT.

M. de Saint-Yves est entièrement justifié !...

DORVAL.

Dieu !

MELCOUR.

Ah, mon ami !...

M. DE BALMONT.

Enfin il a gagné son procès complétement, et sur tous les points.

DORVAL, *se précipitant au cou de son père.*

O mon père !....

MELCOUR.

Cher Dorval !...

DORVAL.

M. de Saint-Yves a gagné son procès... mon père !... Ah, Melcour !... (*Il l'embrasse.*) Mademoiselle de Saint-Yves !... Elle est heureuse à présent !... Elle est au comble de ses vœux !... Ah, je suis dé-

dommagé de tous les maux que j'ai soufferts !... Quel bonheur peut se comparer au mien !...

M. DE BALMONT.

Modérez ces transports, mon fils... je vais peut-être empoisonner votre joie ; je vais vous demander un pénible sacrifice....

DORVAL.

Il n'en est point qui puisse me coûter pour vous ; parlez, mon père.

M. DE BALMONT.

Aujourd'hui la main de mademoiselle de Saint-Yves vous honoreroit, mais cependant il faut y renoncer...

DORVAL.

Y renoncer !... juste ciel ! Et pourquoi ?...

M. DE BALMONT.

Il le faut, si ma réputation et ma gloire vous sont chères ; j'étois le rapporteur de M. de Saint-Yves ; on croit, et j'avoue que j'ai beaucoup contribué au gain de son procès ; si vous épousez sa fille, saura-t-on les détails qui me mettent à l'abri de tout soupçon de partialité ; saura-t-on que je n'ai été instruit de vos sentimens qu'au

moment d'aller au palais ?... Voudriez-vous, Dorval, donner contre moi des armes à la calomnie, qui, jusqu'ici, n'a pu me noircir, ni même m'attaquer ?...

DORVAL.

C'en est assez, mon père; vous ne demandez que le sacrifice de mon bonheur, je ne balance point; le repos de ce que j'aime est assuré, mademoiselle de Saint-Yves est heureuse, il suffit... Que je serois vil à mes yeux, si je manquois de courage pour supporter un malheur qui ne doit faire souffrir que moi ?... Ah, je vous ferai connoître que ce cœur égaré, que vous avez vu si foible, du moins n'est pas sans vertu !... Oui, mon père, j'arracherai de mon âme ce funeste amour... j'y renonce à jamais... Je ne veux plus vivre que pour vous (*tendant la main à Melcour*) et pour l'amitié.... Heureux si je puis à ce prix expier mes fautes, et regagner votre estime...

M. DE BALMONT, *lui tendant les bras.*

Viens, mon fils, mon cher fils, viens dans les bras du plus fortuné des pères !....

Oui, j'accepte ce généreux sacrifice; il déchire ton cœur dans cet instant, mais quel bonheur il te prépare!.... Croyez, mon fils, que l'amour, ce sentiment fragile, ne survit point à l'espérance; il sera bientôt effacé de votre souvenir; alors, avec quelle satisfaction vous jouirez de la reconnoissance de votre père, de l'estime, de l'admiration de votre ami, de Melcour, qui vous est si cher! Combien vous vous applaudirez de ce noble triomphe!.... Le louable orgueil dont il vous enflammera, suffiroit seul pour vous en récompenser.

MELCOUR.

Ah, son âme est faite pour éprouver tous les délicieux mouvemens de cet enthousiasme sublime de gloire et de vertu!... O Dorval, combien ce jour accroît et fortifie mon amitié pour vous!...

DORVAL.

Mon père!.... cher Melcour!.... Je ne puis vous répondre que par des pleurs.... mais ces pleurs n'ont rien d'amer... non,

déjà je ne suis plus malheureux!... Quel sort ne seroit point adouci par tant de bontés et de tendresse!...

M. DE BALMONT.

O mon fils, grâces au ciel je suis tranquille sur votre destinée; dans l'âge de la foiblesse et de l'erreur, vous savez vaincre vos passions et connoître le prix de l'amitié! Ah, que ne dois-je pas attendre de vous!... Melcour, Dorval, mes chers enfans, aimez-vous toujours.... Par des conseils mutuels, affermissez-vous dans vos principes; éclairez-vous réciproquement sur vos fautes, et souvenez-vous que l'amitié n'est véritable que lorsqu'elle épure le cœur, perfectionne le caractère et donne enfin de nouvelles vertus.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


BIE